LA

RETRAITE DES DIX MILLE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

SUITE AUX VOYAGES DE LE VAILLANT.

IX.

Le Hope, 3 septembre 1845.

Ma chère enfant,

Comme je n'ai pas grande confiance en tes connaissances géographiques, au reçu de cette lettre, tu feras emplette à mon intention d'une carte du monde, sur laquelle tu pourras bien faire quelques découvertes curieuses, ne fût-ce que l'Afrique et l'Amérique; car ton monde à toi, mon cher Bijou, n'a rien de commun avec celui des géographes et des voyageurs. Borné au nord par l'Arc-de-Triomphe, au sud par le théâtre des Variétés, à l'est et à l'ouest par Notre-Dame-de-Lorette et les Frères Provençaux, c'est un joli petit univers bien glissant, bien vicieux, et je ne dis pas qu'à certains momens de spleen, pour en occuper un petit coin, je ne donnerais de grand cœur la place que j'occupe dans ce monde-ci, avec et y compris celle que j'espère dans l'autre. Je reviens à mes instructions : cette lettre reçue, tu achèteras donc une carte de l'univers, une mappemonde, puis attentivement tu suivras du doigt les côtes de France, celles d'Espagne, tu passeras le détroit de Gibraltar, te voilà en Afrique, et tu n'es pas encore au bout du voyage!... Suis alors, suis toujours la côte d'Afrique jus-

(1) Voyez les livraisons du 15 juillet et du 1er août.

qu'à ce que tu puisses lire à son extrémité *cap des Aiguilles*, remonte alors vers la terre de l'épaisseur d'un cheveu, presse le papier en cet endroit de ton bel ongle rose, et tu auras géographiquement la place où ton Henri respire. Voilà, ma bonne petite, où vous conduisent les *books* de course, les lansquenets brûlans, les whists nerveux, et toutes les bonnes choses de Paris, que l'on apprécierait peut-être un peu moins, si l'on savait où elles vous mènent. Aussi, foi d'honnête garçon, si jamais je parviens à me refaire, à reconstruire les dix mille louis que m'avait laissés mon pauvre père, — et je n'en demande pas au ciel davantage, — je sens là, toute prête à se développer, une fibre avaricieuse digne d'Harpagon et de Géronte, et je promets qu'il n'y aura au monde que tes beaux yeux, mon cher Bijou, capables d'ouvrir la serrure de ma cassette.

Voilà des années que j'ai quitté Paris, et pour la première fois, je t'écris en ce moment; j'ai besoin d'expliquer ce silence. Défiant de ma nature, humilié dans mon amour-propre, croyant à peu de chose en ce monde, je croyais cependant à ton amitié, et, voulant à tout prix conserver cette croyance intacte, je n'ai pas osé mettre à l'épreuve le souvenir de ton cœur. Que tu m'eusses oublié, rien n'était plus naturel, et cependant ton silence m'eût blessé jusqu'au fond de l'ame. Ne vois pas là une habile excuse de paresseux; réfléchis un peu, toi qui connais à fond ma nature orgueilleuse et timide, et tu comprendras toute la véracité des craintes que je t'exprime. Tes bonnes lettres m'ont prouvé combien mes doutes étaient mal fondés, combien était méritée l'affection que mon cœur te garde. Merci, mille fois merci, ma chère enfant, de ton fidèle souvenir. Tu ne sais pas toute la joie que me cause ton écriture; dois-je te dire que cent fois j'ai relu ta dernière lettre, et qu'elle m'a donné pour un mois de belle humeur?

Je te vois d'ici ouvrir de grands yeux, trouver que le soleil d'Afrique a sensiblement ramolli ce cœur d'homme fort, dont tu te moquais avec tant d'esprit et si justement, car qui est fort devant vous, mesdames? Certes, ce n'est pas moi. Aussi je fais trêve à ces sensibleries, et te parle de ma vie, d'abord de moi.

Tes lettres me disent clairement que tu me crois passé à l'état sauvage, que tu me vois la face tatouée, les cheveux rasés, sauf une mèche, tomawak à la ceinture, casse-tête sur l'épaule, caleçon de feuilles de vigne et mocassins aux jambes, un véritable jeune-premier de Cooper. Erreur, profonde erreur, madame; l'on sent encore son homme civilisé, et de cela, vous pouvez vous convaincre en prenant la peine de lire le daguerréotype suivant, tiré à votre intention.

L'on est beaucoup bruni, légèrement engraissé; par-ci par-là quelques fils d'argent viennent se montrer dans les cheveux ou dans les favoris, car l'on vieillit après tout, mais ils sont mis à mort sans pitié.

Du reste, l'œil est brillant, la lèvre vermeille, le teint frais sous sa couleur brune; toute la bête trahit enfin une vie laborieuse et honnête, exempte de soucis, d'émotions fortes; l'on est sûr de ne pas coucher à la Morgue demain. La bonne chose que cette certitude!... Du physique je passe au costume, qui, malgré tes préventions, ne serait pas déplacé dans la forêt de Montmorency : chemise et cravate de chez Boivin, costume de chasse écossais complet, brodequins à double semelle, chapeau de feutre gris à larges bords, comme toujours forte odeur de violette : voilà, mon cher Bijou, le portrait minutieux de ton fidèle *Chingagock*, comme tu m'appelles.

Je possède si bien ta nature curieuse, que j'entreprends maintenant la description de ma demeure. Je n'en suis pas réduit à percher sur les arbres ou même à coucher sur des feuilles : j'ai un toit pour abriter ma tête; j'habite ce qui partout s'appellerait une maison, et non pas une cabane de castor, comme votre fatuité parisienne vous le fait croire, madame. La chambre d'où je t'écris est au rez-de-chaussée, vaste, bien aérée, et de ses deux fenêtres on découvre une vue magnifique. Elle est meublée d'un lit de fer à rideaux blancs, d'une apparence toute virginale, et qui ne trahit pas son apparence, mordieu!... d'un vaste bureau couvert de livres de recettes, de dépenses, de mémoires, le tout dans l'ordre le plus parfait. Je dois citer encore une table de toilette, une commode et deux bons fauteuils, car avant tout l'homme civilisé doit penser à comfortablement s'asseoir. Je finis cette peinture à la loupe en mentionnant trois tableaux accrochés à la muraille : la miniature de mon digne père, le portrait d'un ancien camarade de collége, d'un jeune prince qu'aiment et respectent tous ceux qui le connaissent, et que malheureusement on ne connaît pas assez; un petit débardeur vert-pomme à l'air mutin, qui semble me sourire, et près duquel, aux jours d'humeurs noires, je viens me consoler de la solitude du présent par le souvenir des bons jours passés.

C'est ici le moment ou jamais de t'entretenir de ma puissance, de mon empire. Nombre de princes souverains qui ont voix à la diète germanique ne commandent pas sur un territoire aussi étendu que le mien : quatre-vingt mille arpens sont soumis à ma loi! Il est vrai que, dans ma patriarcale principauté, je ne compte guère que des sujets à quatre pattes : vingt mille moutons, mille bœufs ou vaches, cinq cents chevaux, auxquels je peux ajouter, sans leur faire grande injure, bon nombre de serviteurs cafres, hottentots, malais, noirs, jaunes, café au lait, dont les phénomènes exotiques des Champs-Élysées ne peuvent te donner qu'une bien faible idée. Le matin, à l'aube du jour, je suis à l'étable, le cigare à la bouche, pour expédier au pâturage mon monde à cornes et autre. Que tu rirais, mon cher Bijou, de me voir gravement compter mes moutons, moi qui jusqu'ici n'avais jamais su compter

l'argent de mon tiroir; mais, que veux-tu? l'on apprend sans cesse, dans cette vie, l'addition, par exemple, quand on n'a plus rien à additionner. Vers sept heures et demie, l'on est parti, et je remonte dans ma chambre pour mettre au courant les comptes et correspondances. A dix heures, un frugal déjeuner, après lequel j'enfourche mon poney pour aller visiter le bétail dans ses cantonnemens. L'inspection, que j'anime souvent d'un peu de chasse, me conduit jusqu'à quatre heures environ : c'est l'heure de la rentrée des troupeaux, et il faut procéder à leur dénombrement. L'opération finie, l'heure du dîner est arrivée, et je clos la journée par deux ou trois cigares, pour recommencer le lendemain vingt-quatre heures aussi variées, aussi instructives, aussi amusantes.

Et toutefois je ne me trouve pas trop malheureux. Ne nous faisons pas plus solitaire, plus abandonné que nous ne le sommes réellement. J'ai pour voisins, à trois heures de cheval, une digne famille de fermiers hollandais, *mynherr* Stark, sa *fraw* et ses quatorze enfans. Je ne peux guère te présenter ce patriarche comme un gentleman accompli, mais je te le donne pour un chasseur consommé, dont le fusil a combattu le lion, le buffle et la girafe. Mon bas-de-cuir africain n'est pas, — je suis sans illusions à son endroit, — d'une conversation bien choisie, et, sauf la santé de ses bœufs et de ses moutons, le prix de la laine et celui des grains, quelques racontages de chasses africaines que je sais par cœur, je ne connais pas de sujet sur lequel on puisse lui tirer quatre paroles;... mais enfin l'on éprouve quelquefois le besoin de voir une figure humaine ou à peu près, et, sauf celle de cet animal d'Antoine (il s'informe souvent de toi, et me charge de te présenter ses respects), je ne connais que celles de la famille Stark à ma portée. A propos d'Antoine, tu sauras que, si les voyages forment la jeunesse, ils ne profitent à la vieillesse que lentement; mon Théramène est un triste exemple de cette vérité. A son arrivée dans ce pays, il ne rêvait que cannibales, anthropophages, repas de chair humaine, et se voyait toujours plus ou moins rôti. Il n'a pas fallu moins de deux ans pour lui apprendre que le nègre apprécie peu le beefsteak d'homme, et qu'il lui préfère celui de bœuf; mais Antoine n'a fait que changer de marotte, et le tigre est aujourd'hui devenu son idée fixe : il en voit partout, dans les champs, dans la maison, jusque sous son lit, et ne marche jamais qu'armé en guerre, avec sabre, fusil et pistolet. Tu ne peux rien imaginer de plus bouffon que cette incroyable figure de capitan, et, tout accoutumé que je devrais y être, je lui dois de bien bons quarts d'heure. Les sujets de rire ne sont pas communs ici!

J'ai presque calomnié ma résidence en dressant cet acte de doléances, car depuis quinze jours je possède, à une heure de distance, sur mes terres, le plus charmant voisinage du monde, le colonel Daw

et ses deux filles. Le colonel Daw est une de mes anciennes connaissances de Paris, où il se trouvait à l'époque de mon bienheureux héritage d'oncle d'Amérique. Y croit-on encore? Depuis lors, il est retourné dans l'Inde; mais, sa santé altérée ne pouvant supporter les ardeurs du climat du Bengale, il est venu, comme c'est la coutume dans le service indien, passer un congé de deux ans dans la colonie du Cap. Le colonel Daw voyage avec un véritable train de nabab, dont nous autres Parisiens ruinés nous ne saurions, sans l'avoir vu, nous faire une idée. Ses tentes sont de petits palais où se trouvent réunis tous les comforts, tous les luxes de Londres et de Paris : de magnifiques chevaux anglais et arabes, un *pack* de *hounds* (en français une meute), une très jolie cave, une armée de serviteurs, marchent à la suite de mon ami. Je ne saurais oublier sans ingratitude un excellent cuisinier, à la science duquel mon estomac est redevable des seuls mets civilisés qu'il ait digérés depuis tantôt trois ans. L'arrivée du colonel est venue éclairer, comme les rayons d'un beau soleil, l'obscurité de ma solitude. Le charmant joyau qu'une jeune fille instruite, bien élevée, bien mise, qui ne fait pas la cuisine comme mes excellentes voisines hollandaises! Et la bonne chose que de causer, assis dans un vaste fauteuil, avec un homme intelligent, au courant de toutes les choses, arts, société, politique, de ce bas monde! Aussi ne dépendra-t-il pas de mes efforts que la famille Daw ne prolonge son séjour près du *Hope* autant que possible.

J'allais terminer ce volume sans te dire un mot de la partie la plus intéressante de la situation : les affaires. Tu as bien quelque peu à cœur de me revoir un de ces jours à Paris; je te livre donc, et non sans orgueil, le résultat de l'année dernière, le résultat de mes efforts et de mon industrie. On n'était donc pas seulement bon qu'à manger son patrimoine! Les grains, avoine, blé et orge, n'ont laissé qu'un petit bénéfice; mais les laines se sont bien vendues. Six *colts* de pure race, sang de *plenipo*, rien que cela, que j'ai envoyés à Calcutta, y ont trouvé un placement très avantageux; enfin une cargaison de mulets expédiée par moi à Maurice y est juste arrivée au moment de la moisson des cannes, et chaque animal en vente publique a atteint le double de sa valeur ordinaire, si bien que le bilan de la société présentait en fin d'année 57,200 fr. de bénéfice, dont 26,100 fr. pour la part de ton serviteur. Voilà donc enfin une année de ma vie dont je suis parvenu à nouer les deux bouts sans faire des dettes, que dis-je! où j'ai mis de côté une jolie somme ronde. Aussi, mon cher Bijou, le jour où j'ai découvert cette merveille, je n'étais plus le même homme; j'avais six pieds!

Donne-moi des nouvelles de toi, de tout ce qui t'intéresse, de tous nos amis communs. Depuis bien long-temps, je suis sans lettres de Bradshaw; a-t-il quitté la France, comme il m'en témoignait le désir?

Et cette vieille commère de Ricourt, que devient-elle? Dis-lui que je lis avec méditation, avec respect, ses revues hebdomadaires; que je le trouve fort, très fort, un grand écrivain! Que dis-tu de cette conversion, toi qui n'as pas oublié sans doute les railleries mortelles dont nous poursuivions la prose de notre pauvre ami?... Eh bien! sur ma parole, à l'arrivée de mes journaux les plus frais, vieux, hélas! de quatre mois, je laisse de côté les discours de M. Guizot et ceux de M. Thiers; je cours droit à mes *Causeries du beau monde*, que je ne quitte que quand je les sais par cœur, tant les plus sages, les plus forts, savourent encore avec délices toute brise qui leur apporte l'odeur du ruisseau de la rue du Bac... Que l'heureux écrivain le sache!... mais mon admiration ne remplit pas la poche; donne-moi des nouvelles sérieuses du Bohême; son feuilleton se place-t-il?... Et, quant à toi, ne crois pas, ma chère enfant, que je reste insensible à tes triomphes : c'est le cœur tout plein d'émotion que je suis dans les feuilletons de théâtre les progrès de ta carrière dramatique. Tu ne saurais imaginer ma joie de père en lisant dernièrement tes succès dans *Fleur des Pois*... Cinq lignes, deux cent onze lettres d'éloges, ni plus ni moins, je les ai comptées dans les *Débats!* Mais nous avons donc du talent!... Et je ne borne pas ma curiosité aux seules choses de théâtre; je veux savoir ta vie, toute ta vie; oui, toute. Qui ruines-tu? Quel est l'heureux? Apprécie-t-il convenablement son bonheur? Fait-il bien les choses? A-t-il poussé le dévouement jusqu'à voir les soixante-trois premières représentations de *Fleur des Pois*, comme je l'ai fait des *Deux Frères*, et cela toujours avec un nouveau plaisir, pour emprunter sa phrase habituelle à notre bon vieux roi; *God bless him!* comme disent les Anglais. C'était là le bon temps; dis-moi, t'en souviens-tu?

Adieu, mon bon, mon cher Bijou; je te souhaite, du plus profond de mon cœur, bonheur, joies et santé; donne une poignée de main pour moi à la digne Mme Cantalou, et reçois sur le front un baiser paternel de ton plus vieil et meilleur ami.

HENRI.

X.

La lettre qu'on vient de lire a préparé le lecteur au grand voyage qu'il doit entreprendre pour retrouver à deux années de distance environ l'un des principaux personnages de ce récit. Nous ouvrirons donc la scène sans préambule, le 6 septembre 1845, en pleine Afrique australe, dans ces vastes steppes dont le récit de Le Vaillant a tracé un si pittoresque tableau.

Il se faisait onze heures du matin; un soleil brillant et déjà chaud pour la saison,—car dans cet autre monde on gèle en juillet, et on grille

en janvier, — arrivait à son zénith, quand Henri de Gontrey, monté sur un bon poney, parut au milieu d'une de ces vastes plaines qui terminent le continent africain. L'exilé parisien a tracé lui-même une si minutieuse description de sa personne, que nous n'aurons rien d'autre à mentionner que l'exquise recherche de son costume, qui eût mieux convenu peut-être au bitume des Champs-Élysées par un beau jour de printemps qu'aux déserts les plus reculés de l'Afrique. Nous ne pouvons être aussi concis en parlant du serviteur qui, monté sur un cheval rouan, accompagnait le voyageur à distance respectueuse. Une complète métamorphose s'était opérée dans la personne du fidèle Antoine. Une épaisse moustache, accompagnée d'une royale non moins fournie, d'un poil mélangé, donnait à sa figure, d'une expression jadis bonasse, un aspect ultra-rébarbatif. Il portait crânement sur la tête, sous un angle de vingt-cinq degrés, un képi de la garde nationale parisienne, 1re légion. Son accoutrement, tout marqué de ce cachet militaire si cher à la race gauloise, se composait d'une redingote verdâtre, coupée en forme de tunique, d'une culotte de velours et de bottes à l'écuyère. Ajoutons encore qu'un long fusil, que le bonhomme portait droit sur la cuisse, et un couteau de chasse suspendu à sa ceinture lui complétaient un air parfait d'écuyer du bon vieux temps, accompagnant son chevalier en quête de galantes aventures.

Le paysage solitaire que Gontrey parcourait à un bon galop de chasse se déployait en vain à ses regards : les métamorphoses de la fumée de son cigare ou le soin de relever sa monture qui, de temps à autre, enfonçait jusqu'au poitrail dans d'énormes taupinières, ne laissaient pas à l'attention du jeune homme le loisir d'apprécier les splendeurs de la nature africaine. C'était toutefois un noble et saisissant tableau que cette vaste plaine qui s'étendait aux limites de l'horizon en déployant sous un soleil d'or toutes les merveilles d'une nature sauvage. Des bruyères blanches, bleues, lilas, jaunes, roses, des cent et une espèces propres à l'Afrique australe, fleurissaient à perte de vue dans tout l'éclat de leur couleur, et sous le rideau diapré de leur ombrage s'étendait tout un tapis de marguerites aux mille nuances, de bulbes à la tige élancée, de figues hottentotes aux fleurs lancéolées. C'était, en un mot, une vaste mer de fleurs où la nature se plaisait, avec une égoïste coquetterie, à déployer sans témoins sa plus riche parure. Tout était calme et solitaire dans cette vaste plaine où n'apparaissait à l'œil ni vestige d'habitation ni trace humaine, et le cœur était saisi d'un sentiment solennel à la vue de ce paysage d'un aspect immuable que la main des siècles n'avait en rien altéré, et qui se déroulait aux regards tel aujourd'hui qu'il était au sixième jour, lorsque le Créateur lança ce monde dans l'espace.

Gontrey venait de mettre son cheval au pas au bas d'un pli de ter-

rain, quand le bruit sec d'un coup de fusil arriva à son oreille, et, se retournant brusquement, il put voir son fidèle serviteur qui galopait, de toute la vitesse de sa monture, dans une direction opposée à la sienne. Cette course impétueuse ne fut que de quelques secondes, car cheval et cavalier disparurent au milieu des broussailles, pour reparaître à dix pas l'un de l'autre, le cavalier à droite, le coursier à gauche. A la vue de ce dénoûment imprévu, Gontrey ne put réprimer un violent éclat de rire, puis, mettant son poney au galop, il fut bientôt sur le théâtre de la catastrophe.

— Eh bien! voyons, es-tu blessé? dit Gontrey apostrophant Antoine d'une voix dont la brutalité révélait toutefois un profond intérêt.

— Je l'ai blessé... je l'ai touché au cœur... il doit râler à vingt pas d'ici. Méfions-nous, monsieur le comte, car ces scélérats-là ont l'agonie mauvaise. Ah! le vieux monstre, il guettait sa proie, mais son pain est cuit! dit Antoine avec une singulière animation.

— Je te demande si tu es blessé; comprends-tu le français? Te sens-tu mal quelque part? Est-ce clair? interrompit le maître.

Antoine repartit : Il a vingt pieds, queue comprise; une tête de bœuf, la gueule d'un requin, et des yeux, monsieur le comte, des yeux de basilic; il en sort des flammes : j'ai cru voir l'enfer! Mais ma main n'a pas tremblé, morbleu! ferme comme un roc, et j'en suis fier! Permettez-moi de recharger mon fusil; nous avons peut-être autour de nous la femelle du monstre ou ses petits, ajouta Antoine avec un entraînement digne d'Hercule chargeant de sa massue les dernières têtes de l'hydre de Lerne.

— Dieu me pardonne, Antoine, dit Gontrey, qui ne comprenait rien à ce langage, tu tournes à l'idiotisme! Ta tête a porté dans la chute; elle est fêlée quelque part. Veux-tu me répondre, oui ou non? Es-tu blessé?

— Je l'ai tué, répliqua Antoine, suivant impitoyablement le fil de ses idées.

— Qui cela, triple mulet? fit Gontrey exaspéré.

— Le tigre, répondit Antoine avec l'accent et la pose d'un triomphateur.

— Antoine, reprit Gontrey, s'efforçant de dissimuler sous un air de sévérité la belle humeur que lui inspirait la glorieuse attitude de son Achate, sais-tu que tu radotes plus qu'il n'est permis à ton âge? Je t'ai dit mille fois déjà, et tu devrais le savoir depuis plus de deux ans que tu es en ce pays : il n'y a des tigres qu'au Jardin des Plantes et chez les marchands de fourrure.

— Il y avait un tigre ici près, il n'y a pas long-temps, et je vais vous montrer son sang, répliqua Antoine avec une conviction semblable à celle de Galilée disant : *Nullademeno gira!*

Dominé par cette imperturbable assurance, Gontrey suivit son serviteur à une centaine de pas du lieu de la catastrophe. La bourre du fusil brûlait encore en cet endroit à terre, et Antoine, indiquant à son maître du doigt une broussaille épaisse : — Le monstre reposait là, dit-il d'une voix brève.

— Ah! roi des simples, je crois bien que ton tigre avait la tête d'un bœuf, car c'est un veau! s'écria Gontrey, se laissant aller à un désopilant éclat de rire.

Sous la broussaille, en effet, un pauvre veau égaré, qui avait cherché en cet endroit un abri contre les rayons du soleil, rendait le dernier soupir. La balle, guidée par une main sûre, l'avait frappé au défaut de l'épaule, et le moribond nageait dans une mare de sang. La tête de Méduse, aux plus beaux jours de sa puissance, eût pu envier l'effet magnétique, vertigineux, que ce veau agonisant produisit sur le visage d'Antoine. Il demeura droit, immobile sur ses jambes, comme si, pétrifié par le remords, il n'osait approcher de la victime de sa méprise.

— Remonte à cheval, nous sommes déjà en retard, dit Gontrey d'un ton goguenard, je me moquerai de toi demain; sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre. Seulement tâche maintenant, adroit Nemrod, de ne pas prendre ton maître pour un buffle!

Antoine, l'oreille basse, l'œil humilié, enfourcha sa monture, et bientôt maître et serviteur arrivèrent au sommet du pli de terrain du haut duquel une scène curieuse s'offrit à leurs regards. Ils étaient parvenus à l'extrémité la plus méridionale du continent africain. Devant eux, la terre perdait sans transition sa parure sauvage et s'étendait en longues dunes de sable aux formes inégales et capricieuses qui brillaient au soleil comme une fournaise brûlante, dont le flot bleu du grand Océan venait tempérer les ardeurs. Moins solitaire était ce paysage que celui que venaient de parcourir les deux voyageurs, car au bord de la mer on apercevait comme un petit camp vers lequel ils dirigèrent leur course et qu'ils atteignirent bientôt.

Ce petit camp, placé presque au bord de la mer, à l'abri d'un monticule de sable assez élevé, était de l'aspect le plus pittoresque. Au centre était dressée une vaste tente marquise au sommet de laquelle flottait en replis onduleux le pavillon de l'*Union-Jack*. Elle était flanquée de quatre tentes de moindres dimensions placées à distances symétriques, et de nombre d'autres petites tentes plantées irrégulièrement sur le sable. Des serviteurs aux costumes les plus variés animaient ce tableau. Ici, un cuisinier en tablier blanc, en classique bonnet de coton, se promenait de compagnie avec un groom en longues guêtres et en veste ronde; là, un *houkabadar* au turban de cachemire, à la longue

tunique blanche, nettoyait gravement le tuyau d'un houka près d'un *driver* hottentot au pantalon de peau, au vieil uniforme de soldat anglais, étendu avec délices sous les rayons du soleil. Nombre de chevaux de belle apparence attachés au piquet, des *hounds*, des chiens d'arrêt, étaient distribués çà et là près des tentes. Il nous faut encore mentionner, pour parfaire le tableau, d'énormes chariots du pays, que l'on ne peut guère comparer qu'à des wagons découverts de chemin de fer, et qui, rangés circulairement, formaient une sorte de première enceinte au campement.

Gontrey, après avoir laissé sa monture aux soins d'Antoine, fut conduit par un domestique dans l'intérieur de la grande tente. La tente entière était divisée en deux compartimens par une épaisse portière intérieure. Celui dans lequel le visiteur fut introduit et qui tenait lieu de salon était une salle de belle dimension tendue de soie de Chine. Une cheminée portative et un tapis de toile cirée déroulé sur un fond de bois combattaient avec succès l'humidité du sol. Un piano droit, une table couverte de keepsake et de caricatures, des canapés et des fauteuils plians composaient l'ameublement de cette pièce.

Au moment où Gontrey entra sous la tente, deux jeunes filles assises au piano interrompirent la première et classique polka dont le refrain joyeux éclatait sous leurs doigts, et s'avancèrent cordialement à la rencontre du jeune homme. De si longues années se sont écoulées depuis que le lecteur a eu l'occasion d'apercevoir ces deux jeunes filles à la sortie de l'Opéra, que nous devons répéter ici que c'étaient en vérité deux charmans visages roses, à l'ovale gracieux, aux lèvres de corail, aux yeux bleus, à la chevelure blonde et soyeuse, deux têtes dignes du pinceau de Lawrence. Kate, la plus âgée, pouvait avoir dix-huit ans, et sa taille élancée, ses épaules dignes de la statuaire, présentaient déjà toutes les perfections d'une femme accomplie; la cadette n'était encore qu'une charmante enfant, mais, sous ses traits irréguliers et enfantins, l'œil devinait déjà la digne rivale de son aînée.

— Bonjour, monsieur de Gontrey, dit Kate en donnant une cordiale poignée de main au visiteur, nous vous avons attendu tous les jours depuis le commencement de la semaine, si bien que, si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, le colonel se promettait d'aller vous relancer demain au *Hope* pour vous rappeler le souvenir de vos amis.

— Et j'aurais été heureux de l'y recevoir, miss Kate, dût même sa visite m'apporter un reproche que je ne mérite pas. Nous autres, pauvres fermiers, nous avons peu de temps à nous : le travail est incessant, la surveillance de toutes les minutes; si je ne suivais que les impulsions de mon cœur, toutes mes journées, je puis vous l'assurer en toute conscience, je les passerais ici, ajouta Gontrey avec une tendre

galanterie qui fit passer au rose pourpre les fraîches joues de miss Kate..... Et vous, miss Mary, continua le jeune homme en se tournant vers la cadette, m'attendiez-vous avec impatience?

— Oui, aussi bien que Kate, qui se mourait du désir de vous voir et montait vingt fois par jour au haut de la colline pour tâcher de vous apercevoir dans la plaine, dit Mary avec une naïveté d'enfant terrible.

— Il y a ici un mystère que vous m'expliquerez, je vous en prie, miss Kate, car je n'ai pas la fatuité de prendre toute cette impatience pour moi seul, dit Gontrey.

— Miss Mary, dit Kate en levant le doigt en l'air avec un air de dignité maternelle, je vous apprendrai à trahir mes secrets! Eh bien donc! puisque cette petite indiscrète a dévoilé mon impatience, je vais tout vous dire, brûler mes vaisseaux: voici ce grand mystère. On m'a envoyé ces jours derniers de Cape-Town la musique d'une danse nouvelle qui fait fureur en Europe, la polka. L'on polke partout, c'est ainsi que cela se dit, je crois, à Paris, à Londres, chez le roi Louis-Philippe, chez la reine Victoria, et l'on m'annonce qu'il n'y aura point d'autre danse admise cet hiver aux bals du gouverneur du Cap. Vous figurez-vous la honte de se voir condamnée par son ignorance au rôle de tapisserie: ce serait à se désespérer, à fuir les bals à jamais! Aussi le colonel, ému de mes anxiétés, voulait-il faire venir un maître de danse de Cape-Town; mais nous avons pensé à notre voisin français, et je me suis rassurée. Un Français sait toutes les danses, et vous êtes trop bon, trop galant, pour me refuser vos leçons, ajouta miss Kate, qui partageait cette croyance, si chère à John Bull, que tout Français, né malin, naît aussi chorégraphe et professeur d'écarté.

— Ah! vous me faites trembler, miss Kate, dit Gontrey. Faut-il que je vous avoue que je n'ai jamais été qu'un très médiocre danseur, et quant à la polka, voici la première fois que j'en entends parler?

— Cela n'est pas possible...; d'ailleurs, si vous êtes aussi ignorant que vous voulez bien le dire, reprit miss Kate avec une louable philosophie, nous travaillerons, nous étudierons ensemble, et Mary, pour sa punition, sera condamnée à nous jouer du piano. Me promettez-vous, sinon vos leçons, du moins votre bras?

— Ah! pour cela, de tout mon cœur; je ne me serai jamais instruit d'une manière plus agréable, dit Gontrey en s'inclinant.

En cet instant, la portière de la tente livra passage au colonel Daw et à deux personnages qu'il est de notre devoir de présenter plus en détail au lecteur. Les deux années qui s'étaient écoulées depuis l'entrevue qui clôt la seconde partie de ce récit avaient religieusement respecté la personne du vieux soldat, et nous le retrouvons sinon plus jeune, au moins l'œil plus calme, le visage plus tranquille, trahissant dans ses manières, dans ses allures, une vieillesse verte et vigoureuse.

C'est qu'une conscience pure, un cœur fier, l'action bienfaisante du temps, avaient réuni leurs efforts pour ensevelir dans un profond oubli les douleurs des jours passés. Le costume du colonel, fort simple, quoiqu'il ne fût pas dénué d'élégance, se composait d'une redingote bleue à brandebourgs de soie et d'un pantalon blanc. Il tenait à la main une casquette plate de drap bleu galonnée d'argent, qui portait au front le chiffre de l'honorable compagnie des Indes. Le premier des personnages qui accompagnaient le colonel était un homme de quarante-cinq ans environ, bien rasé, bien cravaté, bien verni, aux blanches et longues dents, aux cheveux jaunes et rares. Le second formait un parfait contraste avec ce type de gentleman accompli. Il pouvait avoir soixante ans, avait près de six pieds, était maigre et décharné, d'une couleur pain d'épice clair. Son nez et son menton, également saillans, évoquaient la grotesque image d'un polichinelle passé à l'ocre. De longs cheveux blancs, une attitude grave et sévère, donnaient toutefois à ce personnage un air de dignité patriarcale. Une longue veste ronde de gros drap jaunâtre, un pantalon de peau de taupe, des souliers de cuir jaune dans lesquels reposaient ses pieds nus, et un chapeau gris à larges bords, composaient le costume de ce fermier, dans lequel on voudra bien reconnaître *mynherr* Stark, dont il a été quelque peu question au chapitre précédent.

— Ah ! Gontrey, charmé de vous voir, dit le colonel en serrant avec cordialité la main de son visiteur : que je vous présente d'abord mister George Nice, *Bengal civil service;* — Nice, le comte Henri de Gontrey, mon ami.

Les deux hommes échangèrent un salut cérémonieux, et Gontrey, après avoir secoué amicalement la main osseuse de mynherr Stark, s'assit près du colonel.

— Nice arrive presque en droite ligne de Calcutta, ajouta le colonel, où il assistait au *meeting* d'avril. Savez-vous bien que vos élèves ont fait merveille ! Le *colt* Chantilly a gagné le *Governor's cup* de cent goldmurs, et Bilboquet est arrivé bon second avec un mois d'entraînement à peine dans le *ladies's purse.* Vous voici en renom pour longtemps sur le turf de Calcutta, et vos produits, je vous le promets, y trouveront un bon prix.

— Magnifiques courses, je puis vous l'assurer, monsieur le comte, dit mister Nice : pas vestige de cet affreux soleil du Bengale, un beau temps gris de Londres, nombreuse assemblée de gentlemen, grande réunion de dames, de braves et bons chevaux de pur sang. Vrai, l'on se sentait là le cœur à l'aise comme si on eût foulé le turf de New-Market, ajouta le parleur avec un soupir patriotique.

A ce moment, un maître d'hôtel en habit noir et en cravate blanche, soulevant le pan de la portière, annonça que le *tiffin* était servi. Gon-

trey et mister Nice offrirent leur bras aux deux jeunes misses, et l'on passa dans le compartiment de la tente qui faisait fonction de salle à manger.

La table, dressée avec un grand luxe de cristaux, de porcelaine, d'argenterie, succombait presque sous le poids des mets. Les *curries* épicés de l'Inde, les plats honnêtes et naturels de la vieille Angleterre, les préparations savantes de l'art français se coudoyaient sur une nappe damassée d'une éclatante blancheur. L'hospitalité du colonel ne se montrait pas moins soucieuse de satisfaire à la soif qu'à la faim de ses hôtes. Sous l'œil d'un sommelier vigilant reposaient des fioles de toutes les dimensions, conservées à la température prescrite par les classiques de la table : le madère froid, le bordeaux tempéré, le champagne à la glace.

— Gontrey, dit le colonel, vous savez que nous avons grande chasse demain : mynherr Stark veut nous donner un sport royal sur ses terres. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas? Vous me permettez de faire l'invitation en votre nom, mynherr Stark?

— Gontrey n'a pas besoin d'invitation pour venir à la ferme, reprit le patriarche; il sait qu'il trouve toujours bon visage et, autant que faire se peut, bon accueil.

— Oui, mon vieil ami, interrompit Gontrey, et certainement je ne vous ferai pas défaut... Un verre de madère au succès de la journée de demain!

— Volontiers, repartit le fermier.

Le sommelier remplit d'un madère couleur d'ambre le verre de Gontrey et celui de mynherr Stark; les deux convives échangèrent un salut de tête cérémonieux et vidèrent leurs verres en silence.

— Nice, quoi qu'il en dise, reprit le colonel, se laissera bien tenter par la séduisante perspective de tuer une autruche.

— Et je ne puis que lui répéter que je serai heureux de le voir à Naqua, dit mynherr Stark. Il m'excusera si je ne le reçois pas comme il le mérite, comme j'aurais pu le faire autrefois; mais les temps sont bien changés depuis vingt ans. Alors le fermier était le maître sur sa terre, il avait des esclaves à ses ordres, il était riche. Aujourd'hui l'on nous a pris nos noirs pour en faire des vagabonds, des fainéans, et l'on ne nous a laissé que la misère. Ce sont les petits nègres qui portent les souliers maintenant et vont à l'école, tandis que nos enfans gardent les troupeaux pieds nus.

— Mynherr Stark, interrompit Gontrey, qui comprit que la conversation prenait une couleur de récriminations embarrassantes pour son hôte, vous rappelez-vous la dernière chasse que nous fîmes à Naqua ensemble, et ce beau coq noir que nous poursuivîmes deux heures sans pouvoir arriver à portée de fusil?

— Si je me le rappelle! parfaitement bien, et j'ai apporté aujourd'hui même aux jeunes misses un bouquet de ses plumes.

— Vous l'avez donc enfin saisi à bonne portée, ce vieux rusé aux jambes de sept lieues! dit Gontrey.

— Non, reprit le fermier; mais cela est une histoire si singulière, que je n'oserais vous la raconter, car, si je ne l'avais pas vue de mes yeux, je ne la croirais pas.

— Nous vous promettons une foi aveugle, quelque impossible que puisse être votre aventure, dit Gontrey avec solennité.

Encouragé par cette assurance, le fermier commença son récit en ces termes :

— Les autruches deviennent rares; il n'est pas de vagabond noir qui ne possède un fusil et ne leur fasse une guerre à mort, comme si les pauvres bêtes n'avaient pas assez de mal à se défendre contre les hyènes et les chacals. Donc il faut que le propriétaire prenne soin de son gibier, surtout des nids et des œufs, et je ne laisse ce soin-là à personne; quand je connais un nid, je le surveille moi-même. J'avais remarqué que mon mâle avait dans le sable un nid superbe de quarante à cinquante œufs, et chaque jour régulièrement je passais aux environs pour veiller à ce qu'il n'arrivât pas malheur à lui ou à sa couvée. Jeudi dernier, en faisant ma ronde, j'aperçus à distance un aigle énorme qui planait en ligne droite sur le nid. Je m'arrêtai un instant, curieux de voir ce que cela signifiait. La scène qui se passa alors fut rapide comme l'éclair. Quelque chose de blanc sillonna l'atmosphère, et l'oiseau s'abattit sur le nid. Je mis mon cheval au galop; mais, lorsque j'arrivai près du nid, le beau coq noir était mort, une pierre lui avait brisé la tête, et l'aigle reprenait son vol un œuf dans ses serres : c'était une magnifique couvée perdue!

— Si bien donc que le beau coq noir n'a échappé à nos balles que pour succomber sous une pierre lancée par un aigle. Infortuné qui, sans avoir commis de tragédies, n'en a pas moins eu le sort d'Eschyle! dit Gontrey, dont l'accent goguenard démentait ses promesses de crédulité.

— Je ne dis pas cela, reprit modestement le fermier, qui, pour la première fois de sa vie, entendait le nom du poète grec.

Le *tiffin* touchait à sa fin. Les deux jeunes misses se levèrent. Nous ferons comme elles, et nous laisserons les convives causer librement de leurs futurs exploits pour ne pas mettre la bonne volonté du lecteur à l'épreuve d'une nouvelle histoire de mynherr Stark, quoique son précédent récit nous ait été affirmé, et cela presque solennellement.

XI.

La ferme de mynherr Stark, connue dans le pays sous le nom de *Naqua-Land*, s'élevait au milieu d'une vaste et monotone mer de verdure, sur laquelle l'œil s'étendait à perte de vue. C'était une réunion de bâtimens couverts de chaume, de *kraals* ouverts, enfilés les uns à la suite des autres, sans ordre, sans goût, suivant les exigences du moment. Quatre arbres rabougris plantés à la façade de la maison principale et un carré de choux résumaient tous les travaux que la main de l'homme avait entrepris pour l'embellissement et le comfort de cette sauvage demeure.

Exact au rendez-vous pris sous la tente du colonel, mister Nice se promenait de grand matin devant la ferme de mynherr Stark. Son pas mélancolique, l'air renfrogné de son visage, prouvaient assez que d'autres motifs que celui d'admirer les beautés de l'aurore l'avaient attiré hors de la maison. Longue déjà avait sans doute été sa faction volontaire, quand Gontrey en costume de chasse, paraissant à la porte de l'habitation, le salua de ces mots : — Ah! monsieur Nice, déjà debout! Comment avez-vous passé la nuit?

— Ici, mon cher monsieur, à la belle étoile comme un chakal, dit le gentleman avec une exaltation bien en dehors de ses habitudes paisibles... Ah! quel pays!... quelles mœurs!... Les sauvages!... nous sommes ici aux premiers jours du monde; c'est l'arche de Noé que cette damnée ferme!... Certes, on ne me croirait pas si je racontais la chose à Londres, mais enfin le fait est constant : pour faire comprendre à un des grands diables de fils du mynherr que j'entendais occuper son lit à moi tout seul, il m'a fallu soutenir hier soir deux heures d'énergique discussion, déployer des trésors d'éloquence, trésors jetés au vent, car, à peine dans ce lit maudit, a commencé pour moi un supplice que Dante a oublié dans son enfer, et qui suffirait pour expier les crimes les plus horribles. Des légions, des myriades d'insectes de toute forme, de toute dimension, des vampires ailés, à milles pattes, que sais-je? prirent possession de mon pauvre corps, et des yeux à la plante des pieds étendirent leurs horribles ravages... C'était du feu, du plomb fondu qui circulait dans mes veines, si bien que pour ne pas devenir fou je me suis levé et suis venu m'installer en plein champ. Quelle nuit, mon cher monsieur! Pour tous les trésors de la banque d'Angleterre, je ne consentirais pas à en passer encore une pareille.

— Vous répétez à quelques syllabes près, monsieur Nice, les imprécations que j'ai adressées au ciel après ma première nuit de séjour dans une ferme hollandaise, dit Gontrey avec un sourire; mais vous finirez, et cela sous peu de temps, par prendre toutes ces petites misères

avec philosophie et par apprécier ces fermiers, qui, au fond, sont de très braves gens.

— Oh! je ne nie pas leurs vertus primitives et domestiques! reprit le gentleman. Je concède de grand cœur qu'ils sont plus avancés en civilisation que les Patagons et les Indiens cherokées : ils ne se mangent pas les uns les autres, je le dis et m'en étonne; mais que Dieu préserve John Nice désormais du bienfait de leur hospitalité! C'est là le souhait sincère de mon cœur.

Les lamentations de mister Nice furent interrompues par l'arrivée du colonel Daw et de mynherr Stark entouré de ses quatre fils aînés, énormes jeunes gens à l'œil bleu, à la figure naïve et bonne, que l'on eût pu comparer aux quatre fils Aymon, si chacun d'eux n'eût pas composé à lui seul une charge fort suffisante pour un cheval.

— Vous avez bien passé la nuit, monsieur Nice? dit le fermier apostrophant son hôte.

— Parfaitement, reprit ce dernier, tous les comforts d'une ferme du Yorkshire! c'est-à-dire que j'ai peur d'avoir l'œil incertain ce matin, tant j'ai bien dormi!

— J'en suis bien aise, dit le fermier avec bonhomie. Il ajouta en se tournant vers le colonel Daw, et en lui offrant une longue-vue qu'il tenait à la main : — Maintenant, colonel, si vous voulez bien vous servir de cet instrument, vous apercevrez dans ce champ d'avoine les oiseaux auxquels nous dirons deux mots avant peu.

Le colonel appliqua le télescope à son œil dans la direction du champ indiqué : — Je vous avouerai, dit-il, que je ne distingue rien.

— Un peu plus sur la droite... Y êtes-vous maintenant? dit le fermier en rectifiant de la main la position de la longue-vue.

— Parfaitement, dit le colonel... Un, deux, trois..., mais c'est un vrai troupeau; il y en a une douzaine pour le moins... Il s'agit maintenant, poursuivit-il avec l'animation d'un vrai chasseur, de ne pas perdre de temps et de nous mettre promptement en campagne.

— Ne craignez rien, colonel, le vert est de leur goût, et elles auront la complaisance de nous attendre. Nous pouvons prendre le café pendant que les garçons vont atteler, dit mynherr Stark, qui invita ses hôtes à rentrer dans la maison, tandis que ses quatre grands fils se dirigeaient vers les étables.

La salle dans laquelle rentrèrent les chasseurs, et qui formait la pièce principale de la ferme, n'offrait à l'œil qu'un ameublement très primitif composé de tables de bois blanc, de chaises de paille, d'une commode d'acajou sur laquelle reposaient de compagnie de monstrueux coquillages, deux boîtes à musique, une Bible de famille aux fermoirs d'argent, et une statue en plâtre de l'empereur Napoléon. Il nous faut encore mentionner une horloge américaine, des cornes d'a-

nimaux prodigieux et deux lithographies coloriées représentant, l'une la mort de Poniatowski, l'autre le roi des Pays-Bas, qui se trouvaient suspendus à la muraille. Une femme de cinquante ans environ, d'énorme corpulence, d'un maintien grave et timide, assise à une des tables, surveillait avec vigilance une bouilloire de cuivre et une casserole pleine de lait placées devant elle sur des réchauds. Une nuée de marmaille à la face rose et crottée, aux vêtemens déguenillés, aux pieds nus, se pressait avec impatience autour de la fermière, qui n'avait pas encore distribué la coupe du matin. A l'entrée des chasseurs, la jeunesse, comprenant à regret que son tour n'était pas encore arrivé, laissa le champ libre au colonel et à ses amis, qui reçurent des mains de la fermière une tasse de café, et mynherr Stark, voulant joindre sans doute, dans son hospitalité, l'agréable à l'utile, fit partir en même temps les ressorts des deux boîtes à musique. La marche de *Fernand Cortez* et la valse de *Robin des Bois* jaillirent simultanément de leur enveloppe d'acajou, à la plus grande joie de mynherr Stark, qui, homme d'harmonie primitive, préférait à une seule mélodie le cliquetis de ces deux airs croisés, comme il préférait deux guinées à une. Les nerfs de mister Nice ne purent résister à ce complément de sa passion nocturne, et, déposant sa coupe à moitié pleine, il sortit de la salle. Sa sortie ne précéda au reste que de quelques instans celle des autres chasseurs, car le char qui devait conduire la compagnie en présence de l'ennemi venait de s'arrêter à la porte de la ferme.

C'était un chariot découvert d'énormes dimensions, à quatre roues, autrefois peint en rouge. Quatre bancs de bois posés transversalement étaient destinés aux chasseurs. Huit chevaux, dont les belles formes se dessinaient sous de misérables harnais de cordes, formaient l'attelage de ce véhicule. Mynherr Stark et son fils aîné prirent possession de la banquette de devant pour diriger l'attelage, l'un à l'aide de longues guides, l'autre par la puissance d'un fouet, gigantesque instrument dont un jeune peuplier formait le manche; le colonel et ses amis s'installèrent avec les autres fils du fermier sur les banquettes de derrière, et le chariot quitta au grand trot la cour de la ferme dans la direction du champ d'avoine où l'on avait aperçu au matin le troupeau d'autruches.

— Eh bien! Nice, comment vous trouvez-vous? dit le colonel en apostrophant son ami, vous avez l'air tout endormi.

— Ah! pouvez-vous dire cela, reprit le gentleman, après l'excellente nuit que j'ai passée! Et d'ailleurs les cahots de cette affreuse machine suffiraient à réveiller un mort.

— Il est vrai que le chariot n'est pas des mieux suspendus, repartit le colonel.

Comme pour attester la justesse de cette observation, les roues de la

voiture venaient d'entrer en cet instant sur un terrain pierreux qui imprimait de telles secousses au véhicule, que les chasseurs avaient besoin de se cramponner avec force aux parois du chariot pour se maintenir en équilibre sur leurs bancs.

— Nice, mon ami, que dites-vous de ce tangage? dit le colonel en riant.

— Je dis que tout est réuni dans cette charmante partie de chasse, et que je ne me suis jamais tant amusé de ma vie, reprit Nice de l'air funèbre dont il eût prononcé l'oraison de son meilleur ami.

— Silence, messieurs, si vous voulez arriver à bonne portée, interrompit mynherr Stark; et l'attelage, modifiant subitement son allure, continua la route au pas.

L'on apercevait alors distinctement dans le champ d'avoine le troupeau d'autruches. Les gros corps, les longs cols de ces oiseaux, dont les mouvemens irréguliers pouvaient se comparer au jeu d'autant de bras de télégraphes, formaient un singulier spectacle. Toutes les émotions de la chasse s'éveillèrent au cœur des chasseurs; mister Nice lui-même oublia ses souffrances passées et précédentes, et, les yeux fixés sur le gibier, attendit dans un silence plein d'anxiété. Le chariot avançait au petit pas; mais, au lieu des gais propos qui jusque-là avaient animé la route, l'on n'entendait plus que le glissement des roues sur la bruyère. Lorsqu'on ne fut plus qu'à deux cents pas environ du champ de grain, un grand coq noir, gardien vigilant du troupeau, leva la tête dans la direction des chasseurs, puis, battant de l'aile, sembla vouloir provoquer l'attention de ses compagnons.

— A terre, messieurs, dit mynherr Stark, qui, remarquant ces symptômes de méfiance, arrêta subitement les chevaux.

Les chasseurs s'élancèrent à terre comme une volée d'oiseaux, et s'avancèrent en rampant vers le champ d'avoine; mais l'alarme était donnée dans le troupeau, et l'ennemi avait à peine gagné quelques toises, qu'il s'ébranla dans une direction opposée, et la fusillade s'ouvrit. Les premiers coups furent inutiles, et l'on vit les balles ricocher dans le sable; mais, lorsque Gontrey fit feu, l'on entendit le bruit mat d'une balle qui frappe le but.

— *Hurrah! Frenchman!* crièrent les fils du fermier, qui, en chasseurs exercés, reconnurent immédiatement l'œil qui avait visé juste.

Le grand coq noir, qui se tenait fièrement à l'arrière-garde pour protéger la retraite de la couvée, chancela sur ses jambes comme un homme ivre, puis il prit sa course dans la direction du troupeau; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il tomba au milieu du champ. Cet épisode avait été suivi d'un œil plein d'anxiété par les chasseurs, et lorsque le coq fut tombé, les fusils étant vides, l'ennemi hors de portée, ils s'avancèrent au pas de course vers l'endroit où l'oiseau s'était

abattu. Le pauvre coq, le col droit, gisait ventre à terre au milieu d'une mare de sang; la balle était entrée dans le corps en brisant l'os de la cuisse. A ne voir que l'expression stupide et inintelligente de son œil, on eût pu croire qu'il couvait tranquillement son nid; seulement, par saccades convulsives, il fauchait autour de lui l'herbe de sa patte valide.

— N'approchons pas trop près, messieurs, dit mynherr Stark; le gaillard a encore une patte bonne.

— Que l'on tue bien vite cette pauvre bête! s'écria mister Nice, qui possédait sa juste dose de cette sensiblerie britannique que révolte le spectacle d'une curée.

— Doucement, doucement, interrompit le fermier, ne gâtons pas les plumes. — Et, se mettant prudemment hors de portée des coups de patte du coq, il le saisit par la tête de sa large main, et tourna le col sur lui-même avec une force d'Hercule. L'oiseau battit fortement de l'aile, à plusieurs reprises sa patte osseuse laboura profondément le sol, puis mynherr Stark ouvrit la main, et le col brisé de l'oiseau s'allongea sur la terre en avant du corps immobile.

— Maintenant, messieurs, dit le fermier, si vous me permettez de vous donner un conseil, nous abandonnerons les autruches que notre fusillade a un peu effarouchées, et que nous aurions de la peine à rejoindre, et nous nous occuperons de trouver les *bunte-bucks;* j'en sais un beau troupeau près d'ici.

Ces paroles rencontrèrent l'assentiment général, et les chasseurs remontèrent dans le wagon, qui se dirigea à la recherche des *bunte-bucks*. L'on eut à peine fait quelques milles, que l'on découvrit les animaux dans le lointain paissant tranquillement la bruyère. Une émotion profonde, qui se traduisit par un silence solennel, se manifesta immédiatement parmi les chasseurs lorsqu'ils aperçurent un troupeau de plus de cent têtes de ces rois des antilopes, et tous les yeux, comme attirés par un aimant invisible, restèrent fixés dans la direction des animaux. Le wagon continua sa route à travers la bruyère; mais bientôt l'alarme fut donnée dans le troupeau, qui s'ébranla d'abord lentement, puis se prit à courir au grand galop, en droite ligne, dans la direction contraire au vent. Immédiatement, mynherr Stark tourna la tête de ses *leaders* et mit l'attelage à fond de train, de manière à couper à angle droit la route suivie par les animaux. C'était, en vérité, un curieux spectacle qu'offraient ces huit chevaux excités de la voix et du geste, entraînant au grand galop dans l'espace ce vaste chariot, qui s'inclinait de côté et d'autre dans sa course rapide comme un vaisseau dans un gros temps. Cramponnés d'une main aux parois de la voiture, de l'autre retenant leurs fusils droits sur la cuisse, les chasseurs voltigeaient sur leurs bancs comme une balle sur une raquette de paume,

et cependant, au milieu des secousses les plus effrayantes de cette course vertigineuse, une seule pensée préoccupait tous les cœurs : le désir d'arriver à bonne portée de l'ennemi. La vieille expérience de mynherr Stark n'avait pas été mise en défaut. Après quelques minutes, il se pendit aux rênes avec une force surhumaine, et arrêta l'attelage à une centaine de pas du troupeau, qui défilait au grand galop, avec deux biches en tête suivies de leurs faons. La fusillade s'ouvrit alors, et la flamme et la fumée jaillirent des flancs du wagon comme du cratère d'un volcan en éruption.

Lorsque le premier moment d'émotion fut passé et que l'on eut vu le troupeau continuer sa course sans laisser de victimes derrière lui, le colonel Daw se leva et dit froidement : — Messieurs, je commandais la colonne de brèche au siége de Gwalior, et je vous assure sur l'honneur que pas un seul instant, pendant l'assaut, je ne me suis cru d'aussi belles chances de recevoir une balle dans la tête que durant ces dernières minutes. Si vous le permettez donc, mynherr Stark, comme je n'aime pas les dangers inutiles, je continuerai la chasse sur mon cheval.

Cet avis fut partagé par Gontrey et par mister Nice, et bientôt les trois chasseurs furent montés sur des chevaux de selle que des domestiques conduisaient en main à distance.

Vers deux heures de l'après-midi, le colonel Daw et Gontrey, qui chassaient de conserve, ne s'étaient point encore signalés par quelque brillant exploit, quand un *bunte-buck* mâle de grosse taille qui paissait solitaire, effrayé par la vue de Gontrey, se dirigea en droite ligne sur le colonel, qu'un pli de terrain dissimulait à ses regards. C'était un magnifique animal de la grosseur environ d'une deuxième tête, aux jambes blanches et nerveuses; il portait fièrement sa tête busquée aux cornes noires et recourbées. Le poil bleuâtre de son dos brillait au soleil comme un velours soyeux. Avec tout le sang-froid d'un chasseur consommé, le colonel Daw attendit sa proie, et lorsque l'animal lui passa à belle portée, l'ajustant lentement, il lui envoya une balle au défaut de l'épaule. Le *buck* tomba sur ses genoux comme foudroyé, puis, s'inclinant sur le côté, rendit presque sans convulsions le dernier soupir. Tout rayonnant de ce succès, le colonel mit son cheval au galop, et, arrivé près de sa victime, il s'élança au milieu d'une épaisse bruyère avec la légèreté d'un jeune homme. Au même instant, le col jaune, les yeux flamboyans d'un énorme *copra capello* jaillirent de terre sous les pieds du colonel. Au sifflement aigu de ce mortel ennemi, le chasseur se retourna; mais il était trop tard, le monstre l'avait atteint à la cuisse. Avec la rapidité d'un éclair, de son coup encore chargé, le colonel cassa la tête au serpent, puis, regardant le trou béant à son côté, il laissa échapper son fusil, et se frappant le front avec désespoir, s'écria : — Ah! mes filles, mes pauvres filles!

Gontrey arriva presque immédiatement auprès de son ami. — Eh bien! un beau coup de fusil! dit-il d'une voix joyeuse.

— Mon ami, dit le colonel, avez-vous sur vous ce qu'il faut pour écrire.

— Vous voulez faire le portrait de ce monsieur? répondit Gontrey assez étonné de la question.

— Je veux faire un codicille à mon testament. Il me reste encore une demi-heure de connaissance et peut-être deux heures à vivre, en désignant de sa droite le monstre étendu à ses pieds, tandis que de sa main gauche il pressait le trou fait à son vêtement.

L'affreuse vérité se révéla à Gontrey : son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.... — Mais il y a des moyens de guérison! s'écria-t-il d'une voix pleine d'angoisses.

— Il n'en est qu'un seul..... et si je trouvais un ami assez dévoué pour oser le tenter, je ne sais si je le lui permettrais, car c'est sa vie qu'il exposerait pour sauver la mienne.

— N'importe, je le tenterai, moi; je n'ai pas d'enfans.

Et Gontrey, avec un sublime élan qu'expliquaient peut-être les secrets de sa vie passée, se mit à genoux, puis fendit de ses deux mains le pantalon du colonel. La peau était partout blanche et intacte; par un hasard providentiel, les dents du monstre s'étaient brisées dans l'épaisse étoffe de velours.

—Mille tonnerres! s'écria Gontrey avec une joie impossible à décrire, vous êtes sain et sauf, mon colonel! vous vivrez cent ans, si vous ne devez mourir que de la morsure de cette affreuse bête!

— Vous dites? reprit le colonel, dont la fermeté se démentit en cet instant.

— Je dis, répliqua Gontrey, qu'il n'y a pas apparence de lésion sur votre cuisse.... Les dents du serpent n'ont percé que l'étoffe. Je vous l'affirme sur l'honneur, et d'ailleurs vous pouvez vous en convaincre.

Le colonel Daw obéit à ce conseil, et, quand ses yeux eurent reconnu la véracité du témoignage de Gontrey, il leva vers le ciel des regards pleins de reconnaissance et s'écria : — Soyez béni, mon Dieu!... je reverrai donc mes filles... et je me sais un fils! — Et l'homme qui avait vu sans pâlir une mort imminente, se jetant au cou de Gontrey, l'inonda de ses larmes.

A quelques heures de cette scène, Gontrey et le colonel étaient attablés sous la grande tente, ayant près d'eux une assiette de biscuits et une carafe de sherry.

— Vous ne voyez rien d'intéressant dans le *Cape Town's Mail,* dit Gontrey au colonel, qui partageait son attention entre un verre de sherry et la feuille publique.

— Si en vérité, reprit le colonel, une nouvelle qui serait déplo-

rable! — Après cette manière de prologue, le colonel lut le passage suivant : « La *Mary-Ann*, arrivée en rade ce matin venant de Maurice, a déclaré avoir rencontré à deux jours en mer un grand bâtiment démâté, paraissant abandonné de son équipage et voguer au gré des flots. Des conjectures, que nous espérons sans fondement, donnent à penser que ce navire abandonné n'est autre que le *Wellesley* parti depuis plus de trois mois à destination de ce port et qui ne l'a point encore rallié. » Le *Wellesley*, un des plus beaux navires de Green! ajouta le colonel, et qui avait sans doute à bord de nombreux passagers.

— Ce ne sont que des conjectures, des bruits de journaux heureusement, reprit Gontrey. Maintenant, mon cher colonel, il faut que je vous quitte, car j'ai longue route à faire. Voudrez-vous vous charger de mes excuses et de mes complimens pour les deux jeunes misses?

— Oui, repartit le colonel, et je dirai à Kate ce que vous vouliez tenter pour sauver les jours de son père; elle vous remerciera demain. Notre rendez-vous tient toujours à *Bloom-Fountain* à l'aube : je vais donner l'ordre à Africanus de partir avec les *hounds* à minuit. Adieu donc, bonne route; moi, je vais m'occuper de retrouver ce pauvre Nice, dont l'absence commence à m'inquiéter.

Les deux amis se serrèrent affectueusement la main, et bientôt Gontrey reprit à cheval sur son poney le chemin du Hope.

XII.

Le soir de ce même jour, Gontrey, assis dans un grand fauteuil, lisait, non sans émotion, la lettre suivante :

Paris, 7 mai 1845.

Mon vieux Chingagock,

Voici quatre lettres que je t'écris, et pas un mot de réponse. N'importe, je ne me décourage pas. Je veux croire que tes lettres se sont égarées, qu'il y a eu des naufrages, des tremblemens de terre, plus simplement sans doute des erreurs de facteur; je veux tout croire enfin plutôt que de penser que tu ne me conserves pas l'amitié que tu m'avais promise, et dont je suis digne. Je médite cette lettre depuis huit jours : elle t'annonce de si tristes, de si douloureuses nouvelles, que depuis huit jours j'hésite à te l'écrire; mais enfin il est bon que tu saches au plus vite tout ce que j'ai à t'apprendre : je ne balance donc plus et commence mon récit. Mais, voilà l'embarrassant, par où commencer? J'en ai long à te dire, et ne suis pas une femme de plume : n'importe; je vais t'écrire ce que je te dirais, si j'avais le bonheur de t'avoir près de moi.

Il y a quinze jours environ, une dame vêtue de grand deuil est venue

à la maison demander au portier, et cela sérieusement, ma mère sous le nom de *Mme Cantalou*, le sobriquet que cette mauvaise langue de Ricourt lui a donné, et qu'elle conserve, comme tu sais, dans le monde des viveurs. Là-dessus, gorges chaudes de la loge et grande colère de ma mère, qui ne permet la familiarité du nom de guerre qu'aux gens bien élevés, ou soi-disant. Cependant, le premier moment passé, elle pensa justement que, puisque l'on venait la chercher, c'est que l'on avait besoin d'elle. Tu connais son cœur d'or; tu as toujours dit que c'était un diamant brut; aussi le même jour elle se ravisa, et donna l'ordre que l'on fît monter la dame à sa première visite. Il y eut deux visites consécutives sans que l'on me touchât mot de l'inconnue; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la mère avait quelque gros souci au fond du cœur. Plus de chansons au matin, plus d'appétit, si bien qu'une magnifique corbeille de fruits, présent du Russe, car c'est un Russe, et qui, en temps ordinaire, eût été dévorée au premier quart d'heure de son arrivée, resta quatre jours intacte, sans que l'on y touchât plus que si pêches et raisins eussent été de cire. Les symptômes étaient effrayans; mais, comme je voulais tout connaître, je ne soufflai mot, et fis semblant de ne m'apercevoir de rien. Au sixième jour, il y eut une première confidence. On avait vu une dame en deuil, une ancienne connaissance qui se trouvait dans la peine. Je n'en demandai pas plus long, et la deuxième confidence suivit bientôt et m'apprit que cette dame était une de tes amies d'enfance. Alors j'ouvris l'oreille, car tout ce que tu aimes ou qui t'aime m'intéresse, et je mis à mon tour la mère sur la sellette. Je lui fis dire sans trop de peine que cette dame avait été liée avec ce pauvre Anthony, et qu'à sa mort elle s'était trouvée sans ressources. Je n'ai pas eu le cœur de t'écrire la nouvelle de la mort de cet excellent homme, que d'autres que moi t'auront déjà apprise, sans nul doute. Il y a quelques mois que, se promenant à cheval aux environs de Tours, où il s'était retiré, son cheval s'est emporté et lui a brisé le crâne contre un arbre. Ces détails te sont déjà connus, et, douloureux comme ils le sont, je ne les répète que parce qu'ils se lient intimement à mon histoire. Quand j'eus ces renseignemens, tu comprends que je ne perdis pas de temps pour chercher à me rendre utile à la dame en noir. J'envoyai donc ma mère chez elle pour lui dire que je la suppliais de venir me voir, que dans mon vif désir de me mettre à ses ordres, je serais passée chez elle, si j'avais osé, mais que je n'osais pas. Tu vois que l'on se forme, que l'on a des manières un peu rive gauche. Que veux-tu? on fréquente des princes.

Le lendemain, un vendredi, à deux heures, ma mère m'amena la dame en noir. Je te cite ces particularités parce que cette entrevue est et restera un des momens solennels de ma vie, que jamais, non, je me trompe, une fois, le jour de ton départ, ce jour-là seul j'éprouvai une

émotion comparable à celle que remua dans mon cœur l'aspect de cette dame, de cette grande dame. Il est impossible de deviner son âge : ses cheveux sont blancs, et cependant son visage est celui d'une femme jeune encore, belle, oui, belle malgré sa misère et ses larmes. Il n'y a pas un atome de chair sur ses joues, son corps est diaphane, ses mains transparentes : c'est un spectre! A la voir, le cœur se gonfle. Instinctivement on devine une de ces vies brisées par les malheurs, les catastrophes domestiques; la misère, la faim, que sais-je? ont passé par là! Ma mère m'en avait assez dit pour que j'évitasse d'embarrasser la dame par des questions indiscrètes; j'allai donc droit au fait, en lui demandant ce que je pourrais faire pour lui être utile; j'ajoutai que, la sachant ton amie d'enfance, je lui étais acquise corps et ame, sang et bourse.

— Vous me donnerez plus que la vie, madame, me dit-elle d'une voix qui allait à l'ame, en me procurant les moyens de me rendre dans l'Inde.

Je pensai immédiatement que ce voyage ne devait pas être bon marché; mais bah! le Russe n'est-il pas là? on ne supporte pas ces êtres-là pour rien. Et puis, d'ailleurs, pouvais-je faire meilleur usage de tes dix mille francs, gardés religieusement, qu'en obligeant une de tes amies d'enfance? Je connais trop ton cœur pour douter un seul instant que tu n'approuves tout ce que j'ai fait. Je répondis donc à la dame en lui demandant combien il lui fallait pour ce voyage.

— Quatre ou cinq mille francs pour lesquels je n'ai à vous donner aucune autre garantie qu'une lettre de change sur M. de Gontrey; mais j'ai confiance qu'il fera honneur à cette dette sacrée.

— Nous sommes déjà en compte, M. de Gontrey et moi, interrompis-je; je me trouve en ce moment dépositaire d'une somme de dix mille francs qui lui appartient, et, si vous le permettez, je l'enverrai ce soir chez vous. C'est lui et non moi que vous aurez pour créancier... — Tu comprends que j'insistai sur ces détails pour mettre la pauvre dame à son aise, afin qu'elle ne se crût pas l'obligée de... il faut bien le dire, de Bijou; mais la bonne action est bien mienne, et je veux que tu ne me rembourses que quand tu seras millionnaire. Assez de digressions; je continue.

En entendant ces paroles, les yeux de la dame étincelèrent, son visage brilla comme un soleil. Mon Dieu, qu'elle était belle! Elle me saisit les mains et voulut les porter à ses lèvres. J'étais si émue, que je la pris dans mes bras et l'embrassai sur les deux joues comme si j'eusse été son égale...

— Madame, me dit ton amie lorsque le premier moment d'émotion fut passé, les paroles sont impuissantes pour exprimer ma reconnaissance... C'est plus que du pain que vous me donnez, c'est le moyen de

revoir ma fille... Une mère vous bénit, vous bénira jusqu'à son dernier soupir.

Et la pauvre dame ne put continuer, car les sanglots lui coupaient la parole.

Le soir, je tins parole, et j'envoyai les dix mille francs à un hôtel borgne de la rue de la Pépinière où la dame était connue sous le nom de mistress Death. Le reçu, qui me fut adressé sous forme de lettre de change tirée sur toi, est simplement signé Hellen. Tu comprends que je ne m'en sépare point et le conserve religieusement comme le trophée de la meilleure action de ma vie... Capitaine, es-tu content de moi?

Après ce long récit, mon sac n'est pas encore vide; il me faut demander ton attention pour une histoire d'un autre genre, qui t'intéresse sans doute, car elle regarde un certain capitaine Reidel dont tu as payé cher, j'en ai peur, la bonne connaissance. Ici la scène change : il n'y a plus ombre de grande dame; nous sommes entre artistes et viveurs. Ce soir-là, il y a environ trois semaines, *la Belle-Poule* donnait un grand raout pour sa fête. Il y avait là toutes tes vieilles amies, car les femmes, c'est éternel. Quant aux hommes, c'est différent : l'homme s'use vite sur le pavé de Paris. Cependant tu aurais encore trouvé quelques anciennes connaissances : Meurville, Goliath Durcœur, cet éternel Ricourt, le petit Méquinet, le petit Sampigny, enfin le capitaine Reidel, le héros de l'histoire. L'on jouait un lansquenet infernal; il y avait sur la table des monceaux de louis, des volumes de billets de banque. Je ne joue pas, comme tu sais; aussi me tenais-je à l'écart, coquettant avec l'un et avec l'autre. Vers le milieu de la soirée, ce géant de Durcœur s'est approché de moi, il venait de quitter la table de jeu, et avait l'air préoccupé.

— Qu'avez-vous donc, mon gros carabinier? lui dis-je, vous semblez tout soucieux.

— J'ai... Vous allez voir cela tout à l'heure, mon enfant, et surtout que l'on ne se trouve pas mal! ajouta-t-il avec sa rude bonhomie.

Ces paroles piquèrent ma curiosité, et je me mis à épier d'un œil anxieux les faits et gestes de l'homme colosse. Il venait de tourner sur ses talons et s'était rapproché de la table de jeu. Son attitude semblait celle de l'indifférence. Il fumait tranquillement son cigare, et cependant il me sembla que son regard attaché sur le capitaine Reidel brillait d'un éclat sauvage, surnaturel, comme le regard du chat qui guette une souris. Ces pressentimens n'étaient pas illusoires. La scène qui se passa alors fut rapide comme la pensée.

Le capitaine Reidel venait de prendre les cartes, quand Durcœur s'élança sur lui d'un bond de tigre, et lui étreignit les mains comme dans un étau d'acier. — Ne bougez pas, monsieur, ou je vous brise

comme verre! cria Durcœur de la voix retentissante dont il commande son escadron.

Il se fit alors dans l'assemblée un silence solennel, un silence de mort. L'on eût pu entendre voler une mouche.

— Méquinet, Meurville et vous, Gambin, il me faut des témoins, et d'ailleurs cela vous intéresse, ajouta le carabinier. Voulez-vous prendre la peine de regarder sous la cuisse droite de monsieur? Vous y trouverez trois cartes.

Les trois hommes obéirent silencieusement, et Méquinet jeta successivement trois as sur la table. Le capitaine Reidel était pâle et blême; on eût dit une figure de cire sans rouge; seulement la sueur lui coulait du front, et il tremblait comme une feuille.

— Maintenant, misérable escroc, poursuivit Durcœur, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Nous sommes au troisième, je vous en préviens.

Le capitaine Reidel se leva, promena sur l'assemblée un œil terne et hébété, puis, sans chercher son chapeau, il gagna la porte; mais son pas était incertain, ses jambes flageolaient; à chaque mouvement, on eût pu croire qu'il allait rouler sur le parquet.

Le jeu cessa immédiatement, et l'on passa peu après dans la salle à manger; mais, à la suite de cette terrible scène, personne ne se sentit le cœur à la joie : le souper de *la Belle-Poule* fut perdu, à trente on ne but pas six bouteilles de champagne.

Je termine cette longue lettre en te parlant de tes vieux amis, des fidèles. Durcœur, promu chef d'escadron, est toujours à l'état d'oiseau de passage; il arrive avec les corbeaux à Paris, la bourse pleine, et disparaît avec eux, mais la bourse vide. Ricourt à présent a fait fortune. Comment? on ne sait pas. Le fait est qu'il a brougham! Est-ce solide? Dieu le veuille! C'est toujours d'ailleurs la même bonne vipère que tu as connue; seulement on prend du ventre; sur quatre cheveux, on en a trois gris : on est décidément mûr. Quant à moi, ouvrez vos grands yeux, monsieur, et ne riez pas, car c'est sérieux, j'ai des rentes! j'ai du talent!... Non, non, malgré vos prédictions tant de fois répétées, je ne mourrai pas vieille portière, dans une vieille loge, attelée à un vieux cordon. J'ai cinq bonnes mille livres de rentes insaisissables et inaliénables; cela se dit comme cela, je crois, et ainsi le Russe l'a voulu; un bien bon homme : pourquoi est-il si ennuyeux!... D'ailleurs j'ai mon talent, je fais recette; je figure en grosses lettres sur l'affiche. Je suis à dix mille, et vingt francs de feux! Que dit votre seigneurie de ces prodiges?

Voyons, mon vieil ami, dépêche-toi de me donner de tes nouvelles; vrai, ton silence n'est pas bien. Tu te conduis en ingrat, ou tu ignores combien je t'aime. Que faut-il faire pour te montrer la sincérité de

mon affection? Envoyer Russe et théâtre au diable, même les cinq mille, et venir vivre avec toi à la sauvage... Parle, et, vrai, vrai, j'obéirai. Adieu, apprends-moi au plus vite que tu as découvert une mine de houille, de diamans, une héritière, — c'est encore ce qu'un joli garçon comme toi découvre le plus facilement, — et que tu nous reviens millionnaire. Sois bien convaincu que rien, non, rien au monde, ne peut être plus agréable que cette nouvelle au cœur de ton vieux Bijou. Je finis par un gros baiser.

XIII.

Le lendemain de bon matin, les chasseurs se trouvaient réunis au rendez-vous de *Bloom-Fountain*. L'aspect du rendez-vous de chasse était pittoresque et animé. Dix couples de beaux *hounds* blancs et orangés reposaient çà et là au milieu de la bruyère, sous l'œil vigilant et le fouet sévère d'un noir piqueur, dont le nom primitif et glorieux de Scipion s'était modifié au contact des gens lettrés en celui d'*Africanus*. Le colonel Daw et Gontrey, vêtus avec la même recherche que s'ils eussent chassé dans les plaines de Melton, habit rouge, culotte de peau, bottes à revers, cravate blanche, venaient de descendre de cheval et causaient avec miss Kate, qui portait avec une aisance tout anglaise l'élégant costume d'amazone. Les deux fils aînés de mynherr Stark et quelques autres fermiers étaient venus au rendez-vous pour jouir du plaisir de la chasse. Leurs vêtemens rustiques formaient un contraste non moins complet avec l'élégante tenue des deux chasseurs que leurs chevaux maigres, au poil de chameau, à la crinière inculte, avec les animaux bien pansés, bien nourris, réservés à Gontrey et au colonel. et que des grooms promenaient à la main. L'œil cherchait en vain la source qui donnait son nom au lieu du rendez-vous, et il fallait quelque habitude des usages africains pour reconnaître une fontaine dans un trou sablonneux où l'on ne voyait d'eau qu'aux jours de pluie.

La figure de Gontrey était triste et pensive; il tenait ses regards fixés vers la terre comme un homme oppressé sous le poids des plus tristes pensées. L'altération des traits de son ami n'échappa point au colonel. — Vous n'avez pas bonne mine ce matin, Gontrey, dit-il; est-ce que vous êtes souffrant?

— Oui, reprit ce dernier, j'ai passé une nuit horrible, et si je n'avais pas craint les reproches de miss Kate, je ne serais pas venu au rendez-vous.

— Oh! dit la jeune amazone, malgré tout le plaisir que j'ai à vous voir, monsieur de Gontrey, je vous en voudrais beaucoup d'avoir risqué une maladie dans la crainte de mes reproches.

— Ne craignez rien, Kate, l'exercice le remettra. — Le colonel pour-

suivit : — Savez-vous que je commence à être très inquiet de ce pauvre Nice? Hier soir, il n'est pas rentré, et j'ai supposé qu'il était allé coucher chez mynherr Stark; or voilà les deux fils du fermier qui m'affirment que l'on ne l'a pas vu à Naqua-Land. Qu'a-t-il pu devenir? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Envoyer des hommes à sa recherche... mais où? S'il a marché depuis hier midi, il doit être à cent milles d'ici. Espérons que depuis notre départ il sera rentré au camp, ou que nous le rencontrerons durant la chasse. Vous savez, Gontrey, que j'ai fait porter le déjeuner sur la côte, au banc d'huîtres. Le chacal aura la complaisance, j'aime à le croire, de prendre cette direction pour nous épargner les ennuis d'une retraite. — Africanus, il se fait tard, nous pouvons partir.

Le *huntsman* obéit à cet ordre, découpla ses chiens, puis, remontant à cheval, fit retentir à trois reprises l'écho du mugissement d'un cornet de cuivre, et, suivi de ses *hounds*, se mit en marche, précédant d'une centaine de pas les chasseurs.

La chasse s'avançait au pas à travers la bruyère, et c'était en vérité un ravissant coup d'œil que de voir ces beaux chiens, la queue frétillante, l'œil animé, galoper en tout sens à la recherche de l'ennemi. La sagacité du *pack* était mise incessamment à de rudes épreuves par des *bucks* qui sautaient de leurs gîtes et prenaient leur course dans la plaine; mais la jeunesse seule accordait quelque attention à ces fugitifs : elle était d'ailleurs immédiatement et rigoureusement châtiée de ses erreurs par le fouet d'Africanus.

L'on avait marché déjà depuis plus d'une heure sans que les Nestors de la bande eussent accusé de la voix la piste d'un chacal, quand on aperçut à l'horizon quelque chose qui paraissait s'agiter au-dessus de la bruyère.

— Voyez-vous ce point noir? dit le colonel à Gontrey; est-ce un homme, une autruche, un tronc d'arbre?

— C'est un homme, je crois, reprit Gontrey.

— Par saint George! c'est ce pauvre Nice, interrompit le colonel, qui mit incontinent son cheval au galop, et se dirigea dans la direction du point noir. Gontrey suivit cet exemple, et les deux cavaliers se trouvèrent bientôt en présence du chasseur égaré, mais non perdu.

Il faut renoncer à dépeindre l'attitude lugubre, sinistre, désespérée du pauvre gentleman. Quoiqu'il eût fait passer son fusil à l'état de troisième jambe, il se soutenait à peine en équilibre. Les ronces de la plaine avaient emprunté une bonne partie de sa veste de chasse et les deux tiers de son pantalon. Sa figure hâve, ses yeux rougis, ses lèvres bleues, révélaient des souffrances dignes d'être comparées à celles d'Ugolin dans sa tour, ou des marins du radeau de *la Méduse*.

— Ah! mon cher Nice, qu'êtes-vous donc devenu depuis hier soir,

dit le colonel, et que signifie ce triste équipage? Pourquoi êtes-vous à pied? Qu'avez-vous fait de votre cheval?

Le chasseur reprit d'une voix lamentable : — Je suis brisé, moulu! Je vis depuis hier matin sur une demi-tasse de café! Les flammes de l'enfer brûlent dans mon estomac, dans mon gosier!—John Nice, ajouta le gentleman, en levant les yeux au ciel, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

Un des domestiques, heureusement pourvu d'une gourde d'eau-de-vie, vint l'offrir au *sportsman* pantelant, qui, après l'avoir fêtée d'une longue accolade, reprit avec exaltation : — Sommes-nous en Chine, chez les Samoyèdes, aux îles Sandwich, ou dans une colonie de la vieille Angleterre? Vrai, c'est à en douter! Eh quoi! pas une barrière, pas une route, pas une auberge, pas un *policeman!* rien, rien pour remettre en sa route un voyageur égaré!... D'honneur, c'est à en devenir radical! — John Nice, répéta sentencieusement le gentleman, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

— Voyons, Nice, expliquez-nous un peu ce que tout cela signifie? Vous maudirez l'Afrique plus tard; j'ai hâte de connaître vos aventures, interrompit le colonel.

— C'est instructif et amusant, surtout pour l'auteur, reprit Nice; mais c'est ce qui devait arriver. — Il poursuivit après une pause : — Voici l'aventure dans son horrible nudité. Il était deux heures, je ne me trouvais pas à un mille de vous, colonel, quand un *bunte-buck* me passa à belle portée : je lui envoyai mes deux coups, qui l'atteignirent en plein corps; mais la damnée bête n'en continua pas moins sa route, et, fou que je suis, je me mis à sa poursuite. Au bout d'un quart d'heure de galop, l'animal avait disparu, et je me trouvais seul dans une de ces grandes plaines qui n'en finissent plus. Pas un arbre, pas une maison, pas une pierre; des bruyères blanches, des bruyères rouges, des bruyères bleues, partout des bruyères sous mes yeux, et rien que cela. J'essayai de revenir sur mes pas, impossible; les fers de mon cheval n'avaient point laissé de traces sur cet affreux terrain. Au hasard, j'appuyai sur la droite et marchai, marchai jusqu'au coucher du soleil. Le crépuscule était arrivé; j'espérais découvrir quelque lumière qui pourrait guider ma route, mais je n'aperçus rien à l'horizon. La nuit était sombre; à peine si j'apercevais l'encolure de ma monture, qui, fatiguée, se traînait avec peine. J'avais la chance, en continuant ma route, de rouler au fond de quelque précipice; je me décidai donc à passer la nuit à la belle étoile. Je dessellai donc mon cheval, me fis un oreiller de la selle, attachai l'animal par la bride à l'étrier, et me couchai sur la dure... oh! oui, la dure! J'étais tellement brisé, que je ne me réveillai qu'au soleil. Quand je rouvris les yeux, plus de cheval à mes côtés; l'animal avait brisé ses rênes et pris la

fuite pendant mon sommeil : c'était le coup de grâce. Je pensai un instant à me tourner la face contre terre et à attendre que la Providence mît un terme à mes maux; je fis la réflexion salutaire cependant que cela pourrait bien durer huit jours, et qu'il valait mieux profiter de mes forces expirantes pour tâcher de découvrir une habitation, une source, quelque chose d'autre que ces affreuses bruyères, et je me suis remis en route. Je marchais depuis trois heures quand enfin je vous ai aperçus. Voici ma longue et déplorable aventure, une aventure qui me vaudra goutte et rhumatisme, peut-être l'hydrophobie!

— Maintenant, mon cher Nice, reprit le colonel, je ne vous proposerai pas de nous accompagner : ce que vous avez de mieux à faire, c'est de prendre le cheval d'un de nos hommes et de vous en retourner au camp.

— Tout seul! interrompit vivement Nice; oh! pour cela, non... non, mille fois non! je ne marche plus sans guide... Pour un rien, je me ferais tenir en laisse... Ce soir, je m'attache un grelot, une cloche au cou! Deux nuits pareilles, c'est assez dans la vie d'un homme.

— Un des grooms vous accompagnera, dit le colonel, qui ne put s'empêcher de sourire aux terreurs que sa proposition, mal comprise, avait fait naître dans le cœur de son ami.

Cet arrangement accepté, les *hounds* continuèrent leur route, et bientôt les cris des vétérans de la bande annoncèrent qu'ils étaient arrivés en présence de l'ennemi. Nous n'accompagnerons pas les chasseurs à la poursuite du chacal, nous craindrions d'abuser de la patience du lecteur que la contagion du sport a peut-être respecté. Nous nous contenterons de dire qu'après une fort belle course de trois quarts d'heure, le *pack* mit bas un chacal, dont le colonel eut la gloire de saisir le premier la *brush*, et nous irons retrouver toute la compagnie en train de déjeuner sur la plate-forme de l'un des rochers les plus élevés de la côte.

Les chasseurs, assis autour d'une table bien dressée, venaient de commencer le déjeuner en attaquant des huîtres qu'un pêcheur hottentot apportait incessamment d'un banc voisin, et qui, dans leurs écailles biscornues, contenaient une chair fraîche et savoureuse digne d'avoir reçu le jour sur le célèbre rocher de Cancale. C'était en vérité un pittoresque coup d'œil que celui de ce déjeuner à ciel ouvert, au point le plus extrême de ce terrible Cap des Tempêtes, et bien étonnée dut être l'ombre du géant Adamastor à la vue de ces brillans cristaux, de cette belle argenterie, de ces recherches du luxe et de la civilisation, qui, pour la première fois sans doute, venaient égayer ses sauvages demeures. Comme si la nature eût voulu, elle aussi, célébrer la bienvenue du colonel et de ses hôtes, un épais brouillard, dont l'atmosphère était chargée, se dissipa comme par enchantement, et le grand

Océan se déroula dans toute sa splendeur aux yeux des convives. Devons-nous dire que les chasseurs, gent peu poétique de sa nature, surtout lorsqu'elle se trouve en face d'une table bien servie, après plusieurs heures de rudes fatigues, n'accordèrent aucune attention au merveilleux panorama de l'azur des flots? Il n'en fut pas ainsi toutefois des domestiques qui desservaient la table : le rideau de nuages était à peine tombé, que chacun d'eux, la serviette au bras, l'assiette à la main, demeura à sa place comme ébahi, attachant de curieux regards sur l'océan.

— Mais servez donc du champagne, John, dit le colonel, impatienté de voir tous les verres vides; à quoi pensez-vous donc?

— Colonel, voici un navire, reprit le serviteur.

— Un navire? répéta le colonel, et tous les regards se tournèrent immédiatement vers la baie.

On apercevait en effet distinctement, à quelques milles en mer, la coquille d'un bâtiment privé de mâts, qui, poussé par une brise favorable, s'avançait lentement vers le rivage.

— Mais c'est un naufrage! s'écria le colonel après quelques instans de contemplation; ce malheureux navire est rasé, je n'y vois pas même apparence de mât de fortune. — Gontrey, ajouta-t-il, je laisse Kate sous votre protection; elle est trop fatiguée, et les chevaux aussi, pour revenir au camp immédiatement. Quant à moi, je vais m'occuper sans délai d'envoyer quelques secours à ces malheureux; tout me fait craindre qu'il n'y ait là quelque horrible désastre.

Et le colonel, avec une agitation juvénile, fit seller un cheval qu'il enfourcha bientôt et mit au grand galop dans la direction du camp.

La galanterie française est trop avantageusement connue dans ce monde et dans l'autre pour que nous ayons à nous préoccuper de la manière dont Gontrey accomplit sa mission de protecteur envers miss Kate. A leur retour dans le salon de la grande tente, les deux jeunes gens apprirent que le navire naufragé n'était autre que le *Wellesley*. Le colonel s'était rendu à bord avec quelques hommes; mais l'on n'y avait trouvé d'autres créatures vivantes qu'un perroquet. A son retour, brisé par les fatigues de la journée, le colonel s'était retiré sous sa tente pour prendre quelque repos.

Pendant la journée, les émotions de la chasse, l'agitation d'un va-et-vient continuel, avaient assoupi dans le cœur de Gontrey la douleur des tristes nouvelles que lui avait apportées sa correspondance parisienne. Lorsqu'il se retrouva seul sous la tente, en compagnie de miss Kate, le souvenir du bon et sincère ami qu'il avait perdu se dressa vivant dans sa pensée; il appuya mélancoliquement le front sur sa main, et demeura les yeux fixés vers la terre dans une pose pleine d'accablement. Cette muette douleur n'échappa point à miss Kate, qui

feuilletait sur la grande table un album. Après quelque hésitation, elle s'approcha du jeune homme, et, lui prenant la main avec une chaste tendresse : — Vous souffrez, monsieur Henri? dit-elle.

— Non, vraiment, reprit Gontrey en relevant la tête.

— Vous souffrez, répéta Kate, vous souffrez au cœur. Je viens de voir de grosses larmes rouler le long de vos joues... Oh! si vos chagrins sont de ceux que l'amitié peut consoler ou partager, dites... dites-les-moi, je vous en supplie.

— Eh bien! oui, dit Gontrey vaincu par ce tendre appel, j'ai reçu hier une nouvelle qui me brise le cœur, j'ai appris la mort d'un ami qui était presque pour moi un frère, et aujourd'hui j'éprouve un malaise que je ne saurais définir. Pour la première fois, je sens les atteintes du mal du pays... Je sens que je suis seul au bout du monde, loin de toute amitié, loin de toute affection.

— Ah! monsieur Henri, reprit la jeune fille les larmes aux yeux, pouvez-vous parler ainsi, lorsque mon père, ma sœur et moi-même nous sommes près de vous?... Nous croyez-vous donc aveugles ou ingrats, insensibles à vos bonnes qualités, à votre amitié?... Et cependant peut-être avez-vous raison pour ce qui me concerne : dans toute cette journée, cette longue journée, je n'ai pas trouvé un instant pour vous remercier de votre dévouement à mon bien-aimé père. Hier, il me l'a dit les larmes aux yeux en vous appelant son fils, vous n'hésitiez pas à exposer votre vie pour sauver ses jours... Croyez que mon cœur sait reconnaître dignement l'amitié capable de tant d'héroïsme... et ne dites plus, ne dites plus, je vous en supplie, quand je suis près de vous, que vous vous trouvez loin de toute affection.

Ces paroles, pleines de sympathie, étaient prononcées par une belle jeune fille au doux visage. Sa voix émue, ses yeux brillans, la pourpre de ses joues, trahissaient les premières émotions d'un cœur de dix-huit ans, et Gontrey pouvait se croire, sans trop de fatuité, le Pygmalion qui avait animé cette charmante statue. Devons-nous ajouter qu'il oublia, comme par enchantement, ses tristes pensées, et, tout entier au bonheur présent, reprit avec une douce gravité : — Miss Kate, l'amitié d'une belle jeune fille comme vous est une amitié trop douce et trop dangereuse pour qu'un homme qui sait la vie, qui n'a plus vingt ans, puisse l'accepter sans mûres réflexions.

— Sommes-nous donc si dangereuses, nous autres pauvres jeunes filles, que l'on ne puisse, comme vous dites, accepter notre amitié sans mûres réflexions? reprit Kate, s'efforçant de dissimuler son trouble sous un air de raillerie.

— Pardonnez-moi, interrompit Gontrey, je suis sincère avant tout : c'est un grand défaut, mais je suis trop vieux pour m'en corriger, et je m'autoriserai de cette amitié que vous m'accordez pour vous dire

où conduit l'amitié de jeune fille à homme qui a à peine trente ans... Kate, celui qui vous parle a bien des fois, dans des rêves d'avenir, bercé des espérances que vous seule pouvez un jour réaliser, et c'est au nom de ces espérances qu'il vous demande de lui permettre de s'exprimer avec franchise...

La franchise de Gontrey menaçait de devenir embarrassante pour miss Kate, quand le colonel entra sous la tente. Il semblait vivement préoccupé, et le trouble que les deux jeunes gens manifestèrent à son arrivée lui échappa complétement.

— J'ai mille excuses à vous faire, Gontrey, dit le colonel; mais j'étais si exténué en revenant de ce malheureux navire, que je suis allé prendre quelque repos dans ma chambre. Vous savez déjà les détails de notre visite. Ce navire naufragé est le pauvre *Wellesley;* il coule bas d'eau, et a été abandonné de tout son équipage : que seront devenus tous ces malheureux!

En cet instant, la plus jeune fille du colonel parut, un journal à la main, et cria avec une joie turbulente : — Grande nouvelle! bonne nouvelle!

— Quoi donc, mon enfant? dit le père.

L'enfant lut à haute voix : « Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le navire *l'Ariel,* entré hier en rade, a recueilli en mer l'équipage et les passagers du *Wellesley,* que l'on avait toute raison de croire perdus. Outre l'équipage, composé de dix-huit hommes, capitaine et matelots compris, les passagers suivans du *Wellesley* ont été débarqués à Table-Baie : lieutenant Robinson, Watson esquire, mistress Johnson et deux enfans, mistress Hellen Death. »

— Mistress Death! murmurèrent à la fois le colonel et Gontrey, et si profonde fut l'émotion qu'ils éprouvèrent tous deux, que ni l'un ni l'autre ne remarqua le trouble de son ami.

— Miss Kate sera-t-elle assez aimable pour me jouer ce soir l'air nouveau, la polka? dit galamment mister Nice, qui, repassé à l'état d'homme civilisé, parut en ce moment au seuil de la tente. Je ne vois que dans ces mélodieux accens l'explication raisonnable de ma venue en cette sauvagerie.

Kate se rendit immédiatement au désir de mister Nice, mais seul il prêta l'attention convenable à la brillante exécution de la jeune fille. Le colonel Daw et Gontrey, enfouis dans des fauteuils, la tête dans les mains, semblaient en proie aux plus solennelles méditations.

Ce ne fut qu'à une heure déjà assez avancée que Gontrey se décida à prendre congé de ses amis, et il n'arriva qu'à la pointe du jour au Hope. Lorsqu'il descendit de cheval, Antoine lui apprit qu'une dame vêtue de noir, paraissant fort malade, était venue demander l'hospi-

talité, et qu'elle occupait en ce moment la chambre d'honneur de la ferme.

XIV.

A son retour du navire naufragé, le colonel Daw était rentré au camp en proie à une visible agitation. Une fois seul sous sa tente, il déposa sur la table un petit coffret qu'il avait trouvé à bord et emporté avec lui, refusant de le confier à aucun de ses domestiques : c'était un petit coffret de marqueterie de l'Inde, que les accidens du naufrage n'avaient pas respecté, car il ruisselait d'eau de mer, et les plaques d'écaille et d'argent qui l'ornaient primitivement avaient disparu en partie. Cependant un écusson, représentant une tête d'aigle avec le mot *Faithfully*, se trouvait encore intact à la partie supérieure. Long-temps le colonel resta en contemplation devant ce coffret, sans que ses yeux pussent s'en détacher; enfin, dominé par un invincible sentiment de curiosité, il appuya le doigt sur un bouton rouillé, et le coffret s'ouvrit immédiatement. Il ne contenait rien d'autre que quelques mèches de cheveux, une lettre et un livre vert fermé par une agrafe d'argent. Le colonel ouvrit ce livre d'un geste nerveux : c'était un journal manuscrit, dont la plus grande partie avait disparu sous l'action de l'eau salée; cependant quelques fragmens restaient encore intacts, et le colonel les parcourut avec une ardeur fiévreuse.

Surrey's Lodge, 22 octobre 1835.

« Après déjeuner, lady Sarah m'a priée de passer dans son parloir. Je me suis rendue à cette invitation quotidienne avec une profonde anxiété de cœur : il est de ces pressentimens qui ne trompent point... et d'ailleurs j'étais trop heureuse! Lady Sarah m'a fait asseoir sur une causeuse près d'elle, m'a pris familièrement la main, et m'a dit de sa voix douce et grave : — Ma chère petite, j'ai une profonde et sincère tendresse pour vous; depuis votre enfance, je vous tiens lieu de mère. Je connais, je chéris toutes vos précieuses qualités; permettez-moi donc de vous parler à cœur ouvert, comme une mère peut parler à sa fille.

Ce début n'avait rien de bien effrayant, et cependant je ne sais pourquoi il m'a bouleversée. J'ai jeté les yeux sur lady Sarah, et l'expression profondément triste de son visage n'a fait qu'accroître les douloureuses impressions de mon cœur. Elle continua : — Il est des secrets qui ne peuvent échapper à l'œil d'une mère : mon fils vous aime, il est aimé de vous.

J'eusse essayé en vain de démentir cette assertion : la rougeur de mon front, le trouble visible de mon visage, la justifiaient pleinement.

— Je ne vous fais pas un reproche de cet amour, reprit-elle; je suis

trop fière de mon fils pour ne pas vous comprendre; j'estime trop vos vertus, mon enfant, pour ne pas l'excuser. La faute en est seule à mon imprudence, qui vous a laissés tous deux vous apprécier, vous aimer, sans penser aux obstacles insurmontables qui s'opposent à votre union. Cette faute, croyez-le, amie, je voudrais la racheter au prix de mon sang.

J'avais prévu ces tristes paroles, et, quoiqu'elles tombassent sur mon cœur comme du plomb fondu, je ne répondis ni par un soupir ni par une larme; il est de ces douleurs qui ne font pas pleurer.

Lady Sarah poursuivit : — J'ai enfoncé le poignard au plus vif de la plaie, je vous fais souffrir des douleurs mortelles, mon enfant, mais pardonnez-moi, je souffre bien aussi! Le ciel m'est témoin que je ne suis pas de ces mères dénaturées qui foulent aux pieds sans pitié, par orgueil ou par ambition, les sentimens de leurs enfans. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez que, fussé-je maîtresse de choisir celle qui partagera le sort de mon fils, bonne et aimante comme je vous sais, c'est à vous que je confierais le soin de son bonheur. Malheureusement des obstacles qui ne dépendent point de ma volonté s'opposent à cette union : écoutez et jugez. A la mort de sir George, je restai sans autre fortune que ma pension de veuve d'un major-général; mais sir George laissait un frère, un des plus riches banquiers de la Cité, qui vint immédiatement en aide à son neveu. Depuis lors mon fils a vécu de la libéralité de son oncle, la caisse de la riche maison Jones a été ouverte sans limites à son caprice; cependant à toutes ses bontés mon beau-frère a toujours mis une condition. Vous le connaissez, vous savez ses nobles qualités, ses défauts : une droiture, une libéralité sans égales, un culte exagéré peut-être pour les idées aristocratiques. Le désir de toute sa vie est d'obtenir pour mon fils quelque haute alliance, la main d'une jeune fille appartenant à quelque illustre famille.

En entendant ces paroles, qui brisaient le rêve de mon cœur, un tremblement mortel me saisit, et, presque défaillante, je laissai tomber ma tête sur le coussin de la causeuse. Lady Sarah s'approcha de moi et me fit respirer des sels en disant : — Du courage... du courage... Elle reprit après une pause : — Mon enfant, vous n'avez pas de titre à offrir à votre époux.... un bon cœur, des vertus, tout ce qui peut faire la joie d'un honnête homme, mais rien autre chose. Que ce que je vous dis là ne vous blesse point, amie : pour moi, vous avez été, vous serez toujours la fille de mon frère; mais ce titre, vous ne l'avez point aux yeux du monde, et, tout me le dit malheureusement, à votre union avec mon fils, son oncle opposera une volonté inflexible; plutôt que d'y consentir, il le déshéritera. Je vous connais assez pour savoir que vous pourriez supporter la pauvreté avec une noble résignation, que

les joies du foyer domestique suffiraient à votre cœur.... En est-il de même de mon fils? Élevé, grace aux libéralités de son oncle, dans le luxe le plus extravagant, entouré d'amis riches et titrés, croyez-vous qu'il puisse supporter long-temps une existence obscure, presque besoigneuse? Croyez-vous qu'un jour il ne déplorerait pas d'avoir sacrifié à une passion de jeunesse une immense fortune, ces plaisirs de l'opulence dont depuis sa plus tendre enfance il a pris l'habitude? — Dieu sait, mon ami, combien je vous aime. Dieu sait que votre amour est mon bien le plus cher, et cependant, devant cette question empreinte d'une froide réalité, je doutai de vous et ne répondis pas.

— Vous ne répondez pas, ma fille? reprit lady Sarah; mes craintes ont trouvé un écho dans votre cœur... Eh bien! je vous en conjure, il en est temps encore, sauvez... sauvez mon fils... Je vous le demande au nom de mon amour, au nom des soins dont j'ai entouré votre enfance...

Le reste de la journée, je l'ai passé seule, avec le bouquet qu'il m'a donné en partant pour Oxford. . . . .

Calcutta, 25 mai 1836.

Le bal du gouverneur-général était en vérité splendide! Cette variété d'uniformes, ces brillantes toilettes, ces costumes si pittoresques de l'Inde offraient un coup d'œil digne d'être comparé au lever de la reine, ou à Almack dans ses plus beaux jours. Et cependant nous sommes au fond de l'Asie, au bout du monde! Mais ton souvenir est là, vivant dans tous les cœurs, chère vieille Angleterre. Quel tonnerre de hurrahs, quelle loyauté brillait sur toutes ces martiales figures, quand, à la fin du souper, le gouverneur-général s'est levé et a proposé la santé de sa très gracieuse majesté la reine. Ah! oui, forte et glorieuse, digne d'être forte et glorieuse, la nation qui sait entourer de tant d'amour et de respect le nom de sa souveraine!

Pendant toute la durée du bal, il me semblait être le jouet d'un rêve, et la toilette de cette bonne lady Bomfield me ramenait seule à la réalité. C'est bien mal, en vérité, d'user de si peu d'indulgence envers une bonne et excellente femme qui, me connaissant à peine, me traite comme sa fille; mais aussi l'on ne porte pas une robe de crêpe de chine noir semée de roses pompons, qui sont plutôt de jeunes melons roses que des roses pompons. Cela sent par trop sa *nababesse*. Et puis n'est-il pas incroyable qu'à moi, qui arrive en droite ligne de Londres, lady Bomfield veuille donner des leçons de toilette! A l'en croire, elle qui n'a pas vu notre vieille Angleterre depuis la régence sait mieux que personne comment l'on s'y habille. Il m'a fallu une résistance plus qu'énergique pour ne pas ajouter à ma simple robe blanche des agrémens d'argent et de soie verte que lady Bomfield avait la prétention de me faire porter. La prétention était trop forte, aussi j'ai résisté, et

j'ai pu, grace à ma fermeté, arriver au bal vêtue en jeune fille comme il faut, et non pas en princesse de Golconde, ainsi que le voulait mon digne chaperon. Ce qui m'a été présenté de cornettes et d'enseignes, de misters Thomson, Robinson et Smith est incalculable. Parmi tous ces nouveaux visages, un seul m'a frappé : c'est celui d'un homme de quarante-cinq ans environ, d'une figure singulièrement digne et sympathique; j'oublie son nom en ce moment, mais il est, je crois, major du 17e régiment *native infantry*. Mon succès, au reste, a été complet, et ce matin lady Bomfield m'a annoncé triomphalement que je comptais déjà trois prétendans sérieux, trois *civilians!* Trois *civilians!* quel victorieux début! Combien je dois être fière, heureuse, oui, heureuse! *But I am for sale on Calcutta's Market!!!* . . . .

Sur le journal, au bas de la page, était collé un petit fragment de la gazette le *Friend of India* ainsi conçu : « Passagers du *London* débarqués à Table-Baie le 13 mars : J. Searight. esq.; le chevalier Dupras; M. Tène; sir Antony Bradshaw, capitaine aux grenadiers de la garde, aide-de-camp de son excellence le gouverneur. »

Lucknow, 14 octobre 1838.

Lady Bomfield était en visite chez moi, quand l'on a annoncé le capitaine Reidel. Après son audacieuse lettre d'hier soir, oser se présenter à ma vue était une impudence inqualifiable, digne d'un terrible châtiment. Ce châtiment, je me résolus immédiatement à le lui infliger. Peut-être ai-je eu tort. Lady Bomfield n'a pas manqué, comme à son ordinaire, de faire tomber la conversation sur les mille et une notes qu'elle avait écrites ou reçues dans la matinée : invitations à dîner ou à prendre le thé, demande ou envoi de la dernière *Revue*, et autres correspondances intéressantes.

— Ma chère lady Bomfield, lui dis-je quand elle eut fini son énumération, j'oserais parier, — et cela dans les plus fortes proportions que l'on ait jamais risquées pour un favori de course, — que vous n'avez pas reçu un billet semblable à celui que j'ai reçu hier soir.

Sans doute le capitaine Reidel comprit mon projet, car il attacha sur moi des regards supplians; mais ma détermination était prise, et je parus ne pas comprendre le langage de ses yeux.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit lady Bomfield assez intriguée.

— Avant de l'apprendre, poursuivis-je, il faut que vous, lady Bomfield, et vous aussi, capitaine Reidel, vous me promettiez le secret, car ce billet n'est ni plus ni moins qu'une belle et bonne déclaration. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'une aussi ridicule plaisanterie, dont je ris de grand cœur, fût connue du colonel. Il pourrait être moins indulgent que moi, et prendre au sérieux un acte de folie qui ne mérite, s'il mérite quelque chose, que de la pitié.

Le capitaine répondit en balbutiant qu'il ne connaissait personne d'assez mal élevé dans la station pour oser manquer de respect à une femme qui avait su se concilier l'estime et l'admiration de tous.

Je saluai avec un sourire moqueur le galant parleur et me levai pour aller chercher la lettre dans mon buvard. Le capitaine reconnut sans doute le papier de sa missive, car une rougeur foncée couvrit son front, et il se leva en disant qu'il se croyait de trop dans l'entretien.

— Non, non, repris-je, vous êtes trop de mes amis pour que je vous prive du plaisir d'entendre cette candide épître.

— Que vous êtes peu curieux pour un homme! dit lady Bomfield avec une candeur bien embarrassante pour le capitaine.

Je lus à haute voix : « Madame, vous êtes donc sans pitié! Rien ne saurait toucher votre cœur, ni l'amour le plus pur, ni le dévouement le plus respectueux! Ah! vous ne savez pas combien je souffre, de quels traits acérés votre froideur, votre mépris, me percent l'ame! Votre mépris, et qu'ai-je fait, grands dieux! pour le mériter?... Du premier jour, suivant vos ordres, n'ai-je pas combattu un amour que vous ne partagiez point? ne me suis-je pas abstenu de vous parler, même de vous voir? Aujourd'hui, ce supplice a trop duré, il dépasse mes forces; c'est dans l'agonie du désespoir que je me tourne vers vous, madame, pour implorer non pas un mot, mais un regard de pitié. »

— Oh! *shocking! shocking!...* dit lady Bomfield horrifiée de cette lecture.

— Le style de ce billet est commun, les pensées en sont plus que vulgaires; c'est en somme un roman assez plat, reprit le capitaine Reidel avec le plus impertinent sang-froid.

— Assez plat, interrompis-je sévèrement, pour que je ne me soucie pas d'en recevoir le second volume. Aujourd'hui, par respect pour la tranquillité des miens, je tais encore le nom de l'insensé qui m'a prise pour but de ses persécutions; mais je ne pardonnerai pas une seconde lettre, et l'auteur de toutes ces belles phrases serait livré par moi à la risée de la station. Dînez-vous ce soir chez le *chief justice*, lady Bomfield? ajoutai-je. . . . .

Le capitaine Reidel venait de sortir quand le colonel est entré.

— Ma chère amie, m'a-t-il dit, faites-moi le plaisir d'écrire à Reidel pour l'engager à dîner demain. J'ai reçu il y a quelques jours un nouveau claret sur lequel je serais bien aise d'avoir son avis. Je ne sais pourquoi nous ne voyons jamais Reidel; c'est un parfait gentleman et un excellent juge en fait de vins de France...

En rentrant ce soir, on m'a remis le billet suivant :

« Madame, la réputation d'une femme, quelque vertueuse qu'elle soit, est toujours entre les mains d'un homme qui ne craint pas d'affronter une balle de pistolet. Je me vengerai! »

Lucknow, 3 janvier 1839.

Le colonel est parti ce matin pour remplir une importante mission diplomatique auprès du khan de Boukhara. Sa santé, altérée depuis quelque temps, aurait dû l'engager à refuser cette mission qui l'oblige à un voyage long, difficile, dangereux peut-être; mais le colonel est un de ces nobles cœurs qui ne tiennent jamais compte de leurs intérêts, de leur vie même, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la cause publique. J'aurais cherché vainement à le détourner d'obéir aux ordres du conseil; je le connaissais trop pour espérer ébranler sa résolution. Je ne pouvais, comme je l'ai fait, que lui demander de me permettre de l'accompagner. J'ai encore présentes à la mémoire les raisons sans réplique qu'il a opposées à mes prières. « Ma chère amie, m'a-t-il dit, je sais tout votre désir de m'accompagner, et je le partage bien vivement; aussi croyez que, si la chose me semblait possible, je me rendrais de bien grand cœur à vos prières. Vous êtes de ces bonnes et excellentes femmes qui ne redoutent aucune privation, aucune fatigue, aucun danger, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir, je le sais depuis longtemps, et chaque jour je bénis le ciel qui m'a donné le modèle des épouses; mais aujourd'hui il est de mon devoir de mari, de père, de résister à vos supplications. Le voyage que je vais entreprendre est, je ne peux me le dissimuler, long et difficile; votre présence me le rendrait plus long et plus difficile encore. Je vous sais si préoccupée de l'avenir de votre enfant, que je vous parlerai des dépenses énormes que votre présence entraînerait avec elle. Vous m'avez appris la valeur de l'argent, à moi vieux nabab prodigue, et vous ne m'en voudrez pas, chère amie, de montrer que vos leçons m'ont profité. Croyez donc que c'est avec une peine bien vive que je résiste à vos sollicitations, et que jamais la cause publique ne m'imposa un plus rude sacrifice qu'en me séparant de mon enfant, de la femme adorée qui fait le bonheur de ma vie... »

Ces paroles, je les relirai bien des fois, je veux les savoir par cœur; elles m'encourageront à jamais dans l'accomplissement de mes devoirs... Et vous, honnête et excellent homme qui les avez prononcées, que je consacre ici la tendre vénération que vous m'inspirez. Non, jamais fille aimante n'éprouva pour un père chéri plus de respect que je n'en ai pour vous. Eh! peut-on connaître sans l'apprécier ce cœur ouvert à tous les nobles instincts, cette bonté infinie qui ne se dément devant aucune infortune? Oui, d'aujourd'hui, en vous quittant, lorsque dans l'amer désespoir de ma solitude j'ai embrassé mes deux filles, car Kate aussi est ma fille, j'ai senti tout ce que vous étiez pour moi! J'ai interrogé ma vie; je me suis demandé si ma conduite envers vous était bien sans reproche, si bien des fois ma froideur n'avait pu

vous faire douter de la tendresse que mon cœur vous porte... Que voulez-vous, ami, il n'y a qu'un seul amour dans le cœur d'une femme; lui mort, l'estime, la tendresse, peuvent être profondes, mais les illusions du cœur une fois flétries ne sauraient refleurir sur l'arbre desséché... C'eût été vous mentir que de simuler des ardeurs que mon cœur n'éprouvait pas, mensonge indigne de vous, indigne de moi... Toute l'affection, tout le respect d'une tendre fille pour le meilleur des pères, toujours mon cœur vous les a donnés... Ami, ne méritiez-vous pas mieux?

Lucknow, 5 avril 1839.

Depuis deux mois, je suis sans lettres du colonel. Pour moi qui connais sa ponctualité à me donner de ses nouvelles, ce silence est en vérité effrayant. Je viens de relire sa dernière lettre, datée de Lahore : que de bons sentimens! quel cœur d'or elle révèle! Sa femme, son enfant, l'intérêt de son pays, voilà les seules pensées qui le préoccupent. Pas un mot de lui, pas un mot des dangers qu'il va courir. Les fatigues, les privations du voyage ont remis sa santé. Jamais, m'écrit-il, il ne s'est mieux porté; mais en deux mois, sous ces climats inclémens, l'homme le plus fort est exposé à tant d'atteintes... Que n'ai-je point à craindre, mon Dieu! J'aurais dû l'accompagner; il n'aurait pas résisté à mes prières, à mes larmes, et aux jours mauvais il m'eût trouvée à son chevet. Ah! je me reproche ma faiblesse... Et puis il y a un je ne sais quoi de sombre dans l'air, les mauvaises nouvelles semblent voler de toutes parts. Le dernier numéro du *Moffusilite* annonçait une insurrection dans l'Afganistan : cette nouvelle est annoncée, il est vrai, comme un on-dit qui mérite confirmation; mais, si elle se trouvait malheureusement vraie, de combien de dangers la route du colonel ne serait-elle pas hérissée! Je le connais, je sais sa bravoure, sa témérité juvéniles qui ne redoutent aucun péril; sans doute pour accélérer son voyage, confiant dans le respect qu'inspire le nom anglais, il aura refusé de s'adjoindre une escorte, même une suite un peu nombreuse, et cela au milieu de peuplades féroces et ennemies. Oui, mon cœur gros d'angoisses me dit qu'à chaque pas dans ce terrible voyage il peut rencontrer la mort, ou une captivité plus horrible que la mort peut-être! Et je ne peux rien pour le salut de cette vie si chère, rien que pleurer, vous implorer, mon Dieu! Ayez pitié de mes angoisses! ayez pitié de lui, veillez sur lui!

Une scène qui s'est passée après dîner hier soir chez lady Bomfield m'a vivement et tristement impressionnée. Nous venions de quitter la table, quand l'on a apporté le courrier de Calcutta. Sans lettres moi-même, je regardais machinalement les derniers numéros du *Punch*, ne prêtant qu'une oreille inattentive au bon major Wood, qui lisait haut, à mon intention, les mariages de toutes les misses Smith avec les misters

Johnson des trois royaumes. Tout à coup le journal est tombé des mains du vieux major, et il s'est laissé aller dans le fauteuil comme si toutes les forces de son corps eussent été brisées à la fois. Cette émotion ne dura que quelques secondes; il reprit immédiatement le journal, et ses yeux remplis de larmes restèrent fixés au haut de la page, à l'endroit même qu'il venait d'abandonner. Peu après le major s'est levé et a quitté le salon sans mot dire. L'anxiété visible de mon vieil ami piqua ma curiosité, et je jetai un coup d'œil sur le passage qui lui avait causé une si vive émotion. Hélas! je ne pouvais me méprendre en lisant les lignes suivantes : « Morte du choléra à Bengalore, le 15 mars, Jane Wood, femme regrettée de Charles Amstrong. — *Madras, civil service.* » Le malheureux père venait d'apprendre la nouvelle de la mort de sa fille unique. Étrange existence que la nôtre! Chaîne dorée, mais bien pesante, que nous supportons tous, nous autres exilés de l'Inde! Nos enfans connaissent à peine leurs parens : pour leur santé, pour leur éducation, dès leur plus jeune âge, nous devons nous séparer d'eux, et ils grandissent loin de nous, conservant à peine une idée confuse du père et de la mère relégués dans l'est..... Une mort prompte comme la foudre, qui frappe sans pitié le jeune et le vieux, le fort et le faible, est suspendue sur nos têtes, et ce n'est qu'en tremblant que nous pouvons ouvrir les pages d'un journal qui va nous annoncer peut-être la perte d'un parent ou d'un ami. Gros traitemens de l'Inde, au prix de combien de sacrifices et d'angoisses mortelles on vous achète! Je ne sais pourquoi, mais les plus tristes pressentimens m'agitent. J'ai comme un crêpe funèbre autour du cœur, autour des yeux; je pense, je vois tout en noir. La poste de l'intérieur arrive demain : faites que je reçoive des nouvelles, mon Dieu!

Rade de Table-Baie, 3 septembre 1839.

Vue de la baie, cette ville est en vérité étrange. Cette haute montagne qui domine Cape-Town de sa masse colossale a un cachet de grandeur infinie, presque effrayant, lorsqu'elle se couvre d'un sombre panache de nuages. La ville aux rues larges, aux maisons blanches et bien alignées, est d'un ensemble qui ravit les yeux habitués aux sauvageries de l'est. L'on se croirait dans quelque petite ville de la chère Angleterre, si l'on ne rencontrait à chaque pas d'énormes chariots attelés souvent de quatorze paires de bœufs, véhicules primitifs qui révèlent le voisinage des vastes steppes africaines. L'on ne m'avait pas trop vanté les environs de la ville du Cap. Rondebosck, Winberg, New-Land, présentent des sites enchanteurs. L'habitation de Constance est un petit paradis, et je ne connais rien de comparable à ce jardin où fleurissent comme par enchantement les arbres, les fleurs de tous les pays. Peut-être aussi suis-je sous le charme de la cordialité avec

laquelle m'a accueillie le bon M. Colyn ; avec quelle bonhomie il fait les honneurs de sa délicieuse résidence et de ses vins renommés! Hélas! dans ce charmant endroit, je devais retrouver de douloureux souvenirs. En feuilletant l'album où les visiteurs qui viennent à Constance sont priés d'inscrire leurs noms, j'ai rencontré celui du colonel. Pauvre homme! il m'avait entretenue bien souvent du Cap, des bons amis qu'il y avait, et, dans nos plans d'avenir, bien des fois nous nous étions promis de venir les visiter en retournant en Angleterre. Je reviens aujourd'hui, mais seule avec mes deux filles.

Nous devons mettre à la voile dans deux heures, l'on n'attend plus qu'un passager, un officier mourant, auquel, en désespoir de cause, les médecins ont conseillé l'épreuve d'un voyage sur mer. Puisse-t-il, plus heureux que d'autres, revoir la mère, la sœur, la femme peut-être qui l'attend en Angleterre! Veuve de soldat, mes soins lui sont acquis comme à un frère; faites, mon Dieu, qu'ils soient couronnés de succès!

En vue de l'île Sainte-Hélène.

Le médecin du bord est content, très content; les forces commencent à lui revenir : une promenade d'une demi-heure qu'il a faite sur le pont, appuyé sur mon bras, ne l'a pas trop fatigué. Il vivra, il vivra, et je suis libre! Oh! que ce mot est doux et odieux!

Yvry, 22 septembre 1842.

Mon fils va bien, très bien; sa santé, qui aux premiers jours pouvait donner quelque inquiétude, a victorieusement pris le dessus, et tout annonce en lui une force peu commune pour son âge. Que le ciel protége cette chère et innocente créature, qu'elle ne sache jamais ce qu'elle a coûté de larmes et d'angoisses à sa mère! Depuis quelques jours, tout m'inquiète; il me semble que nous sommes surveillés, que des hommes guettent nuit et jour pour surprendre le secret de notre vie, et je suis fortifiée dans ces craintes par les rapports de notre gouvernante. La digne femme ne sort pas une seule fois pour faire les acquisitions du ménage sans revenir me dire que deux ou trois personnes l'ont vivement questionnée sur ses maîtres mystérieux que l'on ne voit jamais. Les angoisses si vives que j'ai éprouvées il y a quinze jours seraient-elles justifiées en tous points?... Ne me serais-je point trompée, comme je l'espérais, quand j'ai cru reconnaître à la fenêtre d'un petit café, au coin de la rue, la figure de cet odieux capitaine Reidel. Cet homme est de ceux qui ne pardonnent point; son amour-propre humilié a juré de se venger de moi, et si le mystère de notre existence lui était connu, la vengeance lui serait si facile et si terrible, qu'à cette seule pensée ma tête s'égare.... Il faut... il faut absolument quitter cette demeure, chercher une retraite impénétrable où nous puissions vivre ignorés de tous. . . . .

Il est revenu ce soir accablé de tristesse; malgré tous ses efforts, j'ai lu dans son cœur une douleur infinie. Je sais combien le bon Henri lui est cher, je sais combien il lui en coûte de se séparer d'un ami d'enfance qui est pour lui un frère. L'amertume de cette séparation, je la partage vivement, car Henri aussi a une bien large part dans mon amitié. Et cependant sa douleur sombre, ses yeux rougis de larmes récentes trahissent des chagrins, des angoisses que le départ de notre ami ne saurait expliquer..... Qui peut le préoccuper ainsi, mon Dieu?

La Retraite, 24 août 1844.

Cette vie de solitude lui pèse cruellement; malgré les soins dont son amour m'entoure, je ne saurais me dissimuler qu'il souffre de l'oisiveté à laquelle il se voit condamné. Son noble caractère, sa fortune, l'appelaient à briller au premier rang en Angleterre; il devait une vie laborieuse, utile à son pays, au nom qu'il porte, aux talens qu'il a reçus de la nature, et un sort fatal l'oblige à vivre isolé, obscur, en dehors de toute vie active, de toutes idées ambitieuses.... Oh! oui, plus que jamais, je sens que je lui dois pour prix de tant de sacrifice les joies de l'intérieur, un foyer domestique calme et heureux..... heureux!..... Et cependant n'est-il pas au-dessus des forces humaines d'offrir un visage serein, une humeur égale, lorsque le cœur est bourrelé de remords incessans?..... Son souvenir à lui, à celui que j'ai lâchement trahi, est là vivant, impitoyable, toujours présent à ma pensée....... Et cette chère petite fille, à qui aussi je devais le tribut de mes soins et de mon amour, que devient-elle?..... Élevée par des mains étrangères, à peine sans doute si elle conserve un vague souvenir de la mère coupable qui l'a abandonnée sans pitié..... Justes châtimens de mes fautes, plaies saignantes d'une ame criminelle, échappez à son regard; que le spectacle de mes remords n'empoisonne point cette vie si amère qu'une passion coupable lui a faite, car lui aussi c'est un noble cœur, et il méritait d'être heureux. . . .

Le passage suivant, sans date, était tracé d'une écriture tremblante, presque illisible.

. . . . Je reste seule à souffrir. Mon Dieu, je m'incline sous les coups de votre colère vengeresse. . . . .

Paris, 4 avril 1845.

Depuis un mois, je suis à Paris, et mes faibles ressources s'épuisent de jour en jour; je suis seule dans cette grande ville, je n'y connais personne : il n'est pas un cœur ami que je puisse implorer!..... Je n'ai pas même un nom à confier, mon fatal secret doit mourir avec moi.... Les maîtres de cette triste auberge ont deviné ma misère, et leur défiante avarice m'oblige à payer d'avance le loyer de ce misérable grabat. J'ai fait engager ce matin, pour suffire à leurs exigences, ce bracelet,

premier gage d'amour qui ne m'avait jamais quitté. On m'a rapporté une dizaine de louis : c'est du pain pour quinze jours; mais après..... après..... Non, je ne veux, je ne dois pas mourir avant de les avoir revus!..... J'aurai la force de supporter des misères infinies, la pauvreté, la faim, toutes les tortures du corps et de l'ame, dans l'espoir de me prosterner un jour à ses genoux, de les inonder de mes larmes et d'entendre sortir de sa bouche des paroles de pitié, sinon de pardon... Une lueur d'espoir est venue hier briller à mes yeux. J'ai reconnu dans la rue, en quittant l'église, l'excellente femme qui m'a servie avec tant de dévouement à Ivry. Je l'ai suivie jusqu'à sa demeure, hésitant à l'aborder, mais je n'ai pas osé..... Plus j'y songe, plus je vois que tout me commande de surmonter cette faiblesse : cette femme a un bon et noble cœur, tout me le dit; je lui confesserai ma vie entière, j'implorerai sa pitié..... Elle est mère, je le sais; elle comprendra mes angoisses, mes remords.....

20 août, à bord du *Wellesley*.

Nous serons au Cap dans trois jours, si les vents contraires ne viennent pas s'opposer à notre marche. Ils sont là, là tous deux : quelques lieues de mer me séparent à peine du père et de l'enfant; à cette seule pensée, je sens mon cœur battre dans ma poitrine comme s'il allait se briser... Cette émotion, je dois la dominer, réserver toutes les larmes de mes yeux pour en inonder ses mains... Mon plan de conduite est tout tracé : aussitôt débarquée, je ferai appel à l'amitié du bon Gontrey; son noble cœur ne fera pas défaut à celle qui fut l'amie de son enfance : il ne reculera pas devant la triste mission d'aller implorer de l'époux outragé le pardon d'une mourante, car la maladie qui me mine est de celles que l'on ne guérit pas. Qu'il me soit permis de revoir ma fille, ne fût-ce qu'une minute, de me prosterner à ses genoux, de les inonder de mes pleurs, et mes dernières paroles seront pour bénir la miséricorde du ciel..... »

Le colonel acheva la lecture de ce journal tout d'un trait, mais à plusieurs reprises il fut obligé d'essuyer du revers de sa main ses yeux obscurcis de larmes. Après une pause, il se leva et vint examiner curieusement les objets qui se trouvaient dans le coffret de marqueterie. Il ne contenait rien d'autre, comme nous l'avons dit, outre le livre vert, qu'un médaillon de cristal renfermant une mèche de cheveux blonds, une mèche de cheveux gris entrelacés, et une lettre. Cette lettre, qui annonçait, dans les formes les plus respectueuses, l'envoi d'une assez forte somme d'argent, était signée Noël, et portait pour adresse : *Madame Hellen Death, hôtel de Londres, rue de la Pépinière.*

XV.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de retracer, il se faisait dix heures du matin, quand Gontrey, pour la dixième fois au moins, sortit de la ferme une longue-vue à la main, et vint se poster sur une élévation de terrain, en dehors de la cour, d'où l'on commandait la plaine. A la vue d'un cavalier qui se dirigeait vers l'habitation, l'expression d'anxiété empreinte sur les traits du jeune homme se dissipa, et, fermant sa longue-vue, il attendit de pied ferme l'arrivant. La faction ne fut pas de longue durée; le cavalier s'avançait au galop, et, au bout de quelques instans, entrait dans la cour de la ferme, où Gontrey courut le recevoir. Le colonel Daw, car c'était lui, était singulièrement pâle; il jeta la bride de son cheval aux mains d'un domestique, serra sans mot dire, mais avec un tremblement nerveux, la main de Gontrey, et tous deux entrèrent dans l'habitation.

— Ah! colonel, dit Gontrey quand ils furent seuls, avec quelle impatience je vous attendais! La malheureuse Hellen, depuis hier soir que je lui ai annoncé votre venue, est dans un état d'anxiété qui fait mal à voir.

— Gontrey, dit le colonel d'une voix gutturale qui révélait de poignantes émotions, cette entrevue était inévitable : la volonté de Dieu l'ordonnait, et je ne me fais pas un mérite près de vous de m'être rendu à vos prières; mais ce que j'éprouve là, dit le colonel en frappant sa poitrine, je ne l'ai jamais éprouvé de ma vie, ni à ma première bataille, ni aux jours les plus terribles de ma captivité. A l'idée de cette entrevue, mon cœur se tord... Accordez-moi quelques instans de répit, car je me sens presque défaillir.

Gontrey serra la main de son ami avec une tendre sympathie, et les deux hommes restèrent debout, dans un sombre silence.

— Où est-elle? dit après une pause le colonel, qui, par un effort suprême, rassembla toutes les forces de son cœur.

— Ici. — Et Gontrey, mettant à profit cette résolution désespérée, entraîna du bras son ami jusqu'à la porte de la chambre voisine. Le colonel en franchit le seuil; mais l'altération mortelle de ses traits disait assez les cruelles émotions de son cœur.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'était pas fait pour les calmer : une femme vêtue de grand deuil était assise sur une chaise longue; ce n'était plus, hélas! que l'ombre de cette Hellen qu'il avait connue si belle et si admirée. Une maigreur effrayante, des yeux illuminés d'un éclat fébrile, des pommettes pourprées, une respiration inégale, sifflante, trahissaient la dernière période d'une incurable maladie de

poitrine. Et, non moins cruelle dans ses ravages que l'implacable maladie, une vie de remords et de misère avait blanchi ses cheveux avant l'âge, sillonné de rides profondes ce front jadis si pur.

A l'entrée du colonel, la malheureuse femme, par un effort convulsif, se leva droite et immobile comme un spectre, puis, s'affaissant sur elle-même, tomba sur les genoux et demeura prosternée, les yeux fermés, les mains jointes, sans une parole, sans un soupir, sans une larme. Il y avait dans cette douleur muette quelque chose de si navrant, que le colonel porta la main à sa poitrine comme pour comprimer les battemens tumultueux de son cœur; puis, s'avançant près de la malade agenouillée, il l'éleva doucement entre ses bras, et la replaça sur le fauteuil; mais Hellen ne put lire les sentimens de pitié divine qui rayonnaient au front du mari outragé, car, n'osant affronter les regards de son juge, elle s'était voilé la face de ses mains amaigries.

— Madame, dit le colonel, pour moi, pour vous, pour vous surtout, que je vois si faible, modérez, je vous en supplie, les transports d'une douleur qui nous briserait le cœur à tous deux. Vous avez désiré me voir : je n'ai pu résister aux prières de mon meilleur ami, je n'ai pu opposer un refus sacrilége à la volonté du ciel, qui, après tant d'épreuves, vous a conduite ici; mais, je vous en supplie, que cette entrevue soit calme, calme autant qu'elle peut l'être, que je n'aie point à me reprocher d'avoir, par l'émotion de ma présence, avivé les douleurs de la maladie dont vous souffrez.

— Je serai calme, monsieur, dit Hellen en étouffant sous ses mains jointes de douloureux sanglots; la coupable créature que votre pitié daigne visiter est une tremblante esclave qui, jusqu'au dernier soupir, acceptera vos ordres sans une plainte, sans un murmure. Et cependant, en cette suprême entrevue, celle qui n'ose vous regarder en face, celle qui, sur un mot, sur un signe de vous, donnerait sans hésiter tout le sang qui lui reste dans les veines, vous demande... vous supplie de lui permettre de vous dire les douleurs de sa vie... Depuis des années, j'ai vécu sous le poids de remords impitoyables... croyez-le!... Oh! c'est vrai ce que je vous dis là!... Pas une heure, pas une minute de mon existence qui n'ait été empoisonnée par le souvenir de mon crime. Ces cheveux blanchis avant l'âge, ces traits flétris, cette vie brisée dans sa fleur, disent aux yeux bien des douleurs, mais ils ne disent pas la centième partie de ce que j'ai souffert. Comment ai-je récompensé ce tendre cœur, cet amour sincère, cette vie tout entière vouée au soin de mon bonheur?... Par le parjure et la trahison!... Oh! ne pouvoir regarder au fond de son cœur, sans se maudire, sans se faire horreur à soi-même, c'est là un supplice dont les angoisses dépassent les tortures que souffrent les damnés!...

— Malheureuse, quelle destinée vous vous êtes faite! interrompit le colonel avec une émotion qu'il ne put dissimuler.

Hellen continua avec une agitation croissante : — La misère et l'abandon ont été mon partage. J'ai vécu seule, sans un ami, sans un nom même! J'ai vu la mort sous son plus terrible aspect... dans l'agonie d'un naufrage; mais toutes ces épreuves ont glissé sur mon cœur comme sur un marbre... il n'a d'angoisses et de larmes que pour le souvenir de l'époux que j'ai trahi, de l'enfant que j'ai abandonné... Oh! ne me maudissez pas! Voyez ce que j'ai souffert, ce que je souffre en ce moment, où je n'ose vous regarder en face..... Devant vous, je tremble de tout mon être, comme devant mon juge suprême; chancelante, je m'abîme à vos pieds. Ne me maudissez pas.... ajouta l'épouse coupable dans un paroxysme effrayant de douleur.

— Pauvre femme! dit le colonel, serais-je venu près de vous, si j'avais dû vous apporter d'autres paroles que des paroles de pardon?

— Oh! si c'est un rêve, faites, mon Dieu, qûe je meure au réveil! reprit Hellen d'une voix haletante, en levant pour la première fois sur son interlocuteur des yeux étincelans.

— Madame, dit après une pause le colonel, le pardon que mon cœur vous donne est sincère, complet, sans arrière-pensée aucune; mais je serais coupable d'encourager des illusions sans espoir. Il faut donc le dire, quoi qu'il m'en coûte, cette entrevue est la dernière que nous puissions avoir en ce monde. D'aujourd'hui une barrière infranchissable doit nous séparer à jamais. Loin de vous, cependant je me réserve le droit de veiller sur vos besoins... Celle qui a porté mon nom, celle que j'ai tant aimée a droit à une vie indépendante. Quand vous aurez choisi le lieu où vous voulez vous retirer, je prendrai des dispositions pour qu'il vous soit payé chaque année une pension honorable, qui vous permette de recevoir les soins que votre état réclame, car vous êtes malade, Hellen, bien malade...

— Oh! oui, bien malade! répéta la pauvre femme; mais la mort.... oh! je ne la crains plus. Mon rôle est fini sur cette terre. Je me suis prosternée à vos pieds, j'ai entendu des paroles de pardon sortir de votre bouche; la mort peut venir!... Non, non, je ne la crains plus.

— La mort à vous si jeune... oh! bannissez ces funèbres pensées. A votre âge, l'art et la nature trouvent de merveilleuses ressources, interrompit vivement le colonel.

Hellen ouvrit avec un triste sourire le mouchoir dont à plusieurs reprises elle avait essuyé ses lèvres; une écume sanglante en rougissait la toile. Devant cette victime si jeune, si résignée, le vieux soldat éprouva un sentiment de pitié mêlé de terreur que ne lui avait jamais inspiré le spectacle des plus sanglantes ambulances, et des larmes muettes coulèrent le long de ses joues.

— Vous pleurez... oh! ces larmes m'encouragent. Miséricordieux comme vous l'êtes, peut-être exaucerez-vous le dernier vœu d'une mourante. La mort est là, je sens sa main de fer qui m'étreint, qui m'étouffe; oh! que votre pardon soit complet... Laissez-moi... laissez-moi voir ma fille! Que la mère coupable inonde une dernière fois de ses larmes les pieds de son enfant!

— Hellen, dit le colonel, je ne me dissimule pas les tristes impressions que cette entrevue doit laisser dans le cœur de ma fille, mais je n'ai pas le courage de combattre ce vœu de la nature : demain l'on vous amènera Mary. Et maintenant, avez-vous encore quelque chose à me demander? ajouta-t-il d'une voix éteinte, comme si cette scène douloureuse avait brisé ses forces.

— Votre main, dit Hellen.

— Le colonel étendit sa main droite, qu'Hellen pressa sur ses lèvres desséchées avec une convulsive énergie.

Le colonel Daw allait ouvrir la porte de la chambre, quand il s'arrêta brusquement. En proie à une émotion qu'il ne put maîtriser, il revint d'un pas précipité vers la malade : — Hellen! s'écria-t-il en ouvrant les bras, ma malheureuse fille, que je te presse une dernière fois sur mon cœur!

Ce fut un long et douloureux embrassement entremêlé de sanglots et de larmes; mais cette scène cruelle avait épuisé les forces d'Hellen : elle demeura sans connaissance dans les bras de son mari. Le colonel, après l'avoir déposée avec un tendre soin sur la chaise longue, profita de cet évanouissement pour quitter la chambre, et lorsqu'il eut envoyé des secours à la malade, il s'assit sur une chaise dans la salle voisine, et demeura brisé, anéanti, sans parole, sans mouvement, pendant plus d'un quart d'heure.

Dans la soirée, Hellen demanda à Gontrey, qui veillait près de la malade avec une tendresse fraternelle, une plume et du papier, et elle traça d'une main convulsive les mots suivans : « Que Dieu vous récompense, le meilleur des hommes, des consolations dont vous avez béni mes derniers momens! Votre généreuse clémence me dicte mes devoirs; je saurai me montrer digne de votre pardon : je ne reverrai pas ma fille. Je veux qu'elle puisse toujours honorer, respecter la mémoire de sa mère : je ne la reverrai pas. Adieu pour la dernière fois, noble cœur que j'ai brisé. A Mary, fille aimante et respectueuse, je lègue le soin de vous donner tout le bonheur que vous devait sa malheureuse mère. »

Hellen, après avoir tracé cette lettre, la tendit à Gontrey. Lorsque le jeune homme eut avancé la main pour recevoir le papier, elle la lui serra tendrement entre les siennes en disant : — Et vous aussi, mon bon Henri, puissiez-vous être heureux! . . . .

Un navire qui arriva d'Angleterre quelques jours après apporta au colonel Daw la nouvelle de la mort d'une parente éloignée, et il prit le grand deuil, ainsi que ses deux filles. . . . .

XVI.

(La scène se passe dans les premiers jours du mois de mars 1846. Il est neuf heures et demie. La deuxième pièce vient de finir au théâtre des Variétés. Sampigny et Méquinet se carrent dans deux stalles au premier rang de l'orchestre : élégant demi-deuil; fort luxe de bijouterie à la cravate, au gilet, en pomme de canne; genre faux anglais le plus parfait. Derrière eux, le commandant Durcœur. Pendant la pièce, Ricourt s'est montré successivement au balcon, aux deux portes de l'orchestre, et a disparu au moment où la toile s'est baissée.)

MÉQUINET, se retournant.

Ah! carabinier, charmé de vous voir : depuis quand à Paris?

DURCŒUR.

Depuis ce matin, et je n'ai pas perdu de temps, vous le voyez, pour reprendre les vieilles habitudes : fidèle comme toujours à la bonne littérature. L'assemblée est nombreuse, la petite fait toujours recette... Et son Russe?

MÉQUINET.

C'est toujours le boyard le plus couru, le plus adoré des quatre parties du monde; l'autocrate doit en être fier, il fait honneur à son pays. En moins de deux ans, il a constitué à Bijou dix bonnes mille livres de rentes, bien établies sur une maison de la rue Vivienne. On assure que la police a déjà déjoué plus de dix tentatives de rapt dirigées contre ce précieux étranger, et qu'il y a une brigade de sûreté attachée à sa personne. Ricourt prétend qu'il reçoit trois kilos de déclarations par jour, et qu'il va faire insérer dans les journaux l'avis d'affranchir; mais où diable est donc Ricourt?

DURCŒUR.

Il était là il n'y a qu'un instant, dans le couloir de l'orchestre.

MÉQUINET.

Je crois bien qu'il était là, car il n'en manque pas une. Il commence à radoter, le vieux Ricourt, avec son Bijou.

SAMPIGNY.

Jolie femme, *by God*, jolie femme!

DURCŒUR.

Où cela donc?

SAMPIGNY.

Dans l'avant-scène de droite, une dame en noir. Regardez maintenant.

MÉQUINET ET DURCŒUR, ensemble.

Ravissante!

SAMPIGNY.

Qui diable cela peut-il être? Pas une Parisienne, bien sûr. Cette fraîcheur-là ne pousse pas sur le terrain de la grande ville. Ah! deux hommes dans la loge, un habit bleu et un habit noir; mais je connais cette figure brune!

MÉQUINET.

Qui donc?

DURCŒUR.

Je ne connais pas.

SAMPIGNY.

J'y suis maintenant..... Ne trouvez-vous pas que l'habit noir, ce monsieur brun un peu gros, à côté de la dame en question, ne trouvez-vous pas qu'il a un faux air de Gontrey?

MÉQUINET.

Ce Sampigny rêve toujours des ressemblances biscornues : où diable va-t-il chercher ce pauvre Gontrey, qui a été pendu?

DURCŒUR, vivement.

Gontrey pendu!

MÉQUINET, avec un magnifique sang-froid.

Ah! mon Dieu, oui, pendu! très pendu! comme négrier, à la haute vergue du *steamer* de sa majesté britannique *le Castor*. Je tiens la chose d'un de mes cousins qui revient de l'escadre du Sénégal. L'histoire de l'oncle d'Amérique n'était qu'un vaste puff, dont au reste je n'ai pas été un seul instant la dupe, j'en prends Sampigny à témoin. Ce pauvre Gontrey a quitté Paris ruiné pour tenter la fortune du bois d'ébène sur la côte de Guinée, car c'était un garçon d'énergie; mais, au lieu de l'inconstante déesse, c'est la camarde qu'il a rencontrée sur la côte d'Afrique, et au bout d'une corde encore!

SAMPIGNY.

Ah! par exemple, Méquinet, si j'ai des ressemblances biscornues, tes histoires ne le sont guère moins. Gontrey est tout simplement établi en planteur dans le Maryland, et l'un des plus riches capitalistes des États-Unis. Il fonde des villes, exploite des houillères, a des flottes de *steamers*, fait en un mot de l'industrie en grand. Je tiens la chose d'un voyageur qui a passé quinze jours à Gontrey-Town, sur l'Ohio, dix-huit mille ames, rien que cela!... Ah! j'en étais sûr, l'habit bleu n'est autre que cet affreux Ricourt..... (Après réflexion.) Décidément je suis intrigué. Je connais l'habit noir; j'ai vu cette figure-là quelque part : je l'ai dit, je le maintiens. Ah! nous allons connaître le mot de l'énigme. (A Ricourt, qui vient de paraître à la porte de l'orchestre :) Ricourt, deux mots.

RICOURT (à cet appel vient échanger des poignées de main avec les trois spectateurs).

Eh bien! milords, qu'en dites-vous? Comme l'enfant a joué! Quel charme! quel naturel! quelle sensibilité exquise! un organe à la Mars! Il n'y a pas de critique qui tienne. Comme elle a joué aujourd'hui!

MÉQUINET.

Elle a joué comme elle joue tous les jours... on appelle cela du talent, de l'art, je le veux bien : ce qui est certain, c'est qu'elle avait l'esprit à toute autre chose qu'à son rôle, et n'a cessé de regarder dans la loge d'avant-scène d'où vous sortez.

RICOURT, s'animant.

Comment, Béotien! vous n'avez pas eu des larmes dans les yeux quand elle a dit au second acte : « Henri... Henri, c'est donc toi que je revois! » Il y avait toute son ame dans ces paroles!

SAMPIGNY, avec câlinerie.

Voyons, ami Ricourt, je vais dire comme vous : jamais Bijou n'a mieux joué; c'est de la quintessence d'art; quand je serai ministre, je l'engagerai à cent mille francs au Théâtre-Français. Êtes-vous content? Eh bien! en récompense, dites-moi quelles sont les personnes qui se trouvent dans la loge d'où vous sortez. Voici Méquinet qui s'est moqué de moi tout à l'heure, quand j'ai cru reconnaître dans l'homme près de la dame en noir un faux air de Gontrey..... Il a quelque ressemblance avec notre ami, je maintiens mon opinion.

RICOURT, souriant.

Oui... un peu... dans le nez; mais, à propos de Gontrey, j'ai reçu de ses nouvelles, il s'est marié au cap de Bonne-Espérance, et il revient.

MÉQUINET.

Mais c'est le juif errant que ce garçon! il parcourt comme un sylphe l'Amérique, l'Afrique! C'est là au reste une belle plaisanterie, que d'aller se marier au cap de Bonne-Espérance; nous allons donc avoir une comtesse hottentote pour faire suite à la Vénus du même nom! La verra-t-on en foire?

DURCŒUR.

Pauvre Gontrey! quelle fin! comme je le plains!

RICOURT.

C'est qu'il n'est pas à plaindre du tout, ayant épousé une jeune fille riche, jolie, bien élevée, charmante : une perle, et richement montée.

MÉQUINET.

Vous la connaissez donc pour en parler si savamment?

DURCŒUR, avec une vive émotion.

Mon cher Ricourt, ne me faites pas languir plus long-temps. Gontrey est, comme vous le savez, un de mes meilleurs amis; dites-moi, dites bien vite les bonheurs qui lui sont arrivés.

RICOURT.

Eh! aveugles, qui avez des yeux pour ne point voir, vous ne reconnaissez pas un vieil ami dans l'avant-scène, avec sa jeune et ravissante femme!

DURCŒUR.

Parbleu! c'est ce cher Gontrey; au diable les convenances! je vais lui serrer la main. (Il se lève et sort brusquement.)

MÉQUINET.

Tout cela devient fabuleux, je ne m'y reconnais plus du tout : venez à mon aide, ô vous, Ricourt, qui savez tout comme le *solitaire*, dites-moi le dernier mot de ce fameux oncle d'Amérique, dont l'héritage ne me paraît pas jouer grand rôle dans tout ceci.

RICOURT, avec solennité.

Mes poneys, que cela vous serve d'exemple et de leçon; la vérité est qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans l'oncle d'Amérique. Le pauvre Gontrey nous a quittés, il y a trois ans, ruiné, ruiné à plat, sans un rouge liard de ses dix mille livres de rente de patrimoine, et cela peut s'ébruiter maintenant : il revient avec une jolie femme et une grande fortune; il a conduit victorieusement, en grand capitaine, en vrai Xénophon, sa retraite des dix mille.

La conversation s'arrêta là, car les trois coups sacramentels venaient d'être frappés sur la scène, et l'orchestre entamait l'ouverture de la pièce finale.

Mor FRIDOLIN.

LES

MONUMENS D'ATHÈNES

ET

LES ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES EN GRÈCE.

I. — *Recueil des Actes de la Société archéologique d'Athènes*, 1 vol. in-8°, Athènes.
III. — *Organisation nouvelle et Statuts de la Société archéologique de Grèce*, Athènes, imprimerie royale.

C'est sous une impression assez triste qu'il y a cinq ans à peine j'abordai pour la première fois en Grèce. Au moment de notre passage à Malte, l'hiver durait encore, et nous eûmes à essuyer plus d'une tourmente avant d'atteindre le Pirée. C'est en vain qu'après avoir péniblement doublé le terrible cap Malée, nous avions longé d'assez près les terres; une brume épaisse nous avait caché jusqu'au dernier moment les montagnes et les rivages du Péloponèse, dont le dessin et le caractère nous eussent si bien initiés aux beautés du paysage grec. Le soir était venu quand notre paquebot se glissa à tâtons parmi les vaisseaux du Pirée. Le brouillard et l'heure avancée nous retinrent à bord encore une nuit. Au réveil, le débarquement nous réservait de nouveaux mécomptes. Jamais plus beau pays ne fit plus sévère accueil à des voyageurs plus impatiens de l'admirer. Sur le rivage que balayait une bise piquante, quelques *palikares* erraient transis, la tête enfoncée dans le capuchon de leurs *talagânis* en poil de chèvre. Le Pirée, qui d'habitude bourdonne de mille bruits comme une ruche de vaillantes abeilles, s'allongeait morne et désert au-dessous des jaunes mamelons de Munichie. Je montai, le cœur serré, dans un fiacre; je franchis cette

plaine, unique au monde, où rien alors ne me frappa, si ce n'est sa ressemblance accidentelle avec un marais, et j'atteignis les faubourgs de la nouvelle Athènes. Du fond de ma triste voiture, je n'entrevis, chemin faisant, aucun des aspects qui m'eussent consolé. La ville s'ouvrit par deux rangées de maisonnettes en bois dont j'eusse oublié volontiers la chétive apparence, si elles n'avaient eu l'impardonnable tort de me masquer à ce moment le temple de Thésée. Puis je suivis deux rues tout-à-fait européennes, sinon françaises, et je descendis un peu découragé. Du cap Malée au pied de l'Anchesme, où j'étais arrivé, qu'avais-je vu? Rien absolument qui ressemblât à la Grèce, à ces charmans et lumineux horizons qu'on entrevoit en lisant Platon ou Homère.

Afin de secouer sur-le-champ les pénibles impressions d'une telle arrivée, je courus aux temples antiques. Cette fois, plus de mécomptes. En dépit du froid, du temps gris et du soleil éteint, je retrouvai, je reconnus la Grèce. C'était bien elle qui m'apparaissait enfin; c'était bien là sa majesté sacrée. Heureux d'en retrouver de si magnifiques restes, je voulus m'expliquer ce prodige de durée. Je cherchai dès-lors quelle mystérieuse puissance avait protégé les monumens grecs jusqu'en 1453, et pourquoi ils avaient eu tant à souffrir sous la domination turque. Je cherchai surtout si les Hellènes faisaient pour la conservation de ces merveilles de sérieux efforts, et si l'histoire et l'art avaient gagné quelque chose à la régénération de la Grèce. A la suite des questions historiques venaient les questions d'esthétique, de philosophie même, et j'admirais cette harmonie mystérieuse des lieux et des édifices, de l'art et de la nature, qui pour la première fois se révélait à mes yeux charmés. Mon séjour à Athènes fut en grande partie consacré à débattre ces curieux problèmes qui s'étaient posés à mon esprit dès ma première visite au Parthénon. Si aujourd'hui j'essaie encore de les résoudre, c'est que des documens nouveaux m'y ramènent, et m'offrent dans les monumens d'Athènes l'occasion d'apprécier les travaux et les recherches de la Grèce moderne sur les chefs-d'œuvre de la Grèce antique.

I.

L'histoire des monumens grecs comprend trois périodes bien distinctes : d'abord la longue suite de siècles qui précède la domination turque; — puis la période de quatre cents ans pendant laquelle le joug musulman a pesé sur la Grèce; — enfin la période de l'indépendance, celle qui doit nous occuper surtout. La première époque peut être regardée, pour les chefs-d'œuvre de l'art grec qui se voient encore aujourd'hui, comme une époque heureuse. Devant la calme et simple majesté des marbres d'Athènes et de Corinthe vinrent s'incliner tour à tour les têtes les plus illustres et les plus fières. De la part des hommes

de race grecque, ces hommages n'ont pas de quoi surprendre; leur nature les y portait. L'effet soudain produit par l'art grec sur les ames rudes et neuves des vieux Romains montre mieux combien le charme en était irrésistible. Quand il reprit Tarente sur Annibal, Fabius se laissa séduire par le Jupiter de Lysippe. « Il l'eût enlevé, dit Pline, si la hauteur colossale de cette statue ne l'en eût empêché. » Un Hercule passa pourtant à Rome par son ordre; mais là se borna le butin qu'il fit sur les choses sacrées, et sa modération lui inspira cette noble parole : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » La beauté de Syracuse, qu'il lui fallait livrer à ses soldats, toucha Marcellus jusqu'aux larmes. Sa fermeté prévint les dévastations, et s'il porta sur les divinités une main plus hardie que Fabius, son collègue, ce fut non par cupidité, mais pour enrichir et instruire sa patrie. Malgré cet entassement de dépouilles qui a rendu son triomphe célèbre, Paul-Émile ne fut rien moins qu'un profane. Dans la tournée qu'il fit en Grèce pour se reposer de la sanglante guerre de Macédoine, sous l'homme politique on voit percer l'amateur plus qu'ordinaire, presque l'artiste. En passant à Olympie : « Phidias a sculpté le Jupiter d'Homère, dit-il. » Et il tenait auprès de ses enfans des sculpteurs et des peintres chargés de développer en eux le sentiment du beau.

Mummius rompit cette chaîne d'hommes de guerre exempts de fureurs dévastatrices. C'était un barbare. Néanmoins il ne méritait pas tout ce bruit de doctes colères qui s'est fait autour de son nom. L'histoire équitable a démêlé l'honnête homme dans le soldat ignorant qui mit Corinthe à sac et la brûla, mais dont les mains restèrent pures. Mummius mourut aussi pauvre qu'Aristide. Sylla, devant Athènes, se conduisit comme un forcené. Il avait déjà abattu les ombrages de l'Académie, brûlé le Pirée et l'arsenal de Philon, et, maître de la ville, il égorgeait. Tout à coup la voix des assiégés supplians lui rappelle que ce qu'il ravage, c'est la ville de Périclès et de Phidias. Il s'arrête et s'écrie : « J'accorde aux morts la grace des vivans; » clémence tardive, mais dont l'art profita : au nombre des vivans épargnés se trouvèrent tous les monumens de l'Acropole.

Les violences de Sylla contrastent avec l'esprit général de son époque, qui avait vu Appius-Clodius élever un portique à Éleusis et Cicéron annoncer à son fils l'intention de décorer d'un portail nouveau l'Académie d'Athènes. Rome, éprise du beau, édifiait à son tour, et c'est une des gloires de César d'avoir envoyé à Corinthe une garnison pour en rebâtir les murs. Plus tard, à un moment où la décadence était partout de plus en plus sensible, deux hommes vinrent consoler l'art grec en Grèce même et le vivifier un peu. Sous Nerva, un rhéteur enrichi par la découverte d'un trésor, Hérode Atticus, fit de sa fortune un emploi qui l'a rendu illustre. A lui seul, il construisit un théâtre et un

stade encore visibles à Athènes, et il releva l'Odéon de Périclès. Un autre théâtre à Corinthe, un stade à Delphes, des bains aux Thermopyles, attestèrent encore avec éclat son intelligente magnificence. De tels hommes retiennent les temps sur la pente qui les entraîne. Adrien partagea cet honneur avec Hérode Atticus; sa passion pour l'art, qui s'égara parfois en constructions d'un goût et d'une utilité contestables, sut être judicieuse et vraiment féconde quand elle ajouta une nouvelle Athènes à celle de Thésée, et quand elle termina ce temple superbe de Jupiter olympien, commencé depuis Pisistrate. Dans les siècles suivans, les ravages se multiplièrent; mais le respect de l'antique ne périt jamais, même dans les plus mauvais jours. Il reparaissait de temps en temps, et jetait quelques étincelles, comme un feu mal éteint. On voyait, après Constantin, des artistes aller copier le Jupiter de Phidias à Olympie, où il était encore. Il y avait à Rome un inspecteur préposé à la conservation des belles choses, *centurio nitentium rerum*. Théodose-le-Grand et Honorius ordonnèrent par des lois expresses que les temples païens fussent respectés. Enfin, en 395, lorsque Alaric ravagea la Grèce avec les Goths, la tradition raconte que Minerve et Achille, apparaissant sur l'Acropole, en éloignèrent l'ennemi. Si ce conte d'enfant signifie quelque chose, c'est qu'alors sans doute le prestige de leur renommée protégea et sauva une fois de plus les chefs-d'œuvre de l'architecture grecque.

A cette époque, ces monumens avaient huit cents ans d'existence. Ce n'était pas la moitié du temps qu'ils devaient traverser presque intacts, les uns oubliés dans les solitudes du Péloponèse ou d'Égine, les autres transformés en églises et consacrés au culte chrétien. L'an 1455, ils passèrent avec le sol qui les porte sous la domination turque, et depuis lors, dans l'espace de quatre cents ans à peine, ils ont eu à souffrir tout ce que la barbarie des siècles précédens leur avait épargné de désastres. Est-ce donc que les musulmans fussent un peuple de dévastateurs? Non; ils ont au contraire pour les édifices, quels qu'ils soient, une sorte de vénération superstitieuse. A part quelques profanations isolées, leur conduite à l'égard des vaincus n'a jamais fait voir en eux l'instinct ou l'habitude de la destruction. Quand ils entrèrent à Constantinople, un soldat brisait les autels de Sainte-Sophie : Mahomet II le frappa de son yatagan. Là, comme à Athènes trois ans après, il défendit avec toute l'autorité d'un maître absolu que rien fût renversé. Le dommage qu'a subi l'art grec dans les temps modernes a donc une autre cause. Je la trouve dans une opinion très répandue et très enracinée en dépit des récens progrès de l'empire ottoman, c'est que les Turcs sont campés en Europe, selon le mot d'un écrivain célèbre. Cette pensée a produit successivement les entreprises des Vénitiens, les tentatives apparentes ou cachées de la Russie et les efforts

réitérés des Grecs pour chasser ces conquérans de passage. Quelques autres nations, tirant du même principe des conséquences différentes, ont semblé se dire : « Les monumens grecs n'appartiennent pas aux Turcs, qui ne sont pas Grecs; ils n'appartiennent pas non plus aux Grecs, qui sont esclaves; ils sont donc au premier occupant. » Et là-dessus elles ont, en sûreté de conscience, mis la main sur les plus beaux restes de l'antique. Si la Grèce ne se fût affranchie, nul doute que la passion toujours croissante des monumens anciens, à l'aide de ces prodigieux engins qui emportent obélisques et châteaux, et de ces machines qui suppriment les distances, n'eût en quelques années laissé aux Hellènes que la poussière de leur passé.

De quels ouvrages complets et de quels débris les Turcs devinrent-ils par la conquête possesseurs et dépositaires? dans quel état les trouvèrent-ils? qu'en ont-ils fait? Un certain Cabasilas d'Acarnanie, visitant la ville d'Athènes vers la fin du XVIe siècle, fut ravi d'y trouver le Parthénon tout entier et dédié au Dieu inconnu de saint Paul, la plus grande partie du temple de Jupiter olympien, qu'il appelle « un palais revêtu de grands marbres et soutenu par des colonnes, » et la porte qui donnait accès de la ville de Thésée à celle d'Adrien. Les Turcs occupaient l'Acropole, et les chrétiens étaient répandus dans la plaine. Les trois édifices vus par Cabasilas n'étaient pas les seuls. Il y faut joindre, sans noter les ruines de médiocre importance, l'Erechteum, les colonnes des Propylées, la Pynacothèque moins son toit, le sacellum de la Victoire aptère, et en descendant, le temple de Thésée, atteint seulement dans ses sculptures, la Stoa d'Adrien, la porte de l'Agora, la Tour des Vents et le monument chorégique de Lysicratès. Voilà pour Athènes. A Égine et à Phigalie, deux grandes et belles ruines dormaient dans le silence, loin des routes frayées, et à leurs pieds, la terre discrète cachait le trésor de leurs bas-reliefs qui ne devait reparaître à la lumière dans notre siècle que pour être pillé. On le voit, jamais la guerre n'avait fait à des vainqueurs un tel lot de curiosités inestimables.

Les Turcs ne sont pas des Vandales sans doute, mais ils sont loin d'être des artistes, et la Grèce ne fut pas long-temps à s'en apercevoir. L'Attique, dont le sol est de marbre, fournissait amplement aux conquérans de la Grèce de quoi bâtir, puisque la ville moderne est sortie, à la lettre, des flancs de l'Hymette, du Lycabette et de l'Anchesme; mais il eût fallu faire jouer le marteau et la mine. L'indolence des Turcs trouva plus aisé quelquefois d'arracher aux édifices antiques des matériaux tout prêts et de les transformer en chaux ou en moellons. Les archéologues hellènes et la tradition les accusent d'avoir fait subir cet outrage au temple de Jupiter olympien, dont les quelques colonnes ne reproduisent plus en effet ce palais revêtu de grands marbres vanté par l'Acarnanien Cabasilas. On sait qu'un vaïvode se construisit sans façon une villa avec le pavé du temple de Thésée. Ce monument avait

d'ailleurs couru déjà, en 1660, un sérieux danger. On le mutilait pour le transformer en mosquée. Les Grecs s'émurent, et un ordre venu, à leur prière, de Constantinople sauva le temple pour toujours. Depuis, il n'a plus été frappé que de la foudre, qui a fendu de haut en bas une de ses colonnes. Sans triompher de ces rares violences, il est permis d'affirmer que la seule présence des musulmans a été un malheur pour l'architecture antique. Leur contact l'a gâtée, salie, déshonorée. Obligés de se loger sur l'Acropole, d'où ils commandaient la ville, ils y bâtirent des masures en plâtras qui n'étaient ni des maisons ni des tentes. Ces huttes s'appuyaient aux plus nobles colonnes, et s'y cramponnaient à des clous dont la tête saillante brise par endroits les lignes pures et déliées des cannelures. L'œil suit encore sur les tambours la trace oblique et noirâtre de leurs toitures écroulées. Là, une fumée épaisse, exhalée de la cuisine des janissaires, s'est répandue sur les marbres et les a souillés à jamais d'une couche de suie. Quelle différence entre la façade orientale du Parthénon long-temps condamnée à ce triste voisinage et les ruines du côté méridional que le soleil a seul effleurées et dorées! De plus, le culte des mahométans leur a inspiré des additions et des arrangemens qui sont autant d'insultes à Ictinus et à ses œuvres. Les minarets ont assurément une grace originale. Leur taille élancée donne de la saillie aux paysages orientaux et corrige ce que les coupoles ont souvent d'écrasé dans leur massive rondeur, et puis ils accompagnent naturellement la mosquée, comme la flèche complète et couronne la cathédrale gothique; mais qui croira que des êtres raisonnables aient eu la pensée de placer un minaret sur le toit du Parthénon? Voilà pourtant ce qu'ont osé les Turcs, et l'angle le plus apparent de l'édifice, celui qui regarde le golfe Saronique, fut justement le lieu par eux choisi pour ce contre-sens ridicule. Il ne reste plus aujourd'hui que l'escalier du minaret par où l'on monte jusqu'au fronton occidental, route sûre et facile, ouverte par la plus stupide imprévoyance aux déprédateurs, qui, comme on sait, n'ont pas manqué de la prendre. Dans l'intérieur des cellas, la dévotion turque s'était sans scrupule installée avec le même esprit de convenance et d'à-propos. Ici, c'étaient de pauvres chapelles construites ou plutôt bâclées comme pour un jour avec des planches et des débris au milieu même des parvis antiques; ailleurs, s'étalant sur les blocs d'Ictinus, des crépissages sans nom; souvent la voûte informe de la mosquée à la place du comble élégant et léger que recouvraient les tuiles de Paros. Je ne dis rien des murailles qui opprimaient les Propylées et les chapiteaux de la Pinacothèque. Les Vénitiens et les Francs avaient imaginé avant les soldats de Mahomet cette étrange façon d'achever l'œuvre de Thémistocle.

Les Turcs ne s'en sont pas tenus malheureusement à ces dégradations déjà si regrettables. Ces monumens grecs maltraités par leurs mains ignorantes, ils n'ont pas su les défendre pendant la guerre

contre les boulets de l'ennemi, pendant la paix contre les convoitises audacieuses qui visaient, non à les posséder pour eux-mêmes, mais à à en faire trafic et marchandise. A une époque où les siéges étaient devenus de plus en plus meurtriers par l'usage de l'artillerie, un gouvernement qui aurait seulement soupçonné la valeur des monumens grecs se serait gardé d'y entasser des provisions de poudre. Cette sacrilége imprudence avait fait sauter en 1656 le temple charmant de la Victoire sans ailes. Il y avait là une leçon pour l'avenir. Voici comment les Turcs en profitèrent. Lorsqu'en 1687 l'armée vénitienne, sous les ordres de Morosini et de Kœnigsmark, vint attaquer Athènes, les assiégés firent du Parthénon leur magasin à poudre. Six pièces de canon et quatre mortiers établis sur le Pnyx battaient en brèche la citadelle. Une catastrophe était inévitable. Enflammées par une bombe, les poudres firent explosion, et le temple de Minerve, qui, un instant auparavant, brillait de cette fleur de jeunesse dont Plutarque avait été ébloui, ne fut plus qu'une immense ruine. Ce ne fut point là le seul désastre causé par cette guerre fatale. Morosini le Peloponésiaque entra dans Athènes. La peste, qui le suivait de près, l'en chassa bientôt. Toutefois, au moment de partir, les statues du fronton du Parthénon le tentèrent, et il ordonna à ses soldats de les enlever; mais les dieux de Phidias, échappant aux prises malhabiles de ces rudes marins, allèrent se briser sur le rocher où l'amiral, pressé de gagner l'Eubée, abandonna leurs fragmens épars. Là demeurèrent pendant plus de cent ans, renversés pêle-mêle et irrémédiablement tronqués, tous les personnages de cette scène épique, où le maître avait représenté la célèbre dispute entre la fille et le frère de Jupiter au sujet de l'Attique. Là étaient Minerve elle-même et Neptune, la Victoire, Cécrops ou Érechtée, Latone, et ce jeune homme étendu, fleuve ou demi-dieu, Ilyssus ou Thésée, d'une si absolue perfection, que Quatremère de Quincy ne savait rien qui lui fût comparable, non pas même les groupes de Monte-Cavallo ou le torse du Belvédère. Quand la Grèce eut reconquis son indépendance, elle ne les retrouva plus à cette place. Ces fragmens du Parthénon, abandonnés par les soldats de Morosini, étaient partis pour l'Angleterre sur les vaisseaux de lord Elgin.

Toutes les formules de l'indignation ont été épuisées contre la conduite de lord Elgin en Grèce. Chateaubriand lui a infligé un blâme qui passera à la postérité avec l'*Itinéraire*. Lord Byron l'a mis à la fois au-dessus et au-dessous d'un Goth. Les Hellènes le maudissent, et un boulet intelligent a broyé la pierre où il avait gravé son nom. Aussi faut-il peut-être le tenir pour dûment châtié, et, aujourd'hui surtout qu'il est mort et qu'il appartient à l'histoire, se borner à le juger froidement. Reconnaissons d'abord que lord Elgin a fait quelque bien. Il a fouillé le trésor d'Agamemnon à Mycènes, il a déblayé le Pnyx, et il a placé sous les yeux de l'Europe les sculptures du Parthénon dans un

temps où bien peu entreprenaient le voyage de Grèce. Cette translation fut-elle un véritable service rendu à l'art? Des hommes très autorisés ont pu le croire et l'imprimer; d'autres, non moins compétens, le contestent ou le nient. La question est délicate et le doute permis; mais, sur les actes que voici, l'opinion est unanime. L'Angleterre travaillait à remettre la Turquie en possession de l'Égypte. Lord Elgin usa de sa position officielle d'ambassadeur à Constantinople pour escompter à son profit le service que le cabinet de Londres rendait à la Porte ottomane. Il n'obtint, il est vrai, qu'une modeste permission « de visiter et de copier les édifices de l'Acropole, et même d'emporter quelques pierres qu'il pourrait trouver en fouillant autour des temples des idoles; » mais, par une large interprétation de ce firman, l'honnête diplomate a jeté bas et embarqué deux cent quarante-quatre bas-reliefs ou statues, dont cinquante-six provenant du Parthénon. Cet ami éclairé des belles choses, au lieu de veiller à ce que l'on fît glisser avec précaution dans leurs coulisses les métopes qu'il dérobait, laissa les manœuvres turcs casser les corniches et les triglyphes. Enfin, et ce trait eût manqué, tel fut son amour religieux et désintéressé de l'antique, qu'il a vendu pour 25,000 livres sterling tout Phidias à son pays.

Ce déplorable exemple a été deux fois suivi, et chaque fois avec un surcroît d'audace. Lord Elgin avait feint de garder quelques formes: on les jugea superflues désormais. Sur les confins de la Triphylie et de la Messénie, non loin de la côte occidentale du Péloponèse et presque au sommet du mont Cotylus, se voit un temple autrefois dédié par les Phigaliens à Apollon Epicouros ou Secourable, qui les avait préservés d'une épidémie. Ravagé par les hommes, qui, au moyen-âge, en arrachèrent les scellemens de bronze, ébranlé par les tremblemens de terre, il présente encore, au milieu du désordre de ses débris confondus, un nombre considérable de parties intactes : ses ruines avaient caché, on ignore depuis quel temps, toute la frise de l'entablement, composée de quatre-vingt-seize bas-reliefs et représentant le combat des Centaures contre les Lapithes et celui des Grecs contre les Amazones. Selon Pausanias, Ictinus construisit ce temple, et M. de Stackelberg pense que le sculpteur en fut Alcamènes. C'était donc un magnifique reste de la plus belle époque de l'art. En 1812, des Anglais, ayant entrepris des fouilles à cet endroit, découvrirent la frise sous les blocs amoncelés. Le pacha de Morée, Vély, fils du fameux Ali de Tépélen, refusa toute permission d'emporter les sculptures retrouvées; mais ce refus ne fit qu'irriter les désirs des Anglais : ils envoyèrent de Zante soixante hommes armés qui, à l'aide de paysans grecs payés ou abusés, chargèrent sur un vaisseau et ravirent les meilleurs de ces fragmens. Cette criante violation de tous les droits avait-elle du moins pour excuse une enthousiaste et irrésistible passion du beau? Qu'on en juge. Deux ans après, les bas-reliefs de Phigalie étaient exposés dans l'une

des îles Ioniennes, avec l'autorisation du gouvernement anglais, et les possesseurs annonçaient à l'Europe que la vente en serait faite à l'enchère le 1er mai 1814, nulle offre ne devant être admise au-dessous de 60,000 talaris d'Espagne. C'est ainsi qu'Alcamènes est allé rejoindre Phidias au Muséum britannique. Peu s'en est fallu que les membres du Panhellénium d'Égine ne prissent le même chemin. Ils furent, eux aussi, retrouvés, emportés et vendus par des Anglais, et à la même époque; mais un souffle plus heureux les poussa vers Rome, où Thorwaldsen les restaura. Le prince Louis de Bavière, qui n'était pas encore roi, les a plus tard achetés pour en doter son pays, où un asile honorable leur est assuré dans une ville qu'on nomme à juste titre l'Athènes de l'Allemagne.

Un ami de Byron, lord Sligo, avait le dessein de consacrer quelque argent à chercher des antiquités. Le poète, qui demeurait alors à Athènes, lui offrit de surveiller en son absence les travaux et l'emploi des fonds; puis il ajouta : « Fiez-vous à moi; je ne suis pas *dilettante*. Tous vos connaisseurs sont des voleurs; mais j'estime trop peu ces sortes de choses pour en dérober jamais. » Le mot de Byron, répété depuis par le voyageur Christian Muller, est un peu plus que sévère; mais comment le retenir en présence des faits que nous venons de rappeler? Du reste, on l'a vu, si de tels actes ont pu aisément s'accomplir, c'est que les Turcs n'avaient pour les empêcher ni puissance réelle ni autorité morale.

II.

Il était temps que la guerre de l'indépendance vînt remettre les monumens antiques de la Grèce aux mains de ceux qui avaient à les bien garder l'intérêt le plus immédiat et le plus grand. Depuis vingt ans, une destinée nouvelle et digne des noms qu'ils rappellent a commencé pour ces beaux édifices. Absorbés par le travail rude et ingrat de leur régénération politique, les Hellènes auraient pu se borner à protéger uniquement les œuvres du passé : leur devoir n'allait pas au-delà; mais un moyen sûr leur était offert de répondre à l'une des espérances de l'Europe et de reconnaître en même temps d'immenses services : c'était de recueillir pieusement et de rendre à l'art et à l'histoire jusqu'au plus mince débris de l'antiquité. Ils l'ont compris, et dès les premiers jours, loin d'abandonner ou de dilapider leur héritage, on les a vus s'en constituer eux-mêmes les conservateurs habiles et vigilans.

C'est en 1837 qu'une société archéologique se forma dans la capitale de la Grèce avec l'approbation empressée du jeune roi Othon. Cette société s'imposait la difficile tâche de découvrir, déblayer et restaurer les antiquités grecques : toute personne résidant soit en Grèce, soit à l'étranger, pouvait en devenir membre au prix d'une contribution annuelle, dont le minimum était fixé à 15 drachmes. Des noms

grecs, des noms étrangers, tous honorables, quelques-uns illustres, répondirent promptement à l'appel des fondateurs, et, à partir de cette même année, la nouvelle hétairie fonctionna régulièrement. Depuis, en juin 1848, elle a été de nouveau et plus fortement organisée. Son but est double désormais : elle ne se contente plus d'ordonner et de diriger des fouilles et des réparations; elle s'occupe en outre de recherches archéologiques et historiques, et, à l'exemple de notre Académie des Inscriptions, elle publie des mémoires (1). L'utilité d'un tel institut n'est pas contestable : on apprécie le bien qu'il a fait et celui qu'il peut promettre en lisant le résumé de ses *Actes*. Ce livre intéressant, dû en grande partie à la savante plume de M. A. Rizo-Rancavi, fait assister le lecteur à la résurrection lente, mais sensible, de tous les grands monumens grecs. Il est aisé de dire, d'après ces comptes-rendus, comment l'entreprise de la société archéologique d'Athènes a été jusqu'ici poursuivie.

Il est un sentiment très vif, connu de quiconque a vécu dans les pays classiques et surtout en Grèce, c'est une préoccupation constante, une sorte de trouble d'esprit qui montre partout au voyageur sous le sol qu'il foule des merveilles enfouies. En proie à ce démon dont Chateaubriand était possédé quand il traversa Mycènes (2), on est sans cesse à interroger les profondeurs de cette terre où se sont engloutis tant de chefs-d'œuvre. Il faut se défier pourtant de cet entraînement, qui ne conduit guère qu'à des mécomptes. Les Hellènes, dont le génie est particulièrement positif et pratique, n'ont cédé qu'une fois à ce besoin d'explorations souterraines aussi coûteuses que stériles : ce fut lorsqu'ils achetèrent, avant de l'avoir suffisamment étudié et sondé, l'emplacement où ils comptaient retrouver de notables vestiges du théâtre de Bacchus. A part cette fausse démarche, qui s'explique et se justifie d'ailleurs par l'importance de son objet, le zèle de la société archéologique a toujours été guidé par un sage discernement. C'est au culte des chefs-d'œuvre de l'antique, et non à restaurer de vulgaires débris, qu'elle a de préférence appliqué ses faibles ressources.

La première et la plus large part de ses revenus a été appliquée au temple de Minerve; c'était justice. Les curieux qui aujourd'hui font à leur aise le tour du Parthénon, qui le considèrent sans obstacles de tous les points de vue et en parcourent librement le pavé sacré, ne savent pas ce qu'il en a coûté pour le livrer dans son ensemble à leurs

(1) Les étrangers peuvent, comme autrefois, en devenir membres; seulement la cotisation annuelle a été portée de 15 drachmes à 36, moyennant quoi on peut se donner le mérite de contribuer à conserver les plus beaux édifices sortis de la main des hommes.

(2) « Singulière destinée, dit Chateaubriand dans l'*Itinéraire*, qui me fait sortir tout exprès de Paris pour découvrir les cendres de Clytemnestre! » Cette découverte n'était qu'un rêve de poëte. « Les tombeaux qui résonnèrent sous les pieds du cheval de Chateaubriand étaient ceux de Halil, aga d'Argos, assassiné en 1771 par les brigands, et de son domestique. » Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. V, p. 190.

regards distraits peut-être. Il a fallu d'abord déblayer à grand'peine les degrés du temple presque partout enterrés ou recouverts. C'est alors qu'a été clairement constatée cette règle d'après laquelle l'architecture antique courbait imperceptiblement les lignes principales des temples pour leur imprimer un caractère de suave harmonie. Un second travail mit à nu le soubassement de pierre qui, au sud et au couchant, achève le piédestal naturel du monument, et parmi les décombres apparurent bientôt onze blocs de la frise, cinq des métopes et un du fronton, échappés par miracle à lord Elgin ou à ses agens. L'art avait fait sa moisson; la science eut aussi la sienne : on recueillit vingt plaques d'inscriptions relatives aux objets consacrés chaque année dans le parvis, l'*hécatompédon* et le Parthénon proprement dit, et une inscription relative aux fonds qui étaient conservés dans l'*opisthodome* et qu'on prêtait aux armées pendant la guerre du Péloponèse. Jusque-là la société avait tourné en quelque sorte autour du temple; elle y pénétra en 1842 pour en balayer les matériaux et la poussière de la petite mosquée qui, depuis Morosini, s'était substituée à la cella antique et qui venait de s'écrouler. On déblaya ensuite le péristyle obstrué depuis long-temps, et cette utile opération produisit la précieuse découverte de trois bas-reliefs de la frise d'une parfaite conservation. Deux d'entre eux se suivent et font partie de la procession des chars; le troisième est un fragment de la cavalcade placée au nord. Dans ces tableaux, les figures d'hommes et de chevaux, probablement *improvisées au bout du ciseau dans la pierre*, respirent, parlent, se meuvent, et confondent l'esprit par le peu qu'elles semblent avoir coûté aux sculpteurs. L'homme n'atteindra plus à cette facilité de génie qui dessinait en relief, avec du fer, sur du marbre.

Encouragée par ce beau succès, la société archéologique d'Athènes a dirigé ses fouilles du côté méridional encore inexploré, et où le désastre de 1647 avait formé comme un monticule de ruines splendides. Une ferme espérance pouvait seule inspirer le courage persévérant qui a déplacé ces énormes tambours de colonnes empilés les uns sur les autres. Six nouveaux blocs de la frise, dont quatre sains et saufs, ont été le prix de cet effort vigoureux et habile. Pendant que les sculptures reparaissaient une à une, de continuelles restaurations rendaient chaque jour au temple quelqu'un de ses traits effacés. En 1841, deux colonnes avaient été relevées en entier du côté septentrional; l'année suivante, deux furent portées jusqu'à moitié de leur hauteur, et l'on marqua par leurs tambours inférieurs la place de quelques autres. Enfin le mur septentrional de la cella, reconstruit en grande partie, permet aujourd'hui de concevoir facilement les rapports qui reliaient le péristyle au *naos* lui-même.

Les Propylées étaient, après le Parthénon, le plus digne objet des soins de l'hétairie. Sa position au front de la citadelle, et du côté le

plus accessible, avait prédestiné le majestueux vestibule aux mêmes épreuves que le temple qu'il annonçait magnifiquement. Une explosion a emporté son toit et découronné ses colonnes; ses poutres de marbre blanc ont soutenu pendant un siècle et demi le fardeau d'une maison turque, et naguère encore sa façade tout entière était encastrée dans l'épaisseur d'une grossière maçonnerie. Il ne reste plus trace de ces constructions étrangères aux Propylées : la voûte turque a disparu; la porte grandiose du centre dessine sur le ciel son trapèze dorique, et, dégagées jusqu'à la base, les colonnes de la façade et du portique intérieur laissent apercevoir le désordre triste, mais poétique, de leurs chapiteaux renversés. En fouillant au pied de l'édifice, dans le bastion occidental, les architectes de l'école de Rome ont découvert une marche du grand escalier de marbre qui, large comme les Propylées mêmes, montait du fond de la vallée entre deux rangées de terrasses et de temples. L'imposant effet d'une pareille entrée que l'imagination conçoit à peine et que rien n'égalera jamais ne devait-il pas, comme le visage du Jupiter de Phidias, ajouter à la piété grecque, si près de se confondre avec le sentiment de l'art, *aliquid adjecisse religioni?*

Cette religion, ingénieuse à varier ses divinités et son culte, adorait sur l'acropole d'Athènes plusieurs Minerves à la fois, mais deux par-dessus toutes. La première, personnifiant la puissance et la pensée mêmes du maître des dieux, était fière, terrible, armée pour les combats; la seconde, symbolisant plutôt la bienfaisante énergie de l'industrie et du travail agricole, inclinait à la paix et avait fait jaillir l'olivier des flancs arides de la pierre. A celle-là le Parthénon, d'un caractère simple et mâle dans ses vastes proportions; à la seconde, le Pandroséum, petit, mais orné, exquis, composant, avec l'Erechteum et son péristyle, une énigme pour la science, et pour l'art un inépuisable sujet de délicieuses études. Les trois ennemis ordinaires de l'art antique, les Turcs, les Anglais et la poudre à canon, avaient défiguré ce chef-d'œuvre. Il y manquait une colonne angulaire et une cariatide prises par lord Elgin. La voûte turque, bâtie sur l'Erectheum et enfoncée pendant la guerre de l'indépendance par une bombe, pesait avec deux énormes poutres sur le portique septentrional, dont elle eût prochainement entraîné la ruine. Le sol et les décombres avaient envahi peu à peu la cella, et le portique des cariatides supportait à peine un reste d'entablement. C'eût été pour la société une joie et un triomphe, si elle avait pu rendre à l'Erechteum sa frise, parfaite sans doute comme lui. Une inscription et de nombreux fragmens retrouvés dans les fouilles ont démontré que cette frise se composait d'une suite de statuettes en marbre blanc exécutées séparément et fixées, au moyen de crochets métalliques, sur un fond de pierres d'Éleusis, dont la couleur noire donnait à ces figures un prodigieux relief. Les contrastes de la sculpture polychrôme n'effrayaient pas les artistes grecs. Le beau trouvait toujours son compte à

ces jeux de leur génie hardi autant que mesuré, et la frise de l'Erechteum l'eût attesté une fois de plus. Il reste de cette frise au musée d'Athènes sept statuettes mutilées d'une grace et d'un fini tels qu'on ne les peut attribuer qu'aux élèves ou tout au moins aux successeurs immédiats de Phidias. Quelle que soit la valeur de ces débris, ils n'offraient pas d'élémens suffisans à une restauration, et c'est à réparer les autres torts du passé envers l'Erechteum qu'a dû se tourner l'attention des Hellènes. Déjà les fines colonnes que l'on voit de la plaine dépasser au nord le mur vénitien avaient été ou rajustées ou rétablies; des abords et de l'intérieur de l'édifice fouillés et nettoyés étaient sorties les figurines dont j'ai parlé, et avec elles, fortune inespérée, une cinquième cariatide en morceaux que l'on croyait au Vatican et intacte; enfin une copie en argile de la sixième cariatide, la seule qui eût quitté le pays, était récemment arrivée d'Angleterre. A la rigueur donc, la société était en état de remplacer les parties soustraites ou détruites du Pandroséum, et elle s'y préparait lorsque l'argent manqua. Un ministre par qui la France était alors dignement représentée en Grèce, M. Piscatory, ne laissa pas avorter ce dessein; il fournit des fonds et chargea un architecte distingué de l'école de Rome de mener à fin l'œuvre commencée. Sous la direction savante et désintéressée de M. Paccard, les deux cariatides, l'une en marbre et brisée, mais restaurée par le sculpteur Andreoli, l'autre seulement en terre cuite, mais soutenue à l'intérieur par une colonne de fer, remontèrent bientôt sur leur piédestal, et l'on plaça doucement l'architrave, ce fardeau gracieux des six jeunes filles, sur leurs têtes belles et robustes.

De tous les petits édifices charmans et délicats qui semblaient être nés autour du Parthénon, de l'Erechteum et des Propylées, comme de jeunes rejetons au pied des grands arbres, un seul était parvenu jusqu'au XVII[e] siècle. Je veux parler du temple de *Nikè* ou de la Victoire aptère, qui disparut emporté par une explosion en 1656. Il ne fut point oublié après sa ruine. M. Fauvel en rêvait la restauration, et Chateaubriand lui donna un regret. La commission archéologique nommée par le gouvernement grec, qui, avant la société, avait institué quelques recherches, eut le bonheur de découvrir ce temple, abattu, mais presque complet, sous un bastion moderne, à gauche des Propylées. La reconstruction en fut ordonnée aussitôt. Le mur méridional de la cella était rebâti presque en entier quand la commission du gouvernement remit ses pouvoirs aux mains de la société archéologique. Celle-ci a continué et terminé l'opération à son honneur. Les colonnes cannelées, les antes, les caissons, les architraves du temple, tout est présentement en place avec la frise même, enlevée par lord Elgin, et que, sur la prière des Hellènes, l'Angleterre s'est empressée de restituer..... en terre cuite, comme elle avait fait déjà pour une des

cariatides de Minerve Pandrose. Quant au fronton, il est à jamais perdu.

Tels ont été les soins donnés par la société archéologique aux monumens de l'Acropole, considérables et parfaits entre tous. De ceux qui sont dans la ville elle-même et qu'elle n'a pas négligés, trois ont excité au plus haut degré son religieux intérêt, savoir : le temple de Jupiter olympien, le monument de Lysicratès et la Tour des Vents. Nous avons déjà dit un mot du temple de Jupiter olympien. Nul autre n'a eu des fortunes aussi diverses, et ce serait une trop longue histoire que celle de sa construction. Pisistrate, Antiochus Épiphanes, Persée, Auguste et ses alliés y mirent tour à tour la main pour le commencer ou le continuer, Sylla et Caligula pour le dépouiller ou le détruire, Adrien pour l'achever. C'est son antiquité, avec sa grandeur extraordinaire et sa beauté relative, qui lui ont valu la vénération des Hellènes; mais toute pensée de restauration était interdite à l'égard d'un édifice qui avait épuisé tant d'efforts et coûté 7,088 talens aux Athéniens, c'est-à-dire 38,275,200 francs de notre monnaie (1). On n'a pu songer qu'à préserver d'une ruine totale les douze ou quinze colonnes qui survivent tristement à cette merveille anéantie. Le sol qui les porte est retenu du côté de l'Ilyssus par un gros mur de soubassement appuyé lui-même à de puissans contreforts. Le temps avait pratiqué dans cette espèce de rempart et agrandissait peu à peu une brèche menaçante : la société l'a fermée au moyen de vingt blocs qui avaient roulé dans les champs. Cette réparation, insignifiante en apparence, sauvera la colonnade et conservera aux études esthétiques et archéologiques un terme de comparaison d'autant plus précieux que ces vestiges de l'ordre corinthien sont, peu s'en faut, les seuls qui subsistent en Grèce.

Lorsque du temple de Jupiter olympien on se dirige vers la pente orientale de la citadelle, on entre bientôt dans l'antique rue des Trépieds, qui tirait son nom des nombreux monumens où les tribus consacraient des trépieds en bronze en souvenir de leurs victoires dans les combats de musique et de danse. L'an 335 avant Jésus-Christ, sous l'archontat d'Événète, la tribu Acamantide, couronnée dans une de ces luttes pacifiques, érigea à l'entrée de la rue le ravissant édifice appelé par la tradition la *lanterne de Démosthène*. Je le décrirais, si tout le monde ne connaissait la rare élégance de ses colonnettes corinthiennes, sa frise représentant en bas-relief une aventure de Bacchus, et son toit circulaire que surmontait, d'après Stuart, le trépied conquis par la tribu victorieuse. Chacun peut voir dans le parc de Saint-Cloud une copie de ce monument, que les Parisiens, comme les palikares, appellent la *lanterne*. Le poétique souvenir qui s'y rattache, sa forme, ses dé-

(1) On sait que le talent valait 5,400 fr.

tails, tout est gracieux dans ce bijou de l'art; mais sa petitesse et sa perfection étaient un double danger. Comment est-il debout ou comment n'est-il pas à Londres? Situé du côté le plus escarpé de la citadelle, le *phânari* était moins exposé aux coups de la guerre. Si d'ailleurs il n'a point passé les mers, c'est que, il y a deux cents ans bientôt, la France l'avait acquis. En 1658, des capucins français s'étant établis à Athènes, le père Simon, leur directeur, acheta la lanterne à un Grec pour la somme de 350 écus. C'était pour rien. A peine le marché conclu, l'Athénien en eut regret, non à cause du prix, mais dans la crainte honorable que le chef-d'œuvre ne fût tombé en mains barbares. Un débat s'engagea; cependant la vente fut confirmée, et le père Simon demeura maître du monument, à la condition toutefois de le respecter et de le montrer aux curieux qui le voudraient voir. Les bons pères ont gardé la foi jurée : à l'ombre de leur paisible monastère, le monument de Lysicratès est arrivé sans dommage jusqu'au règne d'Othon Ier. Bien plus, par une abnégation toute chrétienne, les successeurs du père Simon ont, en 1845, renoncé à leur propriété. La société archéologique s'est alors hâtée de dégager la base de l'édifice et de l'isoler de toutes parts. M. Piscatory avait offert de l'entourer d'un mur et d'une grille; son départ d'Athènes et les événemens des dernières années ont empêché l'exécution de ce projet, qui eût définitivement attaché le nom de la France au monument chorégique de Lysicratès.

Quoique l'architecture de la Tour des Vents ne soit nullement méprisable, ce n'est pas comme œuvre d'art qu'il convient surtout de l'étudier. Les vents, sculptés sur les huit faces de la tour, sont de médiocres figures qui tombent et rampent plutôt qu'elles ne volent dans le champ trop étroit où la corniche les resserre; le toit est sans légèreté, et l'on se demande à quoi servent ses deux portiques d'un style équivoque. Cette tour, remarquablement conservée, ne saurait guère intéresser que les archéologues : c'est un monument de la gnomonique des anciens. Andronicus Cyrrhestes, qui la construisit en 159 avant Jésus-Christ, en fit à la fois un indicateur des vents, une horloge solaire et une horloge hydraulique ou clepsydre. Quoi qu'en ait dit La Fontaine, l'utile est plus communément apprécié, et partant plus sûrement respecté que le beau. Aussi n'est-il jamais pour un monument ancien de protection plus efficace qu'une destination actuelle dont il n'a pas à souffrir. Les Hellènes, qui ne l'ignorent pas, conçurent de bonne heure le dessein de ramener la tour de Cyrrhestes à son primitif usage d'horloge publique; le sol de la rue d'Éole, où elle était ensevelie jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, fut creusé à une profondeur suffisante, et l'on entoura d'un mur octogone sa base déblayée. Un officier grec au service de la marine française, M. Palasca, fut invité par l'hétairie à examiner les nombreuses lignes tracées sur les faces de la tour et à s'as-

surer si elles pourraient encore de nos jours constituer des cadrans solaires. Après de savantes études, M. Palasca a publié un mémoire dont voici l'intéressante conclusion : — Bien que la tour ne soit plus exactement orientée, l'arrangement des lignes horaires prouve qu'à l'époque où elles furent tracées, les Athéniens divisaient le jour solaire en douze heures. Dans ce système, les heures n'avaient pas une durée invariable comme aujourd'hui, mais elles croissaient et décroissaient avec le jour lui-même selon les saisons. Égales entre elles pendant une même journée, dont elles représentaient la douzième partie, elles étaient plus longues en été, plus courtes en hiver. Le lever du soleil (douzième heure de la nuit) était le point de départ des heures du jour; la sixième heure (notre midi) était marquée par le passage du soleil au méridien, tandis que la douzième heure correspondait au coucher de cet astre. Quelques aiguilles placées d'après les conclusions de M. Palasca indiquent les heures anciennes facilement réductibles en heures modernes.

Si le plus pur et le meilleur de l'architecture grecque est à Athènes, les provinces, de leur côté, ont gardé de fortes et nombreuses traces du passage des siècles. Çà et là un tombeau, une acropole avec ses tours, des murailles cyclopéennes, des remparts rasés au niveau des chaumes ou des buissons, ici une porte, plus loin une colonne solitaire, rappellent poétiquement les lieux sacrés ou célèbres. Le soc et la bêche s'enhardissent chaque jour davantage autour de ces pierres vénérables. Une attention toujours vigilante peut seule les préserver des atteintes de la vie moderne en indiquant à l'ignorance quelle est la limite où doit s'arrêter le sillon. La ruine fouillée ou contemplée par le savant, le pâtre s'y abrite encore, mais la respecte désormais. La société n'a rien négligé ni pour révéler aux hommes du désert ou des campagnes le prix des choses anciennes, ni pour en faciliter l'étude aux voyageurs; elle est allée à Mycènes dégager la Porte-des-Lions et sonder, en vue de recherches ultérieures, la terre homérique où dorment les Atrides; elle a mis à découvert les gradins si habilement disposés du théâtre d'Épidaure, ouvrage de Polyclète, et qui surpassait tous les autres par le choix des formes et la justesse des proportions. A Delphes, qui ne pouvait être oubliée, un premier examen du vallon a fait retrouver la grotte de la Pythonisse, le gymnase, le soubassement de deux temples et les murs renversés, mais presque complets d'un troisième, celui de *Minerve-Pronœa*, dont la restauration est projetée. Le patriotisme des Hellènes se propose aussi de replacer sur sa base le lion colossal de Chéronée, élevé à la mémoire du bataillon sacré qui mourut tout entier en combattant contre Philippe, et dont Pausanias dit avec une simplicité qui est de l'éloquence : « On s'est borné à mettre un lion sur leur tombeau en souvenir de leur courage; mais on n'y a pas gravé d'épitaphe, parce que la fortune les avait trahis. »

La Grèce, on le voit, comprend aujourd'hui tout le prix des chefs-d'œuvre dont ses enfans sont devenus les seuls gardiens. Les efforts de la société archéologique d'Athènes ont porté d'heureux fruits. Statues, bas-reliefs, fragmens, vases de Corinthe ou d'Égine, médailles, inscriptions, sarcophages, tout a été pieusement recueilli et déposé dans le temple de Thésée. L'idée de ces pieux dépôts est toute grecque; on fera bien de s'y tenir. Les temples païens étaient des sanctuaires à la fois pour les dieux et pour l'art : les transformer en musées, c'est leur rendre à moitié leur destination primitive.

III.

Des résultats importans à divers titres ont de bonne heure, nous l'avons dit, manifesté la féconde influence de la société archéologique. Le Parthénon, l'Erechteum et les Propylées, dégagés et restaurés, ont inspiré trois belles études exécutées sur l'Acropole à des élèves distingués de l'école de Rome (1). Avant les récens travaux des Hellènes, M. de Laborde n'aurait assurément pas conçu dans d'aussi vastes proportions le grand ouvrage qu'il publie sur les monumens grecs. L'école française d'Athènes, représentée ici même par un nom cher aux lettres, a donné sur le temple de Minerve une ingénieuse monographie (2). Les études allemandes sur l'archéologie grecque sont presque toutes antérieures à la naissance de la société d'Athènes. Quelques mémoires ont été cependant suscités par cette société en Allemagne; nous citerons entre autres celui de MM. Ross, Ed. Schaubert et Chr. Hansen, sur *le temple de la Victoire aptère*, publié à Berlin en 1839. De nombreuses inscriptions, exhumées par les ouvriers de l'hétairie, ont enrichi la grande collection de M. Bœckh. Si la mort, une mort prématurée et cruelle, n'eût fait de la Grèce elle-même, qu'il étudiait avec passion, le tombeau d'Ottfried Müller, ceux qui connaissent son *Manuel d'archéologie* peuvent calculer l'immense parti que cet autre Winkelmann eût tiré des recherches et des fouilles modernes. Enfin, depuis que rien n'obstrue plus les modèles éternels de l'architecture antique, le pinceau, le crayon, la photographie, en reproduisent plus aisément et plus fidèlement l'image et secourent ainsi par momens l'art qui s'égare et le goût qui s'affaiblit.

Cependant, de toutes les conséquences heureuses produites par la conservation et l'entretien des temples antiques, il en est une que l'avenir se chargera de tirer tout entière, et que dès à présent je dois faire entrevoir : je veux parler de cet accord entre les monumens grecs et la nature qui les encadre, accord merveilleux qui, grace aux intelli-

(1) MM. Paccard, Tétaz et Desbuissons.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1847, *le Parthénon*, de M. E. Burnouf.

gentes restaurations des archéologues d'Athènes, se révèle aujourd'hui dans toute sa grace aussi bien que dans toute sa grandeur. A l'époque où les édifices grecs disparaissaient à moitié sous des monceaux de terre et de décombres, on s'épuisait dans un pénible effort pour les compléter par la pensée, et on n'allait pas plus loin. Aujourd'hui, tout ce qui reste étant dès l'abord aperçu, la conception de ce qui a péri est prompte et facile, et le plaisir de bien voir et d'admirer une fois goûté, on se tourne involontairement vers le paysage, que l'on admire à son tour. Bientôt on arrive à comparer le paysage et le monument, et l'on finit par saisir entre l'un et l'autre un rapport mystérieux, comme un air de famille ou une indéfinissable ressemblance. Dès-lors, on a pénétré l'un des secrets de la perfection de l'art antique, et l'on se dit que des artistes nés au sein d'une nature aussi parfaite ne pouvaient s'empêcher de mettre dans leurs œuvres cette merveilleuse beauté qu'ils respiraient avec la vie, et dont leur ame, qu'elle en eût conscience ou non, était tout imprégnée.

Quelques voyageurs sont déconcertés en voyant la Grèce actuelle presque nue, ses montagnes déboisées, ses plaines souvent désertes et stériles, et la plupart de ses fleuves taris. Comme elle a perdu son manteau de verdure, ils pensent qu'elle n'a plus sa beauté. Qu'ils y prennent garde cependant : l'épreuve de la nudité, si fatale aux corps mal faits, la Grèce la brave. Les fleurs, les arbres et les prés ne la gâteraient pas sans doute; mais elle s'en passe et n'en souffre pas, parce que sa perfection, comme toute perfection réelle, lui vient, non de la couleur, mais de la constitution et de la forme. Une figure vraiment belle peut impunément pâlir, que dis-je? elle y gagne parfois. Le Parthénon était peint des plus vives couleurs : la pluie et les vents qui ont décoloré sa noble face ont-ils donc emporté sa beauté?

La montagne, la plaine, la mer, les îles se rapprochent et s'unissent en Grèce dans un continuel embrassement; écartez-vous des rivages, cherchez les sommets les plus élevés ou les plus secrètes vallées, vous croyez la mer éloignée; regardez : elle est à vos pieds. Parvenus un jour jusqu'au fond des gorges où se cache Phylé, la forteresse de Thrasybule, nous pensions bien être emprisonnés dans une enceinte de monts. Tout à coup un double rayon de soleil passant entre deux nuages nous montra, à l'orient, la plaine d'Athènes s'achevant doucement à l'Hymette, et, plus au midi, dans un pli de l'Œgialée, un coin bleu du golfe d'Éleusis pris entre les roches comme un fragment tombé de la voûte du ciel. Il n'est pas de province où ces riches perspectives ne se présentent plusieurs fois. Dans la seule Attique, trois admirables paysages étalent, dans des situations analogues, la même et toujours nouvelle diversité. La plaine d'Athènes, celle de Marathon et celle d'Éleusis s'étendent également entre un amphithéâtre de mon-

tagnes et un golfe régulièrement arrondi que relève et anime à l'horizon une île aux formes tantôt sévères, tantôt molles et riantes. Athènes regarde Égine, Marathon l'Eubée, et vis-à-vis la plaine de Thria que Cérès Éleusine avait fertilisée, Salamine, aride, mais glorieuse, découpe au-dessus de la mer ses pics dépouillés et rougeâtres. Quatre petits fleuves roulaient autrefois leurs eaux dans ces contrées. La guerre et les hommes ont brisé leurs urnes, bien fragiles, hélas! et depuis lors un trait manque aux paysages que Dieu avait créés sans défaut. Le Céphise éleusinien et l'Ilyssus sont à sec; le Charadros, qui descend d'Aphidné vers l'Eubée, n'a plus d'autre murmure que celui de son nom. Seul, le Céphise athénien, abandonnant à chaque instant son lit raviné, ses tortues aux écailles d'azur et les roseaux de ses rives, pour suivre malgré lui d'étroites rigoles de pierre, va distiller encore quelques gouttes à un sol altéré et semer çà et là sur ses pas quelques fleurs et quelque feuillage.

Ces plaines charmantes sont si bien closes à l'œil, que nulle d'entre elles ne fait soupçonner sa voisine. Cependant les barrières qui les dessinent et les séparent s'abaissent par endroits. Des portes où vous guident les mouvemens même du terrain donnent accès de l'une à l'autre, y font circuler le même peuple, la même vie, et impriment au pays un caractère d'unité qui lui est propre. Ces spacieuses vallées, ces cirques autour desquels tournent des chaînes de collines, sont comme les chambres d'un même appartement bien distribué. Le voyageur s'y reconnaît, s'y oriente sans peine; c'est, si l'on veut, un labyrinthe, mais un labyrinthe où le fil conducteur est toujours sous la main. La voie sacrée tend d'elle-même du bois d'oliviers au mont Icare, qui forme, avec le Corydale, le défilé mystique de Daphné. Le Parnès et le Pentélique s'écartent à Képhissia pour vous ouvrir la route vers Marathon et Chalcis. Dans le Péloponèse, le *dervenâki* (1) du Trétos et son ruisseau vous mènent, à travers une forêt de myrtes et de lauriers roses, jusqu'aux champs de Némée. A ce point, le sentier divisé se perd dans de vagues espaces; mais qu'est-il besoin de sentier? L'Acrocorinthe, pyramidant au nord comme un phare lointain, vous appelle vers les passages resserrés et pierreux qui se rouvriront bientôt aux vignes de la Corinthie, devant la mer des alcyons.

Tout ici se tient et s'enchaîne; mais tout est annoncé et préparé dans le même paysage. Qu'elle se creuse ou qu'elle s'élève devant vous, la terre marche à pas réguliers. C'est surtout la nature grecque qui ne procède point par soubresauts, *non it natura per saltus*. Près de Mistra, je le sais bien, le Taygète dresse ses contreforts à pic comme des murs : le grand rocher de Nauplie, tel qu'un baigneur impatient,

(1) *Dervendki*, diminutif grec du mot turc *dervend*, défilé.

bondit et plonge de haut dans le golfe d'Argos; mais par quelle pente insensible l'Attique, s'éloignant à regret de ses ports, gravit longtemps avec une lenteur calculée les flancs du Pentélique, et va s'asseoir enfin au vert sommet de cette montagne, d'où les regards retrouvent tant de mers à la fois! Partout autour d'Athènes, excepté aux endroits gâtés par la main de l'homme, le ruisseau devient rive, la rive devient plaine, la plaine monte unie et continue, semblable à ces lames immenses qu'un souffle égal pousse d'une même et puissante haleine; et quand, arrivé sur la cime, vous demandez où a commencé la montagne, tout vous dit que c'est au ruisseau. De cette gradation qu'observent les plans principaux en se succédant naît, avec la grace, une singulière harmonie, et cette harmonie produit à son tour la proportion. En effet, lorsque les élémens d'un tout se tiennent, s'accordent et se préparent, lorsque nul n'entreprend sur son voisin soit pour l'effacer, soit pour le dominer seulement, on peut s'assurer que la proportion est dans ce tout. Assis à Tatoï, non loin des ruines de Décélie, je cherche dans cette Attique, qui se peut nommer l'*archétype* des paysages grecs, j'y cherche une colline trop petite, une montagne à abaisser, un golfe à étendre, une baie à mieux arrondir : rien de défectueux, rien d'incorrect ne se présente à ma vue. La masse même de l'Hymette ne saurait déparer ce tableau; elle est le fond imposant de cette scène incomparable.

Une rare simplicité met le comble à tous ces mérites. Il est des sites beaux sans contredit par la richesse qui s'y déploie, mais qu'une indiscrète et exclusive admiration a rendus presque vulgaires. Il y a une nature théâtrale qui n'a rien à démêler avec la Grèce. Ici, des effets d'ensemble de l'ordre le plus élevé sont obtenus par des moyens presque invisibles, sans fracas, sans charlatanisme. Une telle nature n'enivre pas, ne monte pas à la tête; c'est à l'intelligence qu'elle s'adresse, non aux nerfs ni aux sens. Celui qui irait chercher là des impressions ou des secousses se serait trompé. Comme aucune forme n'y prédomine, tout cela est calme, grave et n'excite point. Pour en saisir le sens caché, il faut du temps et un habituel commerce avec les mêmes lieux. Et puis, de même qu'on n'a compris qu'avec étude, on n'admire qu'à bonnes enseignes, mais profondément et de cette admiration vraie qui s'exprime sans gestes et parle sans cris. Celui qui déclame sur la nature en Grèce se bat les flancs et n'a rien senti, rien compris. La perfection tout idéale de ces tranquilles aspects ne peut atteindre le cœur qu'en passant par la raison. Les voir n'est pas assez, il les faut regarder naïvement et fortement. Cette volonté de regarder comme d'autres réfléchissent, mais en pleine liberté d'esprit et en dehors de tout système, porte toujours ses fruits. Par ses proportions modérées, la nature grecque s'abaisse en quelque sorte à la taille de l'homme, vient doucement au-devant de lui, l'invite à la contempler, et, pour qui sait

l'écouter, s'explique sur elle-même avec une pénétrante éloquence. Une magique lumière qui, versée à flots à travers un pur éther, rapproche les objets, en éclaire jusqu'au moindre détail et leur communique, aux heures brûlantes, je ne sais quelles étranges palpitations semblables, de loin, à une vie dans la pierre; des nuits sereines dont les ténèbres transparentes voilent tout et ne cachent rien; un climat qui, sur terre et sur mer, laisse les voies praticables en toute saison et le pays toujours accessible; enfin le dessin net et correct des motifs dans la simple ordonnance de l'ensemble : tous ces secours livrent au voyageur attentif le secret de la perfection de l'œuvre. Ce secret, c'est le plan suivi par le Créateur lui-même, plan divin que le génie grec a entrevu, et que dans ses grands jours il a pris pour modèle.

En Grèce, le contour des montagnes, ce profil du paysage sur le ciel, est généralement pur, et décrit avec ampleur des lignes soutenues dont les mouvemens balancés semblent suivre les lois d'une mystérieuse architecture. Les admirateurs sérieux en sont frappés au point de résister rarement à la double tentation, d'abord d'attribuer à ces lignes une influence réelle sur l'art, et d'en chercher ensuite la reproduction fidèle dans la figure des monumens. Le fronton du Parthénon ressemble tant au Pentélique! le triangle percé au-dessus de la porte du trésor d'Agamemnon à Mycènes répète si exactement les pics d'alentour! Ces analogies existent, j'en tombe d'accord; mais, qu'en conclure?... Laissons là ces jeux d'esprit. L'art grec a trouvé son modèle non dans la face du pays, mais dans sa physionomie; s'il a regardé le corps, ce n'a été que pour y lire la pensée : cette pensée, il l'a ravie, il l'a faite sienne et l'a mise après dans un corps nouveau, beau comme le premier, quoique d'une beauté moins accomplie et d'un autre visage. Tel est le procédé du génie : il pétrit et anime comme Prométhée; mais ce qu'il dérobe au ciel, ce n'est pas l'argile, c'est le feu, et quand, s'inspirant de l'œuvre divine sans la copier, il a élevé la plastique même jusqu'au spiritualisme, il arrive que la nature et les monumens apparaissent comme deux copies d'un même et éternel modèle, l'une de la main de Dieu, l'autre de la main de l'homme.

C'est ainsi qu'en Grèce cette variété, qui nous enchante dans le paysage, a passé dans les œuvres de l'art avec ses caractères opposés de fécondité et de mesure. Les temples grecs sont de dimensions différentes; ils ne varient pas moins dans leurs formes. Sur la seule Acropole, trois temples sont debout sans compter les Propylées : on y trouve les deux ordres principaux, le dorique au Parthénon, l'ionique à la Victoire aptère et à l'Érechtée, et dans celui-ci deux ordres à la fois, si l'on peut rapporter à un ordre les adorables canéphores de Minerve Pandrose. Dans la sculpture des temples, la seule dont il reste en Grèce quelques remarquables débris, la variété, la richesse, le luxe même

des ornemens les plus ingénieux et les plus élégans n'a connu d'autres limites que celles du goût même. Quant à la forme humaine, trois fois elle se montre au Parthénon, à la frise, au fronton, aux métopes, et chaque fois avec un relief, des dimensions, des poses et un cortége différens. Et pour sentir tout le prix de cette variété discrète et sobre, il faut se rappeler ici les temples de l'Égypte, leurs pylônes criblés d'hiéroglyphes, leurs colonnes courtes, dont les mille caprices du dessin le plus bizarre ne réussissent pas à corriger la monotone pesanteur, tant il y a loin de la variété à ce qui n'est que multiple!

La même distance sépare l'uniformité égyptienne de l'unité grecque; la première lasse l'attention, la seconde lui vient en aide en n'offrant à ses prises que des objets où tous les élémens sont liés et se justifient mutuellement: ce sont les membres d'un même être et d'un être harmonieux et proportionné; les parties opposées s'appellent et se répondent par un accord spontané où ne paraît ni gène ni contrainte. Le monument s'élève-t-il, tout en lui grandit ensemble et de concert, colonnes, architrave, fronton : ainsi grandissent les beaux enfans et les beaux arbres; ainsi grandirent sans doute les belles montagnes au temps où la terre, cherchant ses formes dernières, s'achevait avec la lenteur des siècles et s'apprêtait à recevoir l'homme. Que le monument s'abaisse au contraire, et tout se réduit selon une rigoureuse échelle de proportion dont la science moderne, qui n'a pu encore en découvrir la loi, reconnaît cependant l'existence et proclame l'effet.

En dépit d'un préjugé assez répandu, l'art grec n'entre dans les cadres réguliers de la symétrie qu'à la condition de s'y mouvoir avec aisance et liberté. L'Erechteum est un temple en deux chapelles extérieures l'une à l'autre, d'inégale grandeur et sans aucune ressemblance. Le spectateur qui, appuyé contre le rempart occidental de l'Acropole, regarde devant lui voit le petit temple de la Victoire sans ailes dépasser en hauteur le toit de la Pinacothèque, le faîte des Propylées, et masquer le fronton du Parthénon. Est-ce hasard? est-ce négligence? Ni l'un ni l'autre. La symétrie est une raison purement géométrique, et c'est toujours d'après des raisons de convenance morale ou locale que se décide l'art grec. Sa position fut marquée à l'Erechteum par la tradition religieuse qui plaçait là la trace du coup de trident de Neptune et le point où s'éleva l'olivier de Minerve. Le temple de la Victoire sans ailes rappelle la mort d'Égée et consacre le rocher d'où il s'élança.

Quand la tradition est muette, l'architecture grecque consulte la nature. Ce n'était pas assez de lui avoir rendu un premier et grand hommage en s'appropriant ses qualités essentielles; les Grecs ont prouvé d'une autre manière à quel point ils en comprenaient les procédés et en devinaient les intentions et l'esprit. Dans un pays où quelques années et un peu de poudre ont suffi pour faire sauter le mont

Anchesme et l'effacer de la carte, il était aisé de violenter le sol. Alexandre eut cependant le bon sens de n'écouter pas Stasicratès, qui lui offrait de tailler l'Athos en forme humaine. Un tel projet était déjà un symptôme de décadence. Dans les beaux temps, rien de pareil. L'activité de l'homme ne songeait point alors à transformer l'œuvre du Créateur : elle ne voulait que l'achever.

La nature avait multiplié en Grèce, comme pour tenter l'art, des soubassemens, des piédestaux, des socles. L'art vint, et ce qui manquait à la terre, il l'ajouta. Le rocher de Sunium était sans faîte, Phidias lui en donna un, et le voilà encore : c'est le temple de Minerve Suniade, qui de loin vous convie à tant de merveilles. Sans le Parthénon, plus de couronne pour l'Acropole d'Athènes. Égine a vingt belles hauteurs; choisissez la plus noble et la mieux située : là est le Panhellenium. Le terrain descend-il des monts, l'art s'attache à ses pas, marche avec lui, et, s'il s'arrête, le creuse, l'arrondit en gradins et y construit une scène. Ainsi du mur de Thémistocle à l'Ilyssus, séparés par deux jets de flèche, l'Athénien trouvait à ses pieds le théâtre de Bacchus, où l'on jouait Sophocle, et l'Odéon de Périclès.

De degré en degré, l'art est arrivé dans la plaine. Ne pensez pas qu'il la dédaigne; il sait qu'elle comporte et appelle tout un ordre de créations. Un magnifique espace se déploie entre l'Hymette, l'Acropole, l'Ilyssus et la mer. L'art grec remarque cet espace, le mesure et l'apprécie. Il le couvre d'un temple immense qui relève la plaine, lutte par la légèreté de son style avec le Parthénon, et, prolongeant à l'horizon ses colonnes corinthiennes par-delà le rivage et la vaste mer, ne les arrête enfin que sur l'azur même du ciel.

En méditant sur cette intime et parfaite harmonie entre l'art et le sol, on aboutit sans effort à cette conclusion que, dans la Grèce, l'art reflète et traduit la nature et la continue parfois, et qu'à son tour la nature explique l'art, le commente et le fait valoir, en sorte que chacun des deux en l'absence de l'autre n'a plus ni la même signification, ni le même prix. Et de cette conclusion sortent quelques enseignemens que les artistes feront bien de méditer : le premier, c'est que la plus digne et la plus honnête façon d'aimer les monumens grecs sera de les laisser avec leurs ornemens en Grèce; le second, c'est que nul ne peut prétendre en avoir pénétré le sens qui n'a pas quitté son pays pour les aller étudier sous leur ciel et sur leurs montagnes; le dernier, c'est que l'imitation exacte de l'architecture antique, heureusement féconde à Athènes et en Grèce, ne peut ailleurs enfanter que des contre-sens.

Mais il n'est pas nécessaire d'être architecte, sculpteur, peintre ou antiquaire, il suffit d'être homme et d'aspirer à une éducation supérieure de ses facultés pour retirer le plus grand fruit d'un commerce direct

avec la Grèce ancienne. La vue d'un genre de perfection incomparable qui avait sa cause souveraine dans le contre-poids, l'équilibre et l'harmonie des mérites les plus opposés, cette vue bienfaisante peut contribuer efficacement à nous guérir de la fièvre de l'esprit, bien autrement pernicieuse que celle du corps, et nous donner le salutaire dégoût de tout ce qui ressemble à l'emphase, à la déclamation, au laid, au faux. Une telle disposition peut-elle se payer trop cher? Celui qui l'aura sinon acquise, du moins recouvrée au contact de Phidias et d'Ictinus, sera, j'en suis sûr, reconnaissant envers les Hellènes dont la filiale piété a reconquis et purifié le sanctuaire de l'art.

Plus ira le monde, plus ces grands restes de l'antique lui deviendront précieux. Que les Hellènes, par leur exemple, continuent à en exciter chez les savans, chez les artistes, l'amour religieux et éclairé. Aussi bien, ce n'est pas là seulement une question d'archéologie. Comme au temps de Sylla, les morts, présens dans leurs œuvres, veillent sur les vivans, et dans les mauvais jours sauraient les protéger encore. Ce ne sera pas pour les Grecs modernes un médiocre mérite d'avoir sauvé, rétabli des chefs-d'œuvre que le génie de l'homme n'eût pas enfantés une seconde fois. L'avenir leur saura gré d'avoir reconstruit le temple de la Victoire, relevé l'Erechteum, déblayé les Propylées, consolidé l'Olympium, empli de curieux fragmens le temple de Thésée, isolé la Tour des Vents et la *lanterne de Démosthène*, cherché dans les provinces jusqu'aux traces les plus effacées des siècles anciens, — enfin d'avoir presque restitué sa forme au Parthénon. Avec de tels gardiens, nul danger ne menace plus la Grèce antique, ce musée de temples et de portiques qui était le bien de tout le monde, et que tout le monde aurait dû respecter. Pour moi, ce sera toujours avec un sentiment de reconnaissance pour les auteurs de ces pieuses restitutions que je me rappellerai ces longues heures passées dans un repos fécond au pied des colonnades, cette première et vivifiante haleine de l'*embat* (1) m'apportant sur son aile, avec la fraîcheur des golfes voisins, les parfums subtils de la plaine, ces nuits surtout, ces nuits délicieuses où, cachée encore par l'Hymette, la lune blanchissait peu à peu des clartés de sa douce aurore le faîte brisé des frontons. Comment oublier ces beaux lieux qui, après avoir ravi l'esprit, s'emparent du cœur et le retiennent par d'intimes attaches? Parmi ceux qui ont le sentiment de l'antique et de l'art, nul ne les habite sans les aimer comme on aime une patrie retrouvée, nul ne les quitte sans les regretter comme on regrette une patrie perdue.

CHARLES LÉVÊQUE.

(1) Les Athéniens nomment ainsi le vent qui souffle de la mer.

LA POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS BYRON.

II.

ROBERT BROWNING.

I. — *Poems* (*OEuvres poétiques*), 2 vol. post-8°, London, Chapman and Hall.
II. — *Christmas-Eve and Easter Day* (*la Veillée de Noël et le Jour de Pâques*), 1 vol. in-8°, London, 1850.

J'aborde une individualité singulière, les uns diraient maladive, d'autres diront merveilleuse, en tout cas une individualité bien propre à embarrasser ses juges. Pour apprécier M. Browning, on est forcé de prophétiser, comme lorsqu'il s'agit d'une religion naissante. Pour donner une idée de lui, les mots font défaut. Il en est de la critique comme du chimiste dont le laboratoire renferme un certain nombre de réactifs qui suffisent pour ses analyses ordinaires; elle a une sorte de tableau officiel où figurent certains types de qualités, de défauts et de procédés dont le public s'est déjà fait une idée nette, et pour définir un écrivain, elle se borne à indiquer comment il est composé de tels ou tels de ces élémens. Malheureusement avec M. Browning, il est impossible de procéder de la sorte. Ce serait un non-sens, car toutes ses aventures ont eu lieu dans des pays qui ne figurent pas sur la carte. Ce n'est pas en continuant et en perfectionnant qu'il a montré ce qu'il pouvait et ce qu'il était; c'est en défrichant un coin de l'inconnu, et à son égard il n'y a pas à hésiter : il faut accomplir du même coup deux besognes. Pour le faire connaître, il faut se créer une nomenclature

tout exprès. La tâche est lourde, mais M. Browning présente une occasion de faire sur nature une étude si particulière, qu'il est difficile de ne pas aller où le sujet vous pousse.

Dans une des esquisses dramatiques de M. Browning, dans *Pippa passe*, Jules le sculpteur écrit à un prélat quelques lignes qui pourraient bien trahir le point de départ du poète lui-même :

« Jusqu'à ce jour, écrit l'artiste, je n'avais jamais eu d'idéal clairement arrêté dans la tête. Depuis que je manie le ciseau, je n'ai fait que m'exercer à reproduire des types imaginés par d'autres, et l'habileté même que j'ai acquise dans cette pratique ne me laisse aucune chance d'arriver par la sculpture; car, malgré moi, ma main continuerait, par routine, à reproduire les anciennes formes. Il me reste une seule ressource, c'est d'abandonner le ciseau et de prendre la palette pour pouvoir mettre une main vierge au service d'un idéal virginal. — Tête folle! remarque le prélat connaisseur, il se peut qu'il échoue, probablement il fera un magnifique fiasco; mais qui sait? S'il devait naître un nouveau peintre, peut-être est-ce ainsi qu'il naîtrait, en sortant d'un musicien ou d'un poète, de quelque esprit enfin qui transporterait dans la peinture un idéal conçu ailleurs, et qui échapperait aux voies routinières par pure ignorance. »

Je ne sais si c'est là l'histoire de M. Browning; je serais assez porté à le croire, surtout d'après une idée qui se montre partout à l'arrière-plan de son *Paracelse*, à savoir que les tentatives de l'homme n'aboutissent à rien tant qu'il regarde seulement dans la direction des désirs qui le poussent à tenter, et que sa destinée est de vouloir à droite ce qu'il ne pourra pas, pour acquérir les moyens de pouvoir à gauche ce qu'il ne voulait pas. En tout cas, l'opinion du prélat, avec les restrictions qu'y apporte M. Browning, est un profond aperçu. En philosophie, la plupart des novateurs n'ont innové qu'en se dirigeant d'abord loin des écoles et en rencontrant par hasard les phénomènes à expliquer avant d'avoir rencontré les explications déjà trouvées. En théologie, il en a été souvent de même, et l'auteur de *Paracelse* sait si bien par où passent les novateurs de ce genre, qu'on doit le soupçonner d'avoir passé par là. Lui poète, il semblerait qu'il n'ait d'abord songé qu'à satisfaire sa curiosité intellectuelle. On dirait qu'il s'est seulement aperçu de sa vocation en remarquant un beau jour, à son grand étonnement, comment il voyait se condenser en formes poétiques et vivantes les abstractions qu'il avait conçues à la poursuite des explications, et comment devant elles ses entrailles tressaillaient d'aise. Mais ces temps-là sont l'époque *anté-historique* de M. Browning. Le certain seulement, c'est qu'il a débuté à l'inverse des autres poètes. Les autres commencent d'ordinaire par des sensations, par des sensualités exubérantes ou par de grandes théories qui délaient dans des prétentions colossales une fort mince dose d'expérience. Ce n'est que plus tard et

à la longue que les sensations elles-mêmes finissent par éveiller la raison à force de ne pas en tenir compte et de la blesser par leurs extravagances. M. Browning, au contraire, s'est présenté tout de suite en homme qui avait réellement fait son tour du monde. « Cela était inné en moi, dit son *Paracelse*. Dès le début, je me suis trouvé debout, les pieds sur le terme où tous aspirent à arriver comme à la fin dernière de leurs efforts. Le secret de l'univers était à moi. » J'oserai en dire à peu près autant de l'écrivain lui-même. De prime saut, il avait trouvé l'originalité (1); et s'il était original comme poète, c'était parce que sa poésie impliquait une nouvelle manière d'envisager et de sentir l'ensemble des choses.

Original, — entendons-nous bien sur la portée de ce mot. La théorie la plus neuve est celle qui résume le mieux les notions — relatives à une question — qui peuvent être éparses dans toutes nos connaissances antérieures. Un homme est original ou supérieur, quand il résume le mieux un certain ordre de tendances éparses chez tous, quand il est le plus près d'être un chapitre de l'histoire générale de son temps et de sa race, dont ses voisins sont simplement des fragmens. C'est un chapitre de ce genre que j'avais déjà cru rencontrer chez M. Tennyson (2); je crois en voir un autre chez M. Browning, et tel est avant tout le motif pour lequel il m'intéresse. Cette fois, il ne s'agit plus précisément des sentimens moraux et des facultés affectueuses qui remuent dans l'Angleterre contemporaine : M. Browning nous ouvre de nouvelles perspectives vers ce qui se passe dans les intelligences et dans d'autres facultés encore mal dénommées, mais fort rapprochées du sens religieux. En le lisant, on sait mieux ce que tous cherchent sciemment ou à leur insu.

Mais d'abord que cherche-t-on? ou, ce qui revient au même, quels sont ces caractères généraux de la poésie contemporaine qui se concentrent surtout chez M. Browning? Une remarque d'un critique anglais nous mettra, je pense, sur la voie. Je ne la traduis pas littéralement, je la remanie même pour la faire coïncider avec mes vues; mais j'en emprunte le sens : « L'imagination est la faculté de saisir et de symboliser les rapports. C'est elle qui peint la *colère* des flots en mettant en relief l'analogie qu'elle a sentie entre la tempête de la mer et les soulèvemens de la colère; c'est elle aussi qui se rend compte d'une action humaine, en reconnaissant dans le fait d'un seul ce qui se montre et opère chez des masses d'hommes; c'est elle enfin qui, en s'élevant plus haut, assez haut pour embrasser du regard l'universalité des choses, distingue et fait ressortir dans chaque objet un plan gé-

(1) Antérieurement à *Paracelse*, M. Browning avait cependant publié un petit volume de vers intitulé *Pauline*, qui jamais ne m'est tombé entre les mains.

(2) Voyez, dans la livraison du 15 juillet, l'article sur le poète Tennyson.

néral qui s'accomplit par tout l'ensemble des choses. » — « Nul doute, dit encore l'écrivain anglais, que notre poésie moderne n'ait au moins le mérite de regarder ainsi de plus haut. Si elle n'a pas la solidité massive de l'ancienne épopée, elle se distingue par le sens moral que les objets prennent pour elle. » Il eût pu ajouter : — et par la signification de plus en plus vaste qu'elle donne à ses symboles.

C'est bien là en effet ce qui distingue les modernes : en décrivant l'imagination, le critique anglais a même tracé l'histoire chronologique de la poésie issue des Germains. Tandis que les anciens concevaient le moral d'après le physique, — ils parlaient, on le sait, des cheveux d'Apollon, même en le chantant comme l'invisible souffle qui inspire, — les modernes ont toujours conçu la réalité extérieure d'après ses ressemblances avec leur être moral. Ils étaient psychologues au maillot; avec le temps, ils ont monté un nouvel échelon. Après l'interrègne du XVIIIe siècle, qui s'était enfermé dans un petit coin et qui cherchait seulement des moyens de bien dire, des moyens de calquer des silhouettes, la poésie anglaise est devenue *humaine :* c'est l'humanité qu'elle a tâché d'apercevoir dans l'individu. Maintenant il me semble qu'elle vise plus loin : depuis vingt-cinq ans environ, elle aspire, comme le *Paracelse* de M. Browning, — et les lambeaux disséminés de cette aspiration générale présentent une analogie frappante avec les lambeaux d'une autre aspiration aussi générale, qui va vers de nouvelles croyances religieuses, ou, si l'on veut, vers une nouvelle interprétation à donner aux anciennes. Je croirais volontiers que l'on cherche la poésie protestante, mais non pas calviniste, prenons-y garde. Par la voix de Milton, l'esprit calviniste avait dit comment il s'expliquait le monde par la lutte de Dieu et de Satan, du bien et du mal : c'est de cette interprétation qu'on s'éloigne. On ne reprocherait plus aujourd'hui à Wordsworth de ne pas croire assez à la perversité de l'homme (1). Il y aurait plutôt tendance à reprendre le protestantisme primitif de Luther pour le mener à un autre aboutissant; et, quant à la poésie, elle élabore sourdement des types du même genre, quoique d'une autre espèce, que ces divinités où les Grecs avaient personnifié les forces primaires telles qu'ils les concevaient; — à son tour, elle voudrait les personnifier telles que l'Angleterre les conçoit, telles que les concevait déjà cette même nature saxonne, qui, chez Luther, avait essayé de transformer la théologie.

Cela, c'est le probable; ce qui est plus évident, c'est que la poésie anglaise est revenue, non pas tout-à-fait au sanctuaire d'où est sortie toute poésie, mais peu s'en faut. Si elle ne s'est pas confondue de nou-

(1) Dernièrement M. Bailey a écrit un poème dont j'aurai occasion de parler, et toute la presse anglaise ou à peu près s'est enthousiasmée pour le jeune poète, précisément parce qu'il bénissait le mal lui-même comme le divin ouvrier du bien.

veau avec la religion, elle se préoccupe à ses côtés et comme elle des lois générales. Elle cherche le genre dans l'espèce, et l'universel dans le genre.

Tous les fragmens de cette aspiration, qui est partout, sont-ils enfin parvenus à se rejoindre? S'est-il trouvé un homme pour les dégager du milieu des souvenirs et des routines auxquels ils étaient mêlés comme des étrangers? Je ne réclame pas positivement pour M. Browning l'honneur d'avoir fait une nation de tous les Juifs perdus au sein des nations. Il est certain d'abord qu'ils ne se réuniront jamais tous, et je pense ensuite que M. Browning, après avoir tâché de les rapprocher quand il était encore trop jeune, s'est abstenu quand il eût pu davantage; mais il a prouvé qu'il possédait plus que personne les longs bras qu'exige une pareille entreprise. Ce qu'il a produit est déjà beaucoup, et les capacités chez lui sont bien au-dessus des œuvres. De quoi qu'il parle, il en parle comme un esprit qui peut ce qui était resté à peu près impossible pendant des siècles. L'ame antique (et je le soupçonnerais de l'avoir symbolisée dans Aprile, l'un des personnages de son *Paracelse*) voyait les objets isolément, comme des formes et des apparences; pour elle, les sons confus et entrecroisés que la nature envoie vers l'homme ne s'étaient guère définis que sous le rapport de leur action sur l'oreille; elle s'était bornée à distinguer des articulations et des syllabes. Par-dessus toute autre, la poésie de M. Browning est celle d'une nouvelle espèce humaine, qui peut maintenant distinguer des mots et construire des phrases. Il a le genre de vue dont le propre est de reconnaître partout, non plus seulement des formes et des faits, mais des enchaînemens et des opérations. La puissance qu'il possède pour saisir les rapports s'est déjà rencontrée chez plus d'un penseur, cela est certain; mais il est un des premiers, sinon le premier, chez qui elle ait atteint un pareil développement sans devenir la faculté dominante, celle qui met les autres à son service. — Si forte qu'elle fût, elle a trouvé dans son imagination une autre faculté encore plus forte qui l'a forcée à travailler comme son apprêteuse et sa servante. C'est là la véritable originalité de M. Browning. Tâchons de la surprendre à l'œuvre.

Pour cela, c'est à *Paracelse* qu'il nous faut revenir. L'œuvre est déjà ancienne : elle date de 1835; mais heureusement M. Browning lui a récemment donné une nouvelle *actualité* en la republiant avec des corrections. La première édition nous apprend où il en était il y a seize ans; les corrections nous indiquent où il en est maintenant : elles sont donc comme des flèches géographiques qui marquent le sens du courant.

Paracelse, malgré sa forme dramatique, n'est pas un drame, mais une suite de conversations et de monologues. Quoique M. Browning

ait cherché à ne point s'écarter de la vérité historique, il a laissé de côté et les opinions du célèbre médecin et les incidens de sa carrière aventureuse. Au lieu d'écrire la biographie de Philippe-Auréole Paracelse, né en 1493 à Einsiedeln, il est parti de sa biographie pour tâcher de saisir les phases qu'avait dû traverser son esprit. A mieux dire, il a étudié chez lui la *passion en deux actes* de toutes les intelligences supérieures qui ont assez de génie pour sortir des voies de leur temps, mais trop peu de force pour traverser, sans défaillir, toutes les épreuves inévitablement attachées à l'initiation du novateur. La première partie du poème embrasse la jeunesse du héros, ce qu'elle croit pouvoir et ce qu'elle peut, ce qu'elle ambitionne et ce qu'elle obtient. Au début, nous sommes près de Wurzbourg, dans le jardin de Festus et de sa jeune épouse Micheline, qui s'entretiennent avec Paracelse de ses espérances, et qui s'efforcent en vain de le retenir auprès d'eux. Paracelse veut parcourir le monde pour y chercher la science qu'il ambitionne, la vérité universelle. La scène suivante nous le montre à Constantinople : il est déçu, harassé, tout prêt à désespérer de lui-même; il n'est sauvé du désespoir que par la rencontre d'un personnage assez mystérieux qui a nom Aprile, et qui lui rend le courage de tenter encore quelque chose en lui apprenant à mettre moins haut ses espérances. Là finit la première journée du poème. La seconde s'ouvre à Bâle, où Paracelse professe la médecine et la chimie. C'est avec son même ami Festus qu'il s'entretient du but nouveau auquel il s'est voué depuis qu'il a été forcé de dire adieu à la science absolue. Il a donc sa seconde *aspiration*. Il professe. Après n'avoir songé qu'à s'éclairer lui-même, il essaie d'éclairer les hommes : il renonce à acquérir davantage pour transmettre à d'autres ce qu'il a acquis; mais, ici encore, ce qu'il se propose a pour lendemain ce qui l'empêche de réaliser tous ses désirs. Après la scène de ses triomphes comme professeur vient celle où il est forcé de quitter Bâle et les Bâlois, qui lui refusent jusqu'au prix de la santé qu'il a rendue aux moribonds. Il a retrouvé son ami à Colmar, et c'est lui qui raconte à Festus comment ses succès ont engendré des jalousies et comment la sotte adoration de ses admirateurs s'est changée en une sotte injustice. Que fera-t-il à l'avenir? Il n'ose pas se le demander : il a peur de son haineux mépris pour les hommes; il a peur de trop relever le gant qui lui a été jeté, en répondant par la violence à ceux qui ne savent qu'insulter au mérite, en dupant les aveugles qui veulent être dupés, en se faisant charlatan pour ceux qui ne restent fidèles qu'aux charlatans, aux prophètes toujours disposés à promettre l'impossible. La conclusion du poème est l'hôpital de Salzbourg, où vient mourir Paracelse.

Dans son ensemble, on le voit, l'œuvre de M. Browning déroule une vieille histoire qui a reçu autant de noms que le juif errant. C'est la

lutte du désir et de la nécessité, de l'individu et du monde, de la grace et de la loi, du génie et des masses. De la sorte, elle se trouve exprimer les idées de M. Browning sur le progrès et sur les voies par lesquelles il s'opère. Comment le monde marche-il? de quel côté doit-il attendre ce qui lui est nécessaire? Où est la résistance? où est la force d'avancer? La réponse à cette question implique toute la politique d'un homme, et pour sa part M. Browning n'y répond pas comme la majorité de nos écrivains. Il se rapproche assez des opinions que M. Carlyle a énoncées dans son *Culte des héros*, et que Shakspeare avait déjà laissé percer dans son *Coriolan*.

« Pesez bien mes paroles, dit Paracelse à Festus : c'est dans l'individu que l'humanité se développe, et c'est seulement en suivant les traces d'un homme que la foule toujours lente a chance d'avancer. La mer reste dans son lit pendant des siècles jusqu'à ce qu'une vague, une seule entre les multitudes, vienne étendre l'empire de toutes, en gagnant peut-être quelques pieds sur la bande de sable qui avait si long-temps arrêté leurs efforts. Dès-lors les autres, jusqu'à la plus faible, se précipitent dans la brèche, qui est conquise une fois pour toutes. Je me trouverai satisfait si mes travaux, sans pouvoir plus, suffisent du moins pour ouvrir ainsi une trouée, pour préparer un plus vaste champ à la pensée : cela, ils le feront, je le sais... Je précède mon siècle, et quiconque en a l'envie est parfaitement libre de faire de moi l'usage que j'ai dédaigné de faire de mes prédécesseurs, — par vanité peut-être; mais, si leur science m'avait paru une merveille, j'aurais été autre que je ne suis. »

Et ailleurs, tandis que Festus lui parle de la foule qui se presse avec admiration autour de sa chaire :

« Ils sont tous de même : ils commencent par traiter de chimère tout ce qu'un homme peut entrevoir au-delà de leur horizon; puis, quand cet homme dont ils avaient prédit la déconfiture réussit à faire dans sa carrière quelques pas douteux et mal assurés, voilà qu'ils s'attendent à voir le terrain disparaître d'un bout à l'autre sous ses pieds. »

Malgré soi, on se rappelle le magnétisme.

Je me hâterai de l'ajouter cependant, il s'en faut que M. Browning méprise les masses. C'est même un aveugle mépris de ce genre qu'il nous montre à la racine des avortemens de Paracelse. Quant à lui, il sait, il croit que chacun a son rôle; seulement ce n'est pas aux masses qu'il attribue la force active, la puissance d'avancer. En regard du génie, elles sont à ses yeux la résistance, la forme sous laquelle agissent ces grandes nécessités qui veillent sur le monde, et qui sont chargées d'arrêter tout développement individuel avant qu'il impose à la création entière son idéal à lui.

Mais pourquoi Paracelse pour emblème de ce rôle du génie? pourquoi lui plutôt qu'un génie plus complet? a-t-on demandé à M. Browning. Entre autres raisons, il en est une, je crois, qu'il a suffisamment

avouée ou trahie : c'est qu'il avait reconnu chez le médecin du XVIe siècle, auquel du reste on commence à rendre justice (1), une disposition d'esprit qui est aussi la sienne; il y avait retrouvé cet indicible respect pour la réalité qui dans la science devient de l'expérimentation, qui dans la religion fait entrevoir partout l'opération divine, qui dans la vie de tous les jours enfin se traduit par une tendance à chercher la raison d'être des choses et à regarder à deux fois avant de condamner ce qui ne cadre pas avec la petite idée qu'on s'est faite de ce qui devrait être.

Écoutons plutôt Paracelse à son lit de mort :

« Ce n'est pas une hallucination qui le ranime, murmure Festus en le voyant sourire; vous êtes donc pardonné, Auréole? Tout votre péché vous est remis.

« Paracelse. — Pardonné! et pourquoi un pardon?

« Festus. — C'est la glorification de Dieu qu'il est enjoint à l'homme de chercher, et vous...

« Paracelse. — J'ai vécu. Il nous suffit de vivre pour chanter la louange du Seigneur. Il est vrai que j'ai beaucoup péché; je le pensais, et j'ai besoin en effet de miséricorde, moi qui me suis efforcé de faire ce que je croyais le mal; mais, que nous veuillions faire de notre mieux ou de notre plus mal, la louange de Dieu s'élève et s'élèvera à jamais.

« Festus. — Mais tout cela revient au même. Il est vain pour l'homme de se tourmenter de ce qui ne relève pas de lui...

« Paracelse. — Non, non, ne m'interprétez pas ainsi; que mes paroles ne produisent pas plus de mal que je n'en ai fait. Si je retourne joyeux à Dieu, quoique sans lui rapporter d'offrande, si je semble n'aimer que plus ardemment mon Dieu à cause de mes fautes qui me laissent sans titres et sans droit devant lui, comprenez-moi bien. Il peut se faire qu'il n'en soit pas de tous comme de moi; il se peut que des récompenses plus hautes attendent le mortel assez fort pour persévérer jusqu'à la fin. D'ailleurs, je ne suis pas tellement sans valeur, quoique j'aie trop vite cessé d'obéir aux instincts de cet heureux temps.

« Festus. — Quel heureux temps! Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de l'homme, quel est ce temps que tu appelles heureux? Tout ce que mon espérance est d'apprendre, ta réponse me l'apprendra. Cet heureux temps! lequel?

« Paracelse. — Lequel, si ce n'est celui où je me suis consacré à l'homme?

« Festus. — Grand Dieu! tes jugemens sont inscrutables.

« Paracelse. — Oui, cela était en moi; j'étais né pour cela... Les fiévreux appétits, les élans incertains et sans but, les ambitions à courte vue, les méfiances, les méprises, tout ce qui se termine par des larmes m'a été épargné. Dès l'abord, j'ai su, j'ai senti, mais non comme on peut sentir ou connaître autre chose; c'était une vaste perception inarticulée, incompréhensible pour notre intelligence, et qui pourtant se faisait sentir et connaître dans toutes les

(1) Le poète, chose assez curieuse, a donné une leçon aux médecins. En France, il y a quatre ans à peine, il a paru sur Paracelse une étude qui le réhabilitait comme savant.

oscillations et les transformations de mon esprit, je dirais presque dans tous les pores de ce corps qui s'en va. Je sentais, je savais ce qu'est Dieu, ce que nous sommes, ce qu'est la vie, comment Dieu prend une joie infinie dans des voies infinies, — éternelle joie lui-même dont émane tout être... Où est la satisfaction, Dieu est, et toujours avec un bonheur entrevu au-delà..... Le feu central se gonfle sous la terre, et la terre change d'expression comme un visage humain. Le métal en fusion jaillit au sein des roches; il se ramifie en brillans filons, et Dieu s'en réjouit. Les flots de la mer irritée se bordent d'écume, comme les lèvres de la colère, tandis que dans les profondeurs solitaires surgissent des groupes étranges de jeunes volcans, tournant l'un sur l'autre, comme des cyclopes, leurs yeux enflammés, et Dieu prend plaisir à leur inculte orgueil. Puis tout est morne; la terre est une masse glacée : c'est l'hiver. Mais l'haleine du printemps, comme une folâtre chanteuse, effleure en dansant son sein pour l'éveiller; une rare verdure commence à poindre çà et là sur les talus rugueux, entre les racines desséchées des arbres et les crevasses de la glace, comme un sourire qui tente de s'épanouir sur une figure ridée. L'herbe verdoie, les branches se gonflent de fleurs, semblables à des chrysalides impatientes d'aspirer l'air. Les bourdons affairés luisent et bruissent; les scarabées courent le long des sillons; les fourmis sont toutes en mouvement. En haut, les oiseaux volent en joyeux essaims; l'alouette prend son essor toujours, toujours plus haut, frémissante de plaisir. Au loin dort l'océan; les blanches mouettes voltigent sur la plage, où le sable est pourpré de coquilles; les créatures sauvages vont à leurs amours dans les bois et les plaines, et Dieu renouvelle ses anciennes extases. Ainsi habite-t-il en tout sens et dans tout, depuis les plus imperceptibles rudimens de l'être jusqu'à l'homme, sa consommation, l'achèvement de cette sphère de vie; l'homme dont tous les attributs, déjà disséminés avant lui dans le monde visible, y flottaient comme pour se chercher; fragmens d'essai qui demandaient à se combiner dans quelque tout merveilleux, qualités encore imparfaites à travers la création, et qui semblaient désigner quelque créature à naître, quelque centre où les rayons épars viendraient converger. La force, non point l'impulsion aveugle, ni l'énergie harmonieusement réglée par la science suprême, mais la force usant d'elle-même à ses risques et périls, avec l'espérance et la crainte pour la stimuler ou la contenir; — la science, non pas l'intuition, mais le lent et incertain produit d'un travail qui ajoute à son prix et que soutient l'amour; — l'amour, non point d'une pureté sereine, mais fort par sa faiblesse, mais semblable à une plante semée par le vent sur un sol ingrat, et belle de ses fleurs dégénérées avec leurs douces et pâles nuances inconnues dans un climat plus fortuné; l'amour qui endure et qui doute, qui souffre beaucoup et qui est beaucoup soutenu, un amour troublé d'ombre qui n'abandonne pas et se dévoue, une confiance tâtonnant dans le demi-jour et souvent chancelante; tout cela en germe, tout cela et plus encore à l'état d'indication, se montre éparpillé partout, et toutes ces possibilités cherchent un objet où s'épanouir et résider, toutes ébauchent vaguement la race qui va venir, et l'homme apparaît enfin; c'est le sceau apposé à tout ce qui précède. Une phase de l'être est complétée, et un reflux de lumière rejaillit du grand résultat sur tous les degrés inférieurs, qu'il explique mieux en ruisselant du sommet à la base.....

« Mais dans l'homme complété commence une nouvelle ascension vers Dieu. Des pronostics avaient annoncé sa prochaine venue; en lui surgissent d'augustes anticipations, des symboles, des types d'une splendeur promise, qui jusque-là, était restée toujours en avant dans l'éternelle spirale parcourue par la vie; car les hommes commencent à déborder la limite de leur nature, à sentir de nouvelles espérances et de nouvelles inquiétudes qui supplantent rapidement les joies et les chagrins de leur humanité. Ils deviennent trop grands pour les étroites formules du juste et de l'injuste, qui s'évanouissent devant un désir insatiablement avide de bien, tandis qu'eux-mêmes se sentent de plus en plus inondés de paix. Déjà il se rencontre de tels hommes sur la terre, majestueux et sereins, au milieu des créatures à demi formées qui les entourent et qu'ils ont à sauver et à rapprocher d'eux à la fin. J'étais de ceux-là; jamais je n'ai rêvé un bien imaginaire, distinct de celui de l'homme; jamais je n'ai conçu un devoir à accomplir, une gloire à laquelle il eût fallu travailler aux dépens de l'homme, en y consacrant des facultés détournées de son service et des énergies capables de lui profiter; jamais je n'ai craint que son triomphe ne contrariât ailleurs quelque autre triomphe, car Dieu est glorifié dans l'homme, et c'est à la gloire de l'homme que je me suis voué corps et ame. Et pourtant, tel que j'étais, et avec tous ces dons, j'ai échoué. J'ai contemplé jusqu'à m'aveugler les énergies de notre humanité, ses capacités. Je ne pouvais pas en détourner mes yeux; c'était là tout pour moi, c'était là ce qu'il s'agissait d'entretenir et d'accroître, n'importe à quel prix, de dérouler et de faire éclater tout d'un coup, comme le signe, le blason et le caractère de l'homme. Je ne voyais aucune utilité dans le passé; il m'apparaissait seulement comme une scène de dégradation, de laideur et de larmes, comme une chronique honteuse que mieux valait oublier... Je ne voyais nulle raison pour que l'homme, dès maintenant, ne se suffît pas pleinement à lui-même.... J'aurais voulu que l'espace d'un moment le mît en possession entière de ses titres, de tous ses moyens latens de suprématie sur le monde des élémens.

« Mais toi, toi, fils chéri des jours à venir, tu ne rejetteras pas ainsi le passé, le passé tout rempli de profonds enseignemens sur les termes auxquels la terre t'est donnée à bail. Pour toi, le présent prendra une beauté distincte et tremblante en regard de son ombre, qui mettra ses traits en vifs reliefs. L'avenir, pour toi, ne s'ouvrira point non plus tout d'un coup, comme s'ouvrent les zones successives des merveilles infinies pour l'esprit qui vole de ciel en ciel dans sa sécurité bienheureuse; mais l'espoir et la crainte entretiendront en toi ta nature d'homme. Tout cela m'a été caché. »

Dans tout ce fragment, ce me semble, bien que la poésie de M. Browning ait trop d'entraînement plutôt que trop peu, elle n'en renferme pas moins un jugement d'historien profondément rassis et perspicace. Il ne s'est pas formé une idée de son héros en n'envisageant que lui; il l'a distingué en distinguant autour de lui son époque, et il a compris ses actes par ce qu'ils avaient de commun avec tous ceux de son temps. Le Paracelse du poème est un homme; mais c'est aussi cet esprit gibelin et temporel qui, au XVI[e] siècle, commençait à poindre et qui préparait le quaker Fox avec son mépris de *toute théorie,* la science stu-

dieuse avec son mépris des *à priori,* les temps modernes en général avec leur mépris de l'idéalisme que Rome la païenne partageait avec les ascètes chrétiens. C'est l'esprit pratique qui venait enseigner à l'homme à faire le meilleur usage possible de la vie, tandis que l'idéalisme romain ou monacal lui avait dit : — Méprise les choses de la terre; fais-toi un idéal et offre-lui tout en holocauste; fais-toi des principes, et périsse le monde plutôt que tes principes! Décide ce que l'on doit voir dans tous les phénomènes avant de regarder ce qu'on peut y voir; fais-toi des systèmes, et périssent toutes les indications de l'expérience plutôt que tes systèmes! Ce n'est pas tout. Paracelse mourant et se jugeant lui-même représente en même temps le bien et le mal de ces tendances, ce qu'elles promettaient de glorieux et ce qu'elles ont produit de funeste. — Des progrès en germe dans des énergies qui ne se révélaient que par des erreurs et des échecs, tel est aussi l'alpha et l'oméga du quakérisme, du cartésianisme, du radicalisme. — Comme Parcelse, les adeptes de ces doctrines se sont éblouis à contempler les facultés disséminées tout à travers l'humanité et à rêver la perfection et toutes les merveilles qui pouvaient en sortir. Leur folie a été de vouloir quand même, et tout d'un coup, la réalisation définitive d'effets qui doivent demander des siècles pour se dérouler. Leur péché irrémissible a été de ne pas deviner à quoi servaient les règles, les académies et les autorités, et ils ont bouleversé le monde, parce que leurs rêveries supposaient à chaque individu humain toutes les facultés humaines, et parce qu'au lieu de procurer aux hommes ce qu'il fallait à des êtres comme ils étaient, elles ont prétendu leur donner et ne leur laisser que ce qui eût été nécessaire et suffisant pour des êtres comme ils n'étaient pas, pour des saints et des génies.

Paracelse a donc un sens historique. Il en a un autre plus vaste. Au lieu de la soif de connaître qu'il sent en lui, lisez la soif du plaisir; au lieu des connaissances du passé qu'il rejette, lisez les convenances dont on se rit à vingt ans, quand on est dominé par la sensualité et non par le génie; au lieu du besoin de vivre qui se réveille plus tard chez le penseur fatigué, lisez le besoin d'inspirer de l'estime et de faire une fin, et aussitôt le Paracelse de M. Browning devient l'emblème de toute jeunesse.

Il commence par étudier la science de son temps, mais tout d'un coup il s'arrête et s'affaisse. « Il n'y avait pas jusqu'au moindre piocheur de l'école qui ne fût sûr de tout et parfaitement content de lui-même, nous dit-il, mais moi j'étais plein de doutes et de perplexités; un mot suffit : je m'étais pris en dégoût, tant je me trouvais faible à côté des autres. » C'est le début, la puberté morale. Après être débarqué au milieu des choses qui se trouvaient avant lui sur la terre, il les a suffisamment essayées pour se révéler sa propre nature par ses im-

pressions, et, à peine née, l'ame qu'il s'est créée n'a plus qu'un mot à lui dire : c'est que rien de ce qu'elle a rencontré ne saurait la satisfaire. « La science de vos sages, s'écrie-t-il avec un magnifique dédain, on peut en voir les fruits dans notre monde de ténèbres et de gémissemens, dans les luttes sans fin et dans toutes les souffrances qu'elle n'a pas su guérir. » La science du passé ne peut pas donner tout ce que ses désirs réclament, donc il n'y a rien de bon en elle. Il aspire, il est une aspiration vivante qui ne *veut* plus s'occuper qu'à s'interroger elle-même, à découvrir tout ce qu'elle désire, et à le vouloir quand même, en ne voulant que cela. Il repousse tout appui; il renonce à toute affection et à toute joie; il est résolu à ne rien accepter des hommes, pas même leur approbation; il veut éclairer l'humanité; mais il entend « ne recevoir aucun service de ceux qu'il servira. »

« Que vous dirai-je? répond-il à Festus, — dont l'affection s'effraie de cette voie, qui ne peut être la bonne, puisqu'elle conduit dès l'abord au dédain de toute affection humaine; — que vous dirai-je? Dès mon enfance, j'ai été dévoré d'une flamme qui brûlait toujours, tantôt sourde, tantôt vive, comme si quelque volonté hors de moi l'attisait ou la calmait tour à tour... Encore une fois j'aime mon but pour ses seuls attraits : c'est la valeur même de ma vocation qui m'attire. — Vos sages l'ont répété : homme, c'est-à-dire faible; raison de plus pour que je me donne corps et ame à ma résolution; hors d'elle, tout le reste... peu importe! Je ne perds que peu en rejetant tout encouragement et toute aide autres que les siens; je le regrette : je n'ai pas assez de sacrifices à lui faire... Les sages ont tout perdu; moi, je dois me contenter de tout gagner.

« — Je ne chercherai plus à vous retenir, répond Festus. Il nous a été accordé des facultés qui portent avec elles une inévitable destinée. Vous êtes de ceux qui doivent trouver autour d'eux des instrumens dociles, et qui sont faits pour attirer vers eux les esprits moins forts en leur inspirant un amour que jamais eux-mêmes ne peuvent éprouver. »

Paracelse part donc; la paisible retraite où il prend congé de ses amis, la douce et tendre Micheline, qui partageait toutes ses espérances et qui s'est effrayée seulement en l'entendant renoncer au bonheur d'aimer, tout le petit monde enfin du bon pasteur Festus est un suave tableau de ces premières joies du foyer que l'on quitte pour aller à son but, ou du moins pour aller où il appelle et aboutir où il plaît à Dieu.

Tournons la page. Paracelse est à Bâle. Les cures qu'il a opérées l'ont rendu illustre; il a été appelé à professer à l'université, et les savans de l'Europe se pressent à ses leçons. C'est ici surtout que se dessine la pensée qui fait l'unité du poème. — Fort probablement d'autres écrivains auraient considéré les succès médicaux de Paracelse comme la conséquence naturelle d'une suite d'efforts dirigés vers la médecine; ils y auraient vu l'accomplissement des espérances qui l'avaient mis en

marche, ce qu'il avait pu en un mot, parce qu'il l'avait voulu. De la sorte, ils auraient indirectement donné à entendre que dans ce monde, si l'on peut, c'est parce que l'on a voulu tout juste ce qu'on finit par pouvoir. Telle n'est point la morale de la fable de M. Browning. Si le Paracelse du poème arrive en médecine et en chimie à des résultats importans, ce serait plutôt parce qu'il avait ambitionné davantage et autre chose : la science absolue, — et parce qu'il a su, un instant du moins, renoncer à ses prétentions infinies. En prenant sa vocation pour une volonté du ciel, il ne s'était pas trompé : ce qui aspirait chez lui, c'était bien une force et une puissance capable d'accomplir ce que Dieu voulait; mais c'était aussi une force qui ne savait pas encore tout ce que Dieu voulait qu'elle sût, et qui devait d'abord s'y heurter pour l'apprendre. Un désir qui indique des facultés, et une direction qui veut dire qu'elles n'aboutiront pas sans changer de route, c'est à peu près ainsi que le poète juge dans la personne de son héros les aspirations de toute jeunesse.

« Je suis ici, répond Paracelse à Festus, qui se réjouit de ses triomphes; *ici!* comme si ce mot seul ne signifiait pas défaite. Une chaire à Bâle!... Puisque vous voyez là une si magnifique destinée, puisqu'à vos yeux il n'est que juste et naturel que toute ma vie ait été déshéritée de ses joies pour me mettre à la hauteur d'une pareille position, loin de moi l'idée de nier que je sois parfaitement apte à occuper le petit coin qui m'est assigné dans l'espace infini...

« Festus. — Vous n'imaginez pas que je comprenne rien à votre langage.

« Paracelse. — Vous avez connu mes espérances, l'histoire en est courte. Je sais enfin qu'elles sont irréalisables, que la vérité est aussi loin de moi que jamais, que j'ai gaspillé ma vie, que m'en désoler serait vain, que tout effort pour replâtrer ou rapiécer l'irrémédiable serait également superflu, et tout cela m'a été inculqué par la bonne et vieille méthode sans réplique : celle de la violence, de par le droit du plus fort.

« Festus. — Cher Auréole, se peut-il que mes craintes aient été fondées? Dieu ne peut pas vouloir...

« Paracelse. — Ah! ah! c'est là ce que j'admire le plus, que des hommes de votre valeur puissent parler sans cesse de la volonté de Dieu, comme ils disent; on jurerait qu'il nous suffit de lever un peu les yeux pour la voir inscrite en gros caractères sur la voûte du ciel. Il est à peine sage de mettre sur le tapis de tels sujets : les doutes abondent et la foi est faible. La volonté de Dieu à mon égard! je la connais à peu près autant qu'une pauvre brute muette et torturée peut deviner celle de son maître, d'après les coups qui pleuvent sur elle, où qu'elle aille, et qui la poussent à rester le plus long-temps là où elle a le moins à pâtir. Je suis dans le même cas, et voilà pourquoi je poursuis mon chemin, dompté et non convaincu. Je sais aussi peu pourquoi je mérite d'échouer que pourquoi j'ai eu meilleur espoir dans ma jeunesse; je sais seulement que je ne suis pas le maître, et je reste ici jusqu'à nouvel ordre, comme un obéissant manœuvre...

« Festus. — Si j'interprète bien vos paroles, j'avoue que je ne puis pas me

désoler beaucoup de l'avortement de vos premières espérances; peut-être m'en réjouirais-je plutôt. Qu'elles aient été trop sublimes pour se réaliser, c'est un mérite de plus pour vous; vous ne vous êtes pas cramponné aveuglément à elles pour périr avec elles. Vous n'avez pas haineusement refusé de vous relever, parce qu'un ange vous avait terrassé, vous qui n'aviez pas d'égal sur la terre. Quoique la transition ait été trop brusque et trop rude pour ne pas vous faire souffrir, pourtant vous suivez votre pénible sentier, comme s'il était jonché de fleurs; c'est bien. Et la récompense vous viendra de celui que nul n'a jamais servi en vain.

« Paracelse. — Cela est fort beau; moi, j'imagine que, pour être conséquent avec moi-même, je devrais mourir sur l'heure. Et pourtant, faut-il l'avouer? comment ce sentiment s'est glissé et développé en moi, je l'ignore; mais il est là. J'éprouve un regret aussi passionné pour la jeunesse, pour la santé et pour l'amour, que si la jouissance de ces biens avait été le premier et l'unique objet de mes pensées. Cela m'a profondément humilié, et cela a certainement pesé son poids pour me rendre plus docile à un certain conseil, à un mystérieux avis que vous ne comprendrez pas. Il m'est venu d'un homme que j'avais rencontré moribond, et qui m'a recommandé, si je voulais échapper à sa désolante destinée, de travailler tout de suite pour mes semblables, de ne pas attendre plus long-temps une intervention de Dieu en ma faveur, mais de me défier de moi au lieu de compter sur le temps, et de faire profiter les hommes de ma moisson, si incomplète qu'elle fût. Je n'ai pas le loisir de vous exposer comment, depuis lors, une suite d'événemens m'a conduit ici, dans ce poste où il semble que je puisse utiliser les tristes débris de mon passé, et où je crois entrevoir comme un vague indice que Dieu voit et peut agréer mon expiation. En conséquence, c'est ici que vous me voyez, faisant le bien du mieux que je puis, et si les autres s'ébahissent beaucoup en profitant peu, ce n'est pas ma faute. Seulement je serai heureux quand la farce aura été jouée et que le rideau tombera. Jusque-là, il s'agit de faire bonne contenance. »

La mystérieuse rencontre à laquelle Paracelse vient de faire allusion et que Festus ne doit pas comprendre forme un des épisodes importans du poème. Cet ami qui n'était pas attendu est Aprile, et il nous est présenté comme un poète italien qui vient mourir à Constantinople dans les bras du rêveur déçu, au plus fort de son abattement. Une sorte de chœur aérien annonce sa venue. Aprile croit entendre des voix qui l'appellent, celles des esprits qui ont achevé leur journée sans avoir commencé leur œuvre. Lui aussi a fini son temps; il a voulu aimer sans faire autre chose qu'aimer, et il s'en va sans avoir commencé son œuvre.

Dire au juste tout ce que le poète a voulu personnifier dans cette figure n'est pas facile : non qu'elle soit vague pourtant, — du moins ce n'est pas ma pensée; mais elle miroite sous le regard, parce qu'elle reflète à la fois un côté de trop de choses. J'ai déjà dit qu'elle pourrait bien être un emblème du génie antique qui finissait son temps. Je crois qu'elle est surtout sous une forme unique l'apparition qui vient un

jour pour tous sous mille formes diverses. Aprile, c'est cette partie de notre nature que nous violentons d'abord au profit de nos instincts dominans, et qui tôt ou tard réclame ses droits en nous apprenant son existence par des souffrances. Pour celui qui n'a songé qu'à jouir, le visiteur inattendu est quelquefois la raison qui lui dit : Je suis là. Pour Paracelse, qui a sacrifié sa vie entière au désir de connaître, Aprile est le besoin d'aimer, de jouir, de vivre enfin, non plus pour acquérir des facultés, mais pour produire des résultats et retirer quelque profit d'avoir été homme. Puis tout à coup l'apparition se transforme. Dans les conseils qu'il donne au savant, Aprile devient le type de l'amour qui doit, à une époque meilleure, partager la royauté de l'intelligence. Il est l'amour, comme M. Browning se plaît souvent à l'entendre, c'est-à-dire la bienveillance et la philanthropie qui ne répètent plus : Périsse le monde plutôt que mes volontés! — c'est-à-dire aussi l'aspiration qui n'est plus uniquement le culte de nous-mêmes et de nos idées, c'est-à-dire l'activité et le dévouement qui, au lieu d'être les seïdes quand même d'un idéal, n'aiment au contraire dans leur idéal que les applications salutaires qu'ils voient jour à en tirer. Pour tout résumer en un mot, le mystérieux ami qui est apparu au plus fort de la fatigue montre du doigt le véritable génie : la force humaine résignée et toujours prête à répondre à son maître : Que ta volonté soit faite!

C'est au milieu de son œuvre que M. Browning a placé la visite d'Aprile, et il a eu raison. Tout le début du poème, depuis les premiers tressaillemens du génie encore ignorant de Paracelse jusqu'à ses déceptions, eût pu être également l'histoire de ceux qui arrivent et l'histoire de ceux qui restent en chemin. Il n'en est plus ainsi de la seconde partie. La borne où l'on bifurque est passée. Pour ceux qui doivent arriver, le besoin de jouir et de moissonner qu'amène l'âge mûr est un nouveau secours aussi nécessaire à son heure que les illusions à la leur. Après avoir été trop exigeans, après avoir par exemple rêvé, comme Luther, la foi qui vient de Dieu seul et qui suffit à tout, ils savent renier leur rêve en face des révoltes des anabaptistes. Je dis mal; ils continuent à vouloir leur rêve en apprenant à vouloir également ce qu'il faut d'autorité pour le rendre compatible avec les nécessités dont ils ne se doutaient pas d'abord, et de la sorte ils fondent quelque chose. C'est là la bonne route : ce ne fut pas celle que suivit Paracelse, ou plutôt il l'abandonna trop vite. Il avait un instant écouté le conseil d'Aprile, et il eut ses jours féconds; mais l'aigreur et la colère lui vinrent trop vite en face des résistances qui s'opposaient à sa volonté.

« Lorsque les hommes, dit-il, reçurent avec un stupide étonnement mes premières révélations, leur encens me souleva le cœur. Lorsque plus tard, avec des yeux dégrisés, ils se vengèrent de leur crédulité passée en conspuant mes connaissances réelles, je les pris en haine. Et pourquoi? C'est que dans mon

propre cœur l'amour n'avait pas appris à être sage, à voir que la haine elle-même n'est qu'un masque de l'amour, à découvrir un bien dans le mal et une espérance dans l'insuccès. Je n'ai pas su sympathiser avec les hommes et m'enorgueillir de leur demi-raison, de leurs faibles aspirations, de leurs mains cherchant à tâtons la vérité. Je n'ai pas su aimer jusqu'à leurs grossières superstitions, jusqu'à leurs préjugés, leurs craintes, leurs soucis et leurs doutes, où toujours un grain de grandeur se mêle à l'erreur, et qui tous tendent en haut, comme des plantes qui ont poussé au fond d'une mine sans voir le soleil, mais qui le rêvent. »

Nous avons maintenant le dernier mot de M. Browning sur son héros. Paracelse n'eut qu'une moitié du génie. S'il avait reçu le don de sentir palpiter sous les aspects de la nature ses moteurs invisibles et ses secrètes destinations, il n'eut pas également celui de surprendre les nécessités et les fins auxquelles répondent les incapacités et les routines de l'homme. La seconde partie du poème embrasse donc la décadence de Paracelse, et c'est lui-même qui la raconte, ou plutôt qui la prédit; mais je ne le suivrai pas à travers ses angoisses et son mépris pour ses propres faiblesses : j'ai hâte d'abandonner les idées du poète pour tâcher d'arriver jusqu'à lui.

Afin de le rencontrer, c'est à l'antipode même du poète Tennyson qu'il faut aller. M. Tennyson habite parmi les hommes. Ses inspirations sont des sentimens éprouvés au contact immédiat d'une réalité sublunaire. Sa poésie est comme un ruisseau d'impressions qui tombent dans un esprit grave, et qui sont contenues par des réflexions qu'elles font chanter en les frôlant. — M. Browning, au contraire, est de la famille des Milton plutôt que des Shakspeare. Ses excursions sont des voyages d'esprit; ses facultés semblent se dépenser en dedans, au fond de son intelligence, et son mérite tient surtout à ce qu'il y rencontre une population de prototypes, qui sont comme les figures de ce qui se passe sur tous les points de l'univers. Ce n'est pas cependant qu'il soit un raisonneur. S'il vit dans le même monde que le penseur, il s'y promène avec d'autres instincts, avec le sentiment du pittoresque et le génie dramatique. Il s'intéresse surtout à retracer les tableaux qu'ont formés devant lui ses idées (c'est le cas dans ses *proverbes*) ou les drames qu'elles ont joués en sa présence et les émotions avec lesquelles il y a assisté. Chez lui, en un mot, il y a deux êtres : il y a un penseur qui descend sur la terre pour connaître, qui concevra par exemple le caractère d'un homme d'après les épisodes de sa vie; puis il y a un poète qui regarde le caractère déjà conçu, et qui le voit soudain se remettre en marche et nouer d'étranges aventures avec les autres abstractions qui l'entourent.

Ce que vaut le penseur, on pourrait à peine le soupçonner d'après toutes ses idées, si on les envisageait seulement l'une après l'autre.

L'ensemble de son poème peut seul donner la mesure de sa supériorité particulière. Ceux qui connaissent les mystères de la production me comprendront à demi-mot. Ils savent où est le signe de la force et de la faiblesse : la force n'est pas de pouvoir engendrer une à une des conceptions puissantes, c'est de pouvoir les porter sans cesser de concevoir et d'engendrer encore, c'est d'avoir la capacité nécessaire pour les contenir et pour attendre qu'il s'en amasse d'autres avant que l'esprit trop plein ait besoin de les digérer; car alors, quand il commence à les digérer, en d'autres termes, quand il cherche une combinaison pour traduire ce qui est en lui, sa combinaison se trouve être un moyen de rendre à la fois tout un agrégat d'idées.

Pour de tels tours de force, M. Browning est un Hercule; la puissance de généraliser atteint chez lui à des proportions exceptionnelles, et, pour surcroît de bonheur, la raison ne semble pas lui avoir coûté aussi cher qu'à d'autres : où finit le penseur, il reste encore au poète assez de vitalité pour pouvoir remplir une autre condition du terrible programme, — terrible, ce n'est pas trop dire, car il exige qu'un même homme ait d'abord une intelligence qu'on n'acquiert d'ordinaire qu'en s'atrophiant de tous les autres côtés, et il lui ordonne ensuite de retrouver une nouvelle jeunesse pour s'intéresser, comme un spectateur de vingt ans, au spectacle de ses pensées. Pourtant la condition est remplie dans un sens. Le Paracelse de M. Browning est sorti tout brûlant de sa poitrine. Si les illusions et les souffrances qui parlent sur ses lèvres n'ont pas l'accent mordant des cris que pousse la bouche d'un seul homme; si elles sont plutôt comme la note unique dans laquelle se résument toutes les notes d'un concert entendu de loin, elles ne palpitent pas moins à leur manière. On a reproché à M. Browning d'être froid, on n'a pas frappé juste. Il n'est pas tendre, si l'on veut; il n'a pas grand souci de l'homme-individu. L'un ou l'autre, peu lui importe : il voit l'humanité, qui trouve l'un ou l'autre pour pousser en avant sa destinée, et Dieu, qui, à défaut de l'humanité, trouverait autre chose; mais il n'est pas moins ému pour cela. Seulement son émotion est, comme ses pensées, une vaste généralisation, une résultante de tous ses souvenirs, un mélange, non pas un rapprochement, mais une combinaison parfaite de révolte et de résignation, de mépris et de respect. La résignation fait ressortir la violence du désir, et l'enthousiasme implique un dédain. Nous pouvons nous le rappeler : dans son héros, il ne ménage pas l'emploi que la jeunesse fait de ses facultés, et pourtant il plaint et vénère cette aspiration de jeunesse dont les folies sont notre unique capital de vie. Il hait les procédés des illusions tout en se réjouissant des résultats qu'elles amènent. Il est obsédé par une sorte de cauchemar qui lui répète comment nos œuvres et nos agitations ne sont que néant, comment tout acte humain est un commencement

arrêté malgré l'homme, par conséquent une honte pour la volonté humaine qui s'était proposé de réaliser un plan tout entier, et cependant, tout en jetant avec une douloureuse aigreur le mot impuissance, il s'enthousiasme du même souffle pour les énergies infaillibles qui atteignent leur but par nos erreurs et pour le plan complet qui se parachève par nos commencemens. Bref, il a le sens de la vie en bloc; il a surtout le profond sentiment de la masse de force qu'il faut dépenser en pure perte, rien que pour apprendre le tour de main qui permet d'utiliser ce qu'il en reste : une goutte. Aussi a-t-il pris pour héros un génie avorté « dont la grandeur se mesurait à la dimension de son ombre. » Un tel symbole résumait mieux ses impressions sur la destinée humaine. D'ailleurs, il fallait un Paracelse pour que le poème renfermât un Festus, et Festus c'est M. Browning sous une de ses faces, avec sa confiance dans le maître qui en sait plus que nous, et avec son respect endolori pour toute supériorité humaine. On n'invente pas des sentimens comme ceux-ci, par exemple: « Le voilà donc, lui, le plus brave champion de la terre, lui, la seule compensation accordée pour des milliers de générations qui courent au néant et ne laissent pas de trace! Mon Dieu, tu ne peux pas trouver mal que je me range de son côté : il a grandement péché, mais moi je n'aurais pas pu pécher de la sorte. »

Voilà certes de l'émotion devant ses propres abstractions, et cependant le poème, après tout, ne serait-il pas comme un de ces péchés sublimes dont parle Festus? — M. Browning semblerait presque l'avoir pensé, car son œuvre était à peine achevée, qu'il écrivait dans sa préface : « Il est à présumer que je ne recommencerai pas une pareille tentative. » Ce qui n'est pas douteux, c'est que la poésie de son œuvre manquait bien de corps pour venir habiter parmi les hommes. Qu'elle eût pu garder toute son ame en se matérialisant davantage, c'est là une autre question; mais en tout cas le poète était un peu tombé lui-même dans ces excès du spiritualisme qu'il a si nettement décrits. A force de se préoccuper de l'esprit de justice qui enfante les actes de justice, Luther (comme M. Émerson de nos jours) en était venu à ne plus trop savoir à quoi servaient les œuvres. A force aussi de regarder les actions humaines au point de vue de ce qu'elles signifient, M. Browning, quand il écrivait *Paracelse*, en était arrivé à ne plus trop savoir à quoi servent dans un drame « ces faits et ces incidens qui, dans la vie, déterminent ou manifestent nos sensations. » C'est lui-même qui s'est ainsi critiqué. — J'en conclurais volontiers qu'il péchait encore par excès de jeunesse. La pensée chez lui était trop comme l'aspiration de Paracelse : elle était avide de s'exprimer jusqu'à ne songer qu'à elle et à ne vouloir que les moyens qui, pour mieux la formuler, ne formulaient qu'elle. Les images ne manquaient pas certainement; mais,

si l'on excepte cinq ou six passages magnifiques, elles ne s'associaient pas d'après la logique de la sensation. L'intelligence s'en servait à peu près comme un habitant du ciel pourrait employer ses souvenirs de la terre pour faire comprendre à un homme les choses qui ne sont pas de la terre. « La vie et la mort, la lumière et l'ombre » n'apparaissaient pas assez en leur qualité de « dispensatrices des ravissemens et des tristesses. »

Ces remarques, ce n'est pas moi, pour ainsi dire, qui les fais; — je n'aurais pas osé : j'aurais eu trop peur d'imiter les vains souhaits des hommes qui, en admirant l'enfance à cause de sa grace, regrettent seulement qu'elle n'ait pas en outre la majesté du vieillard. — Ici encore je répète seulement l'opinion de M. Browning, autant que je puis la deviner d'après la suite de sa carrière, comme d'après les modifications qu'il a récemment apportées à son *Paracelse.*

Outre les vers ajoutés ou changés pour donner plus de clarté et de développement, la nouvelle édition de *Paracelse* renferme d'autres corrections qui ont pour but d'alléger le poème en y faisant prédominer davantage les aspects de la nature. Une de ces retouches donnera l'idée des autres. Dans le monologue où Paracelse entend sa pensée lui répéter la prophétie du vieux Grec : « Tu ne sortiras pas d'ici avant de savoir ce que tu désires, » la nouvelle édition ajoute : « *Est-ce le vent léger qui vient de chanter ces paroles sur la mer?* »

La même préoccupation se trahit dans le titre (*Bells and Pomegranates*) sous lequel il a publié une partie de ses essais dramatiques. Les mots anglais ont deux sens : *cloches et grelots, clochettes et grenades,* et, avec M. Browning pour interprète, ils signifient « une tentative pour allier la poésie et l'éloquence, quelque chose comme les œuvres et la foi. »

M. Browning a donc voulu revenir à la sensation; il avait commencé autrement que les autres, il a continué autrement. Chez lui, ce sont les exigences trop exclusives de la réflexion qui ont provoqué la révolte des facultés impressionnables. Quand même il n'eût pas tenu ses promesses, je dirais presque comme son Ogniben de *la Tragédie d'une ame :* « La promesse sincère, c'est l'homme; quant à ce qu'il tient, les circonstances et les impossibilités y entrent pour les neuf dixièmes. » Ici toutefois, ce qui a été tenu dépasse le dixième ordinaire. Le poète ne s'est pas borné à jeter un regard en arrière et à murmurer tristement : pourtant il y avait bien des charmes dans cette poésie extérieure que j'ai dédaignée, et à laquelle j'ai renoncé par trop d'amour pour celle qui m'attirait davantage! — Non, le regret ou le repentir qui, chez le plus grand nombre, eût tenu l'espace d'un moment, a pris chez lui les proportions d'une volonté permanente et presque aussi intense que les premières obstinations de jeunesse. Il semblerait qu'il

ait fait un second noviciat, et non pas pour l'amour de Dieu, mais de tout cœur, en ayant le don d'y prendre plaisir. Les fruits en sont là. Il a appris à lire une autre des écritures de la nature. S'il ne s'est pas fait des facultés nouvelles, il a développé ses facultés secondaires, d'abord sacrifiées à ses facultés dominantes, et il a montré que la minorité de son parlement intérieur surpassait en nombre les majorités de bien des cerveaux.

A ce point de vue, ses drames étonnent d'un bout à l'autre, car c'est vers le drame qu'il a été ramené, comme son Paracelse avait été rejeté vers le besoin de vivre. Dès qu'on ouvre ses *Bells and Pomegranates*, on est frappé d'un changement complet de manière. Autrefois M. Browning cherchait à peindre des lois générales ou morales sans les peindre par les actions et les effets qui, dans ce monde, sont leur unique manière de se montrer, et par cela seul il était forcé de leur donner une réalité fantastique en les représentant, elles et leurs opérations, par des analogies prises de tous côtés. Maintenant le penseur presbyte fournit à l'appui de ses conclusions les remarques d'un observateur myope. Quoique ses personnages soient toujours des êtres particuliers composés d'élémens généraux, il les fait comprendre par des voies et moyens qui s'adressent aux sens. Pour chaque circonstance, il trouve en lui le souvenir d'une petite scène prise sur le fait, et il la crayonne de telle façon, que son esquisse fait ressortir à la fois les lois morales ou générales qu'il veut montrer à l'œuvre dans cette *façon d'agir*, et la physionomie du procédé lui-même avec ses autres aspects. Penseur comme il l'était, il garde les avantages en évitant les inconvéniens des natures réfléchies, qui trop souvent ont l'air de connaître les agens qui se manifestent par les choses, sans connaître les choses qui sont leurs manifestations. Bref, il a même la minutie d'un Flamand, et c'est là un précieux renseignement, car il nous apprend que M. Browning peut regarder ce qui se passe devant lui, quoiqu'il réfléchisse, ce qui est rare; il nous apprend aussi que c'est d'après ses propres observations qu'il généralise. Cela explique sans doute pourquoi ses généralisations, au lieu d'être des idéalités, sont des milliers de réalités dans une seule définition.

Mais le résultat, mais les drames eux-mêmes? Oui, les œuvres, répéterai-je après Festus, c'est là l'important; « les facultés me sont connues depuis long-temps, mais les hommes ne peuvent voir que les effets et ne tiennent compte que des valeurs réalisées. » Une œuvre, en voulant être un drame, s'impose des conditions spéciales par le seul choix de ses moyens. M. Browning les a-t-il remplies? — A vrai dire, je n'aurais pas tout-à-fait le droit de me prononcer, car je ne connais pas toutes ses productions dramatiques : entre autres, je n'ai ni vu ni lu la principale, son *Strafford;* mais, à juger de l'inconnu par le connu,

je crois pouvoir prédire qu'en la parcourant je serais souvent enthousiasmé, et qu'en la fermant je ne serais pas satisfait. — Ce n'est pas le souffle dramatique qui manque à M. Browning; ses pensées elles-mêmes sont des êtres qui marchent, et ses personnages marchent mieux encore. Au lieu de retomber dans ses rêveries à lui, il s'oublie volontiers. La passion non plus ne fait pas défaut; il y a dans *Pippa passe* telle scène de meurtre qui a des qualités shakspeariennes; il y a dans *la Tache sur le blason* telle autre scène qui est franchement pathétique. Le poète d'ailleurs possède la faculté si essentielle de se rappeler les acteurs qui entourent celui qu'il fait parler et les incidens qui ont précédé la circonstance du moment. Les émotions successives de ses personnages se traduisent surtout par le contre-coup qu'ils ont gardé des événemens antérieurs, par les souvenirs du premier acte qui leur reviennent, par leur manière de répondre au serrement de main de leur interlocuteur. En résumé, les élémens d'un beau drame sont là presque en totalité, et cependant je doute que le drame lui-même y soit.

Certes, c'est un curieux fait que cette impuissance de l'Angleterre moderne à produire des œuvres scéniques. — Le génie dramatique y abonde plus qu'ailleurs; pourquoi n'a-t-elle plus de Shakspeare? — Ne serait-ce pas parce que, de nos jours, les esprits *portés* à réfléchir sont trop *poussés* à vivre exclusivement pour réfléchir? Sous Élisabeth, les Shakspeares réfléchissaient malgré leur entourage et au milieu d'un monde où dominaient les sensations et les passions. En dépit d'eux-mêmes, il fallait qu'ils vécussent aussi comme leur temps, et les œuvres qui s'engendraient dans leur esprit étaient naturellement doubles comme eux. Suivant le mot si profond d'un fanatique, elles *parlaient à la condition* des penseurs et des masses.

Quoi qu'il en soit, l'esprit a lieu de s'interroger devant des écrivains comme MM. Browning et Henri Taylor; tous deux étaient doués pour le drame, et tous deux, malgré la profonde différence de leur talent, se sont trompés à peu près de même. Quant à M. Taylor, on pourrait le comparer aux peintres dont les tableaux sont si bien combinés pour retracer un épisode historique, qu'ils ne sont plus combinés pour former un heureux accord de couleurs et de lignes. Il emploie des scènes fort émouvantes, en vue de dérouler le jugement qu'il a porté sur une époque; mais la raison que les scènes ont pour se suivre est tout intellectuelle, et, pour passer de l'une à l'autre, l'esprit est lancé sur une pente qui l'éloigne de toute émotion.

Parmi les drames de M. Browning, j'accuserais d'une pareille contradiction ceux qui ne sont pas écrits pour la scène, tels que *Pippa passe* et *la Tragédie d'une Ame*. Les scènes veulent causer des sensations, et si elles sont rapprochées, c'est en vue de produire un effet

qui s'adresse à une faculté encore sans nom en français. On l'appelle en Angleterre le *sens de l'émerveillement*. A l'égard des pièces comme *Luria* et *la Tache sur le blason*, la contradiction ne fait que prendre une autre forme. Le sujet y est trop mélodramatique pour les intentions qu'il sert à mettre en relief. On sent que le poète se violente; il ne veut pas adopter les combinaisons qui seraient le plus en harmonie avec ce qu'il a à dire de la vie; il veut avoir des incidens pour le public, et il en résulte que ce qu'il a à dire ne fait pas valoir son sujet pour ceux qui peuvent le goûter, et que son sujet ne fait pas valoir ce qu'il a à dire pour ceux qui seraient à même de l'apprécier. D'un côté ses personnages sont trop exceptionnels, de l'autre trop génériques. Leurs mobiles et leurs sentimens appartiennent à un degré de développement trop insolite, et ils sont en même temps comme les corps simples d'une chimie qui n'a pu concevoir sa théorie qu'avec une puissance trop exceptionnelle pour généraliser. L'humanité pour le poète se décompose en élémens qui représentent des analogies perçues entre des faits que nul n'a même songé à rapprocher.

Par-dessus tout enfin, M. Browning perd dans ses drames un des plus magnifiques avantages de sa nature : il est parfois d'une impartialité désespérante. Rien de plus sublime que de savoir distinguer et aimer jusque dans le mal les énergies dont le bien n'est qu'une autre manifestation. Rien de plus élevé que de reconnaître dans le grandiose les élémens mêmes du grotesque. C'est là de l'honneur rendu au créateur quand on se place au centre des choses, c'est là du génie épique quand on prend pour sujet les forces primaires qui opèrent partout; mais dans un drame, quand le poète nous met sous les yeux des faits et des êtres particuliers, il ne s'agit pas pour lui de rester dans le sentiment élevé qui rend justice à Dieu dans toutes ses œuvres, et qui est trois fois saint quand il s'adresse à toutes ses œuvres à la fois. Au lieu de contempler les forces qui se manifestent dans tous les phénomènes, il a voulu appeler notre attention sur une forme particulière de leur action. C'est d'un individu ou d'une œuvre qu'il est question. — Qu'en pense le poète? Approuve-t-il? blâme-t-il? Il faut qu'il le laisse percer, il faut qu'il colore sa description de ses préférences ou de ses antipathies, il faut qu'il prenne un parti. C'est ce que M. Browning ne fait pas toujours. La parcelle d'esprit voltairien qu'il renferme monte trop à la surface.

Qu'est-ce à dire? que le drame est peut-être pour M. Browing un pas de trop du côté de la sensation. Le vent de la porte qu'il avait ouverte pour en retirer *Paracelse* l'a rejeté, je crois, trop loin, en le poussant jusque-là. La réaction ne s'est pas assez contenue. Tant mieux; c'est elle sans doute, qui le ramènera dans sa voie avec un plus riche butin. Il se pourrait qu'il y fût déjà rentré; sa dernière publication donnerait

à le penser du moins. C'est une reprise de possession un peu désordonnée, mais elle n'en ressemble que plus à la joie du voyageur qui saute en remettant le pied sur le sol de la patrie. A ce titre, elle mérite d'être lue comme une page nouvelle des aventures de M. Browning. Il est bon de voir ce qu'il rapporte ou ce qu'il va chercher.

Ce qu'il rapporte tout d'abord, c'est une combinaison à doses plus égales de ses deux caractères précédens, disons de ses deux matières. Les limites qui séparent le réel du spirituel, ce qu'on perçoit avec les sens de ce qu'on perçoit par l'esprit, sont à peu près effacées. Il passe brusquement d'une image microscopique à une abstraction, d'un trait extérieur de ce monde à un de ses nerfs invisibles, du sérieux au comique. Pour énoncer des spéculations recueillies, presque solennelles, il emploie une versification qui rappelle *Hudibras,* et qui sonne comme un carillon de rimes bizarres.

Son volume renferme deux poèmes : *la Veillée de Noël* et *le Jour de Pâques*. Le premier s'ouvre par quelques-uns de ces traits à la flamande dont j'ai parlé. La veille de Noël, par une pluie de rafale, M. Browning s'est abrité sous le porche d'une chapelle presbytérienne, et l'un après l'autre il a vu entrer les élus du lieu, figures baroques qui toutes ont semblé lui dire du regard : De quel droit le galiléen vient-il au milieu des saints? En dépit de ces coups d'œil pharisiens, en dépit de la *langue bleue de la chandelle,* qui lui tient à peu près le même langage du fond de la lanterne du portail, M. Browning pousse du coude la porte criarde et va s'asseoir au milieu des élus; mais bientôt il s'enfuit la tête pleine du pasteur vociférant et des ouailles placidement béates. Il est écœuré par cette dévotion qui veut monopoliser Dieu pour la chapelle *de Sion* et ses hôtes.

« Et cependant (reprend la seconde voix du poète, car il y a toujours en lui un dialogue de voix qui se répondent), pourquoi concentrer ma colère sur un cas isolé? C'est toujours ainsi : qui en sait un les sait tous. Ces braves gens ont sans doute un jour senti en eux un certain quelque chose, le mouvement qu'ils nomment *l'appel du Seigneur.* — Et tout ce mécanisme de paroles et d'intonations, ces textes avec un gémissement par verset, sont leur méthode à eux pour raviver la flamme de cet instant, pour reproduire en eux cet élan qui se fortifie par l'exercice. Je sais fort bien comment cela se passe. La semaine dernière, sur le chemin de fer de Manchester, le toc-toc et le cric-crac de la locomotive me firent venir un air dans la tête, et la semaine prochaine, le grincement de la machine chantera de nouveau le même air dans ma tête, tandis qu'il fera seulement frémir les hanches de mon voisin, parce que, chez mon voisin, il ne trouvera pas de filet musical à faire jaillir. »

Le poète est en plein air; sa poitrine se dilate. Il marche avec une bouffée de pluie à la face et un joyeux rebondissement du cœur, comme si, avec l'aide de Dieu, il franchissait le seuil de son église à lui.

« — Moi aussi, s'écrie-t-il, j'ai mon église à moi, et c'est dans cette église-là que j'ai senti ma foi me venir. Dans ma jeunesse, j'ai jeté les regards vers ces mêmes cieux, et, sondant leur immensité, j'y ai trouvé la visible omnipotence de Dieu; mais en même temps, au fond de mon cœur, si plein qu'il fût du sentiment de sa puissance, j'ai lu, avec une égale clarté, le témoignage écrit que son amour débordait encore davantage... Mon esprit a tout ramené à ce seul argument : que lui, l'éternel alpha et oméga, lui qui, dans sa puissance, dépassait tellement tout ce que l'homme peut concevoir en fait de puissance, lui dont la sagesse ne se montrait pas moins infinie, ne pouvait manquer d'être aussi infiniment bon, et que jamais, avec le pouvoir d'accomplir tout ce que l'amour désire, il ne descendrait à accorder moins que l'homme réclame. Ce qu'il révèle d'amour dans la feuille et la pierre, me disais-je, confond la plus haute portée de ma raison. Rien que pour déchiffrer cela, ce qu'il accomplit pour moi dans la feuille et la pierre, il me faudrait une éternité passée à apprendre et apprendre sans cesse. Jamais il ne sera besoin que moi je l'aide à réparer un oubli : Dieu n'aura pas à apprendre d'une créature ce qu'il faut au plus humble des êtres. »

Par une transition qui révèle un grand tact d'artiste, M. Browning nous fait passer de la terre dans le monde surnaturel; après avoir parlé à la pensée, il prépare l'imagination en la ramenant vers le ciel, où les nuages s'écroulent et roulent à l'ouest, tandis qu'au nord, au sud, au levant, se dessine un arc-en-ciel lunaire, puis un autre, puis un autre qui se perd au zénith.

« Tout à coup je levai les yeux avec terreur : il était là, lui, avec sa forme humaine, lui-même, sur l'étroit sentier, à quelques pas de moi... Il sortait donc comme moi de la chapelle. Je ne songeai plus au spectacle du ciel. Sa face m'était cachée. Je n'apercevais qu'un vêtement flottant ample et blanc, avec sa bordure, que je reconnaissais bien. Je ressentis de l'effroi, pas de surprise. Je me rappelai ce qu'il avait dit : Que partout où deux des siens seraient réunis pour prier, il serait au milieu d'eux. Bien certainement il avait été au milieu d'eux, de ceux qui priaient dans la chapelle, et mes tempes battaient de joie à la pensée que j'apercevais le pan même de sa tunique; mais bientôt tout mon sang reflua froid et lourd, un nouveau frisson me passa dans les veines, et je m'écriai en m'élançant vers sa robe flottante : — Non, non, Seigneur, cela ne se peut pas que tu t'éloignes de moi, que tu m'abandonnes, parce que j'ai méprisé tes amis... Tu es l'amour de Dieu; ne m'as-tu pas entendu mettre son amour au-dessus de sa puissance? Il ne faut donc pas que tu te retires de moi... La folie et l'orgueil ont été plus forts que mon cœur; ce que nous pouvons de mieux est mauvais et ne peut soutenir ton regard; — pourtant c'est toujours de notre mieux que nous devons faire. J'ai cru que le mieux était de t'adorer, toi l'Esprit, en esprit et en vérité, comme en beauté, et non dans les formes burlesques et sans nom dont je viens de m'éloigner... La face alors se tourna en plein sur moi, et, tombant à terre, je m'étendis à plat comme la laine qu'étend le blanchisseur sous la lumière purifiante du soleil, et, quand le flux qui m'inondait parut se retirer, voilà que je marchais

léger et rapide, l'esprit de plus en plus raffermi, mais le corps entraîné dans le sillage de l'ample tunique qui allait tourbillonnant devant moi et m'aspirant dans son tourbillon. »

Toujours aspiré dans le sillage de l'ample robe, il traverse l'espace, il est transporté devant un dôme colossal, il entend des chants et voit les lumières ruisseler sur le parvis d'un temple. Il est à Rome, en face de la grande basilique. Son guide le quitte, il reste seul avec le pan du vêtement dans sa main.

« Oui, me dis-je, il est entré, et il a pris place au milieu d'eux, je le sais. Leur foi a un cœur qui bat, quoique sa tête soit trop étourdie de vertige pour bien guider ses pas. Pourquoi resterais-je ici seul et glacé, au lieu d'entrer résolûment?... N'est-ce pas lui que ces hommes glorifient? Je veux élever la voix aussi haut que leurs louanges. O amour des premiers jours chrétiens, flamme sortie de l'étincelle conservée par la secte conspuée, flamme si prompte à jaillir, que l'intelligence antique qui trônait sur le monde roula à bas de son trône comme s'écroulent les images des rêves, — tu t'es levé, et il n'est rien resté d'elle, rien resté des souverainetés de sa parole... En vue même de la Grèce et de Rome, l'amour apprit à ses scribes à abhorrer les beaux artifices de poésie et de rhétorique, à se glorifier, dans leur liberté, de quelque enfantillage extatique griffonné peut-être sur un feuillet arraché à un Tite-Live... Plus rien des triomphes du ciseau, des triomphes de la palette... La musique aussi, qu'est-elle devenue? L'hiver était trop froid pour l'oiseau de Terpandre. Il prit son vol; la pierre seule ne pouvait pas partir, elle resta debout, elle ou le marbre, sous les traits de quelque Aphrodite, jusqu'à ce qu'un beau jour un saint bien sale aperçût les pieds de la déesse, plus que ses pieds par malheur, et se vengeât de l'avoir trouvée trop femme en lui brisant le nez. L'amour alors était la grande nouveauté, l'amour était ce qui suffisait à tout.

« Cela seul en dit assez. Dans l'obscurité, l'enfant sait trouver aussi bien qu'au jour la mamelle de sa mère. L'amour ferma les yeux à tous, et ils trouvèrent tout bien. Aujourd'hui, il est vrai, les yeux du monde sont ouverts; raison de plus pour que rien ne m'oblige à repousser les petits enfans qui veulent encore le sein et qui pleurent autant que jamais pour qu'on les fasse sauter sur le bras, ou qu'on les amuse avec un jargon de nourrice et un joujou à grelots, tandis qu'on voudrait les voir déjà marcher à quatre, ou se tenir sur leurs jambes, ou même essayer de grimper.... A l'avenir, j'aurai plus de raison. Quand un toit d'église couvrira n'importe quelle espèce de la grande famille, n'importe quels êtres portant au front le mot *amour* au-dessus de leurs grands yeux sérieux, je ne mettrai plus un mur entre eux et moi... L'amour ne peut pas trop abonder. Partout où c'est sur l'amour que l'intelligence se décharge de ses fonctions, moi qui ai les deux, je commencerai par rassasier mon amour, quitte à aller chercher pâture ailleurs pour mon intelligence..... Et songes-y bien, ô mon ame! Avant de partir, paie ta dette de respect au grand cœur de l'artiste qui ne tire pas toujours de son marbre la forme à laquelle le bloc se prêterait le plus aisément, qui n'en tire pas toujours la forme symétrique d'un homme complet, tel qu'Adam apparut aux yeux de sa femme, mais qui parfois se sent entraîné à rêver un colosse, et qui résolûment emploie tout son

marbre pour le buste immense qu'il a vu dans sa pensée. Il ne peut pas compléter sa figure, les matériaux lui manquent; mais il concentre son culte sur cette tête que pour rien au monde il ne voudrait amoindrir. Il dit en quelque sorte à la foule : Voyez et admirez quelle conception grandiose de ce que peut être un visage humain! A vous de la compléter dignement, à vous d'y ajouter une poitrine et des membres. — Béni soit-il. Mon imagination se figure comment un tronc et des jambes rendraient sa statue parfaite, si la main humaine savait plier le marbre à obéir à la volonté. Au lieu de mesquines chicanes, j'aime mieux l'espoir plus noble qu'un jour, dans mes voyages d'esprit, je pourrai rencontrer quelque artiste d'ambition opposée, qui, avec un bloc aussi insuffisant, aura cru mieux de commencer par les pieds du colosse; car, avant de mourir, il me sera donné de contempler la figure entière. — A peine avais-je dit, que de nouveau j'étais emporté dans la nuit. »

Cette fois, c'est dans une ville d'Allemagne que le poète est transporté : il monte l'escalier d'un vieil édifice qui s'ouvre devant lui, et il arrive dans une salle où, à l'occasion de la Noël, un docte professeur dissèque avec une sorte de dévotion le mythe de la divinité du Christ. Toute cette scène est touchée de main de maître : le tableau vit, et M. Browning a parfaitement réussi à nous le faire voir à travers son esprit. En apercevant le vieux professeur, « il avait senti un jet d'affection aller de son cœur à cet homme au teint jauni, à ce martyr des enthousiasmes de l'esprit, avec ses pommettes saillantes, sa virginité d'ame et ses trois parties de sublime pour une de grotesque. » — Trois parties de sublime pour une de grotesque, trois parties d'attendrissement pour une de ricanement, c'est aussi ce qui compose l'impression que le poète transmet si bien.

Je m'arrête ou plutôt je saute à la conclusion. Si M. Browning fût arrivé en dernier terme à ce spiritualisme cosmopolite qui ouvre les bras à toutes les formes possibles de religion, ses voyages seraient seulement ceux d'un esprit ordinaire. Il ne faut pas plus de supériorité pour tolérer toutes les opinions et toutes les religions, parce qu'on n'en a soi-même aucune, que pour les haïr toutes excepté une, parce qu'on a la sienne. Ne voir que la forme est aussi facile que de ne voir que le fond. Ce qu'il y a de difficile, c'est de pouvoir distinguer à la fois l'intention et le moyen, l'esprit et la forme; c'est de pouvoir aimer dans toutes les religions ce qu'elles se proposent, et cependant d'en préférer une. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'avoir des jugemens doubles, des appréciations faites de plusieurs impressions, des idées qui soient la décision de plusieurs pouvoirs. Ce qui indique la supériorité, c'est d'écrire comme M. Browning :

« Je relevai la tête, et, tandis que mon cœur s'épanchait follement dans une paresseuse et enfantine bienveillance pour toutes les formes de croyance, je sentis le pan du vêtement se détacher de ma main stupide. Je bondis avec la

véhémence de l'effroi. — Entre toutes les voies, me dis-je, il doit y en avoir une qui soit la meilleure. A moi de tendre mes facultés pour la découvrir, et, quand je l'aurai trouvée, pour faire profiter mes semblables de ma découverte. C'est là mon rôle terrestre, à moi; celui de Dieu est au-dessus et distinct. Pour ma part, je suis un homme allié à des hommes, et non une brute parmi des brutes. Dans ce qui peut m'arriver de bon , il faut que les autres aient leur part; si mes efforts pour les associer à mes gains n'aboutissent à rien, Dieu reste, et il me reste à moi la joie de penser que Dieu, par ses voies impénétrables à lui, peut ramener à un unique sentier et y ramène en effet (je veux le croire) tous les voyageurs disséminés. En attendant, je ne puis attester que ce qui a été fait pour moi; je ne puis témoigner que du soin que Dieu a pris de moi. C'est pour mon propre compte seulement que je *sais*. Le monde avec ses témoignages roule autour de moi pour me laisser comme il m'a trouvé; les hommes y poussent leurs cris, mais mon oreille est paresseuse; leurs générations fleurissent ou s'en vont, que sont-elles tandis que cette voie lumineuse avec ses myriades de soleils partage la voûte du ciel? Comme mon esprit répare vite sa faute, quand, secouant la torpeur des sens, il se reporte sur ma propre vie! A ce point de vue, il n'est pas un espace d'atome où ne fourmillent par multitudes les manifestations de la Providence. Et malheur à moi si en face de ce livre, le seul qui me soit ouvert, je ne lisais que des yeux, si je ne savais pas comprendre les avertissemens qui y sont écrits! Ce soir même, cette nuit de Noël, ai-je été certain que Dieu de sa propre main avait tissé l'arc-en-ciel d'où sa vérité est descendue du ciel dans mon ame? Je ne puis pas obliger le monde à admettre que c'est lui qui s'est penché vers mon ame pour la guérir; je ne le puis pas plus que si, dans le coup de tonnerre où l'un a entendu un bruit, où l'autre a vu une flamme, j'avais moi seul entendu mon nom prononcé par sa voix. Mais qu'ai-je à m'affliger ou à me réjouir des jugemens du monde, quand demain il détournera à peine la tête pour dire : Cet homme est mort! »

Il n'y a pas à s'y méprendre, M. Browning est bien là dans son vieux domaine, et son second poème nous conduit au même endroit, ni sur la terre ni au ciel, mais en quelque sorte sous la surface concave des choses terrestres, au milieu même des génies souterrains qui façonnent les effets visibles. Çà et là leur marteau fait tomber un morceau de la croûte solide qui se présente par son côté convexe; çà et là aussi on entrevoit par quelques fissures les vastes cieux, — ils ne sont pas sans nuages, il est vrai; — au milieu de leurs astres aussi, on aperçoit quelques comètes errantes, mais les étoiles fixes sont là. Pour descendre de ces hauteurs, on pourrait reprocher cette fois à M. Browning plus d'une tache de style, plus d'une expression manquant de justesse, plus d'une combinaison d'impressions rapprochées par le hasard dans sa tête. Malgré tout, *la Nuit de Noël* et *le Jour de Pâques* ne font que me confirmer dans une idée qui sera ma conclusion.

En demandant pardon au poète de le disséquer ainsi tout vivant, je crois que son séjour dans le drame a été comme le professorat à Bâle

de Paracelse. Lui aussi, j'imagine, a eu son apparition d'Aprile. Pour tenter sa première tentative, il avait fallu que pour un moment au moins il perdît de vue et l'état intellectuel du public, et l'indocilité des langues humaines, et tous les autres obstacles qui empêchent un homme comme lui de transmettre à d'autres le fond de son ame. Le drame a été le lendemain : j'ai bon espoir de voir arriver un troisième et plus beau jour. Si, comme le poète le pense, on ne peut rien réaliser avec une visée à moins de connaître les nécessités de derrière avec lesquelles il faut la concilier, il n'aura pas perdu son temps en parcourant les régions où il n'était emporté que par la minorité de ses facultés. Après avoir visité l'antipode de sa première vocation, il sera à même de bâtir sur son propre fief. Au lieu de mettre sa provision de réflexions au service de ses instincts dramatiques et de son talent d'observateur, il utilisera ses observations et ses émotions éprouvées au profit de sa puissance intellectuelle. L'histoire de ceux qui arrivent a toujours un troisième chapitre de ce genre. Après avoir renié leur père et leurs voisins pour penser autrement que tout le monde, ils en viennent ensuite à renier leur propre individualité à cause de sa forme trop exclusive; mais en fin de compte ils finissent par ne plus nier personne. En se reprenant eux-mêmes, ils reprennent leur famille et ils deviennent les fils de leur père; ils combinent et améliorent.

Autant que l'on peut prédire en pareil cas, je ne m'étonnerais pas que M. Browning fût réservé à finir par la poésie épique. Sa supériorité est intimement liée à la force d'abstraction qui lui a été accordée, et, quoi qu'il fasse, il paiera le prix de sa supériorité : il sera toujours comme un pauvre somnambule en puissance d'un magnétiseur qui peut l'arrêter d'un geste, et qui à chaque instant le plonge dans une sorte de catalepsie, au milieu de ses plus douces promenades. C'est beaucoup déjà que M. Browning puisse aussi bien faire connaissance avec les réalités de ce monde pendant les entr'actes de ses réflexions; mais jamais il n'excellera, comme M. Tennyson, à chanter ce qu'on peut éprouver devant un objet isolé avec une ame faite de toutes les sensibilités humaines. Son génie à lui, c'est de pouvoir ce que M. Tennyson ne peut pas; c'est de revoir dans chaque fait un abrégé de la création. Chacun son rôle : aux uns de centraliser toutes les émotions humaines, aux autres de centraliser toutes nos conceptions. Pour les uns, le lyrisme; pour M. Browning, la poésie épique. Avec lui, bien entendu, il ne serait plus question de batailles ni de Troyens; chaque chose a son temps, et les héros d'Homère, comme ses dieux, ne sont plus notre épopée. Le merveilleux de l'Iliade était de la vérité pour les Grecs; il faisait descendre sous une forme humaine les invisibles puissances que l'intelligence grecque voyait en effet se mêler aux affaires des hommes. C'est aussi la vérité merveilleuse, mais notre vérité à

nous, qu'il nous faut. M. Browning nous la donnera-t-il? Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il semble fait pour le tenter. De tous les poètes que je sache, il est le plus capable de résumer les conceptions de la religion, de la morale et de la science théorique de notre époque, en leur donnant un corps poétique, je veux dire des formes qui soient le beau approprié à ces abstractions, des formes qui représentent les nécessités de ces natures idéales, et qui puissent causer à l'imagination une impression en harmonie avec celle qu'elles-mêmes, comme idées, causent à l'esprit. Je n'oserais pas répondre qu'il puisse trouver un sujet suffisamment heureux comme résumé universel : je craindrais aussi que, dans ses visions, le spécial ne se mêlât trop au général; mais le général au moins serait une véritable généralisation, et l'ame de l'épopée ne manquerait pas, car, s'il est permis d'affirmer une chose, c'est que M. Browning a le sens des fluides invisibles : c'est un jeu pour lui de distinguer les rapports qui unissent les choses disséminées à tous les coins de l'infini, et qui vont de l'une à l'autre, comme des fils, en passant par-dessus des espaces qu'une enjambée de géant ne franchirait pas.

Pour me permettre une pareille conclusion, qui implique un blâme et un conseil, j'ai une excuse. Comme M. Browning nous l'a dit : « Rien ne se perd de ce qui vaut la peine d'être conservé. Quand on a la faculté de s'émerveiller, et qu'on a fini de s'émerveiller des femmes, on s'émerveille des hommes vivans ou morts; quand on a fini de s'émerveiller des hommes, il reste Dieu. » C'est à ce moment-là précisément qu'on est mûr pour l'épopée. Il est donc encore parfaitement temps de commencer. Les poètes qui ont produit des œuvres épiques se sont mis tard à la tâche. Déjà, pour eux, la vieillesse était venue « décrépite comme il convient à cet âge; sans cela, comment auraient-ils pu se recueillir au milieu des souvenirs accumulés de leur cœur? comment auraient-ils ramassé jusqu'au dernier ces débris des premiers banquets qu'on laisse tomber au début, et qu'on dédaigne par trop d'impatience d'arriver aux délices à venir? A la vieillesse de méditer sur l'ensemble du passé; c'est l'heure où il se dessine enfin dans sa vaste unité sous les lueurs du crépuscule qui aident à fondre les nuances printanières et les teintes flétries, tandis que sa silhoutte, avec les ombres du soir qui s'enroulent alentour, se dresse grandiose en face de l'esprit, et qu'au milieu de l'obscurité perce un rayon d'un autre matin. » Ces beaux vers de M. Browning sont d'un bon augure.

J. Milsand.

CABECILLAS Y GUERRILLEROS

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

LE RASTREADOR.

I. — LUZ LA CIGARRERA.

En 1814, par une belle matinée d'été, un voyageur, monté sur un cheval qui, malgré les coups d'éperon, n'avançait plus qu'à pas lents, s'acheminait, en sifflant, vers la petite ville de Púcuaro, située dans l'état mexicain de Valladolid. Déjà il en pouvait découvrir les maisons éclairées par les premiers rayons du soleil. Rien qu'à voir les flancs du cheval baignés de sueur et les vêtemens poudreux du cavalier, on devinait qu'ils venaient tous deux de voyager plusieurs jours à marches forcées. Le cavalier solitaire était un jeune homme de haute taille et vigoureusement découplé; il eût pu passer pour un fort joli garçon, si d'épais sourcils d'un noir de jais n'eussent donné une expression sinistre à sa physionomie, empreinte d'une audace toute militaire. Ce cavalier à la fière allure n'était autre qu'un certain Berrendo, chez qui, bien des années plus tard, après ma courte halte dans un hameau voisin de San-Blas (1), je devais trouver l'hospitalité avant d'arriver sur les bords de la Mer Pacifique. A l'époque où commence ce récit, Berrendo, qui portait alors son vrai nom de Luciano Gamboa, était un des plus audacieux soldats de l'armée révolutionnaire du Mexique, et son his-

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

toire, que je me borne à résumer ici d'après ses souvenirs, nous montre la guerre de l'indépendance arrivée à un de ses momens les plus critiques.

La petite ville de Púcuaro, vers laquelle se dirigeait Berrendo, avait, dans le courant même de l'année 1814, attiré à divers titres l'attention des Mexicains et des Espagnols. C'était là qu'à la suite d'un engagement sanglant avec les troupes royalistes, le frère du général don Ignacio Rayon, don Ramon, s'était retiré avec une centaine d'hommes, les seuls qui eussent pu quitter, sous sa conduite, le champ de bataille; mais, chose singulière, on avait perdu la trace de don Ramon et de sa petite troupe depuis l'époque même de leur entrée à Púcuaro; personne ne pouvait dire s'ils étaient sortis de la ville, et cependant rien n'y indiquait leur présence. On devait croire qu'ils n'avaient fait que traverser Púcuaro, et qu'ils s'en étaient éloignés furtivement, à l'insu des habitans; mais où s'étaient-ils dirigés? C'était là une question qui préoccupait aussi bien les *guerrilleros* mexicains que les généraux espagnols, mais qui tourmentait par-dessus tout don Ignacio Rayon. Désireux d'opérer sa jonction avec son frère don Ramon, don Ignacio faisait, depuis un mois, battre par ses courriers, mais inutilement, tout l'état de San-Luis-Potosi, lorsque Berrendo se chargea, à son tour, de découvrir l'inaccessible retraite de la bande si singulièrement disparue. C'était cette mission difficile qui l'amenait sur la route de Púcuaro au moment où nous l'avons rencontré découvrant les premières maisons de la ville et pressant son cheval haletant pour y arriver sans encombre ni retard.

Berrendo s'applaudissait déjà de toucher au terme de son voyage; mais les banderoles d'un régiment de lanciers espagnols, — le régiment de Navarre, — qu'il aperçut flottant au loin dans la plaine vinrent brusquement changer le cours de ses pensées. Les lanciers se dirigeaient de son côté, et, en sa qualité d'insurgé, le cavalier avait d'excellens motifs pour ne pas désirer cette rencontre. Il était précisément à un endroit de la route où un chêne énorme, au tronc creusé par l'âge, étendait de larges branches au pied d'un rempart de rochers dont le sommet s'exhaussait graduellement jusqu'à former une assez haute colline. Le cavalier pensa qu'un insurgé figurerait merveilleusement à l'une des branches du chêne, et cette réflexion redoubla son malaise. Tout à coup Berrendo remarqua un lierre presque aussi vieux que le chêne, et qui, après avoir couvert tout un côté du tronc, retombait en un large rideau d'un vert sombre dont les plis s'accrochaient aux anfractuosités des rochers. Par une inspiration soudaine, il mit pied à terre, souleva la draperie de lierre et poussa un cri de joie : ce rideau cachait l'entrée d'une grotte obscure par laquelle un cheval pouvait facilement passer. Tirer son cheval après lui et se

jeter derrière le pan de lierre fut pour le cavalier l'affaire d'un instant. Cependant, à peine fut-il dans la grotte, que Berrendo se repentit pesque d'y avoir cherché asile. Des bruits terribles et inexplicables grondaient dans l'intérieur du souterrain. Au-delà du rayon de lumière que laissait filtrer le feuillage du lierre, une obscurité profonde étendait devant ses pas un voile impénétrable. Il lui semblait entendre au sein de ces ténèbres épaisses des frôlemens sourds comme ceux de l'aile des grands vampires de certaines forêts du Mexique, ou le bruit saccadé du souffle puissant de quelque gigantesque animal. Placé ainsi entre deux dangers, le cavalier resta immobile et plein d'angoisse, attendant avec une bien vive impatience le moment où il pourrait quitter la caverne.

Ce moment devait malheureusement se prolonger bien au-delà de ses prévisions. Les lanciers espagnols avaient fait halte près du chêne, et le cavalier entendait le bruit de leurs voix se mêler aux rumeurs étranges du souterrain. C'était pour lui comme une double menace qui ne lui permettait ni de s'avancer dans la grotte, ni d'en sortir. Une heure d'une longueur mortelle se passa ainsi, quand l'insurgé crut entendre un rugissement rauque qui l'effraya si fort, que, préférant l'ennemi de chair et d'os aux hôtes terribles que semblait renfermer la grotte, il s'élança au dehors. Le chemin était libre, et Berrendo put reprendre sa route. En moins de deux heures, il atteignit Púcuaro, et ce ne fut qu'alors qu'il crut pouvoir respirer plus librement; mais il comptait sans une nouvelle rencontre.

En traversant la rue principale de Púcuaro pour gagner le *meson* qui devait le recevoir, le *guerrillero* avisa, sur le seuil d'une petite maison isolée des autres par de grands jardins, une jeune fille assise sur une natte, les jambes croisées à la mode mexicaine, et occupée à rouler des cigarettes. Sa tête, l'ovale gracieux de son visage, ainsi que ses épaules, étaient soigneusement *tapados*, c'est-à-dire enveloppés d'un voile de coton à raies bleues sur fond blanc. La jeune fille avait jeté sur le cavalier un rapide regard dont celui-ci ne s'était pas aperçu, et, quand il se mit à la considérer lui-même, elle tenait les yeux baissés. Le cavalier ne put distinguer que deux bandeaux de cheveux noirs arrondis sur un front lisse et poli comme l'ivoire. Des plis de la robe sortaient deux petits pieds sans bas et chaussés de satin noir, et le *rebozo* de la jeune fille laissait passer deux mains mignonnes et blanches dont les doigts agiles et déliés roulaient des cigarettes avec une dextérité pleine de grace.

— Par la mère des anges! se dit le jeune homme, il me semble que j'ai mille choses à dire à cette jolie fille.

Et comme la timidité ne paraissait pas être le défaut capital du cavalier, il mit courtoisement son feutre à la main et fit sonner contre

les flancs de son coursier les molettes de ses éperons de fer, tandis que, docile à sa main, l'animal vint achever près du péristyle une de ses plus élégantes courbettes. Cette manœuvre fut si imprévue, et les fers du cheval vinrent battre le pavé si près de la jeune fille, qu'elle ne put retenir un petit cri d'effroi, et qu'elle fit elle-même un brusque mouvement. Son *rebozo* glissa de sa tête sur ses épaules, et de ses épaules sur la natte de roseaux. Alors Berrendo put voir une charmante figure et les contours de deux épaules éblouissantes de blancheur; mais le même homme qui tout à l'heure semblait avoir mille choses à dire ne trouva plus une seule parole à bégayer : il demeura ébloui et muet. Il ne recouvra la parole que lorsque le *rebozo*, vivement ramené sur les épaules et sur la tête de la belle Mexicaine, cacha de nouveau tout ce qu'il n'avait qu'un instant découvert.

— Pardon, *señorita!* s'écria le cavalier, pardon de l'effroi que je vous ai causé; mais, étranger dans cette ville, j'ai besoin de savoir s'il y a quelque auberge pour les voyageurs, et je prie Dieu qu'il n'y en ait pas.

— Et pourquoi cela, seigneur cavalier? demanda la jeune fille d'une voix aussi harmonieuse que celle du *cenzontle*, le rossignol mexicain.

— Parce que je vous supplierais alors de m'accorder l'hospitalité.

— Oui da! reprit-elle avec un fier regard. Pensez-vous que la maison de ma mère s'ouvrît à un hôte tel que vous? En tout cas, il y a une *posada*, et elle n'est qu'à deux pas d'ici.

La jeune fille se leva après avoir jeté dans les plis de son *rebozo* les cigarettes qu'elle avait roulées, et disparut derrière la porte avec une gracieuse fierté d'allure qui mettait en relief sa fine taille et ses larges hanches.

— *Caramba!* je risque bien de ne jamais retrouver don Ramon, s'il n'est pas à Púcuaro, se dit le jeune homme, car je ne pourrai jamais me résoudre à quitter la ville qui renferme ce trésor de jeunesse et de beauté.

Et il arriva au *meson* le cœur encore tout troublé de sa rencontre. Une fois installé dans l'hôtellerie, il se dit pourtant qu'il fallait songer à sa mission; mais, pour la mener à bonne fin, il y avait certaines mesures de précaution à garder. Púcuaro ne semblait pas tenir pour l'indépendance, et un corps d'armée espagnol était campé dans le voisinage. Berrendo chercha donc par quels moyens il pourrait obtenir les informations qu'il désirait, sans compromettre ni don Ramon ni lui-même.

Après un frugal repas pris au *meson*, Berrendo n'eut rien de plus pressé que de chercher un prétexte pour revoir la jeune fille aux cigarettes. Il s'était dit qu'il pouvait sans danger s'ouvrir à elle du but de sa mission. Il se dirigea donc vers sa maison, qui n'était qu'à quel-

ques pas de l'hôtellerie. Malheureusement tout y était clos, et les aboiemens d'un chien laissé dans l'intérieur répondirent seuls aux coups frappés contre la porte. Berrendo, forcé de renoncer à son projet pour ce jour-là, s'achemina vers une *nevería*, dans l'espoir que, parmi les consommateurs qui fréquentent ces établissemens, il recueillerait quelque renseignement de nature à le satisfaire. C'était par une chaude soirée, le café était plein, et Berrendo s'assit plus occupé de prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui que de vider le verre de neige à la cannelle qu'il s'était fait servir. Son espoir ne fut pas tout-à-fait trompé; on s'entretenait des affaires de l'époque, et le nom de don Ramon Rayon fut prononcé plusieurs fois avec un accent plutôt ironique qu'hostile.

Un seul individu parmi tous ceux qui se trouvaient dans la *nevería* semblait complétement étranger à ce qui se disait autour de lui. Son costume ne différait en rien de ceux qui l'entouraient; quant à sa physionomie, il était difficile de l'apercevoir dans l'intérieur obscur du café, car de son front appuyé sur ses deux mains de longues mèches de cheveux pendaient comme les branches du saule ravagées par l'orage et masquaient à demi sa figure. De temps en temps seulement, Berrendo surprenait un ardent regard fixé sur lui.

— Don Ramon est-il donc passé par ici? demanda Berrendo à l'un des personnages qui venaient de prononcer le nom du *guerrillero*. Il affectait à dessein de regarder comme une nouvelle imprévue pour lui le bruit du passage de don Ramon à Púcuaro. Avant qu'on eût répondu à Berrendo, l'inconnu attacha sur le questionneur un regard plein d'ironique dédain; puis il se leva, paya l'hôte et sortit.

— Sans doute, fut-il répondu à Berrendo, et il y a dans l'église des gens qui sauraient dire, s'ils le voulaient, ce qu'est devenu aujourd'hui le *profanateur des tombeaux*.

Une profanation! des tombeaux violés! c'étaient là d'étranges révélations pour Berrendo. Il voulut en savoir davantage : on lui dit de s'adresser aux desservans de l'église. A la chute du jour, Berrendo s'achemina donc vers l'église; il allait en franchir le seuil : une forme légère et svelte passa près de Berrendo, qui n'eut pas de peine à reconnaître la belle jeune fille à laquelle il n'avait pas cessé de songer. Elle sortait de l'église, et Berrendo s'empressa de lui présenter galamment de l'eau bénite au bout de son doigt en disant à voix basse avec un regard passionné :

— Heureux les yeux qui voient deux fois dans un jour un ange du paradis! et je rends graces au ciel de vous rencontrer encore.

La jeune fille rougit et ne répondit rien; mais une espèce de duègne qui marchait derrière elle se chargea de la réponse.

— C'est un bonheur d'égoïste, seigneur cavalier, dit-elle d'un ton

rogue, car vous êtes seul à le partager. Passez votre chemin, s'il vous plaît, donneur d'eau bénite et beau diseur de mensonges.

— Pardon, vénérable señora, reprit Berrendo, me feriez-vous le plaisir de me donner un renseignement sur don Ramon Rayon?

— Allez au diable, vous et don Ramon, riposta vivement la mère en emmenant sa fille; nous n'avons que faire avec des insurgés.

A peine la duègne avait-elle dit ces mots, que la jeune fille était déjà loin, et Berrendo, sans trop se déconcerter, suivit des yeux la charmante Mexicaine jusqu'au moment où elle disparut. Alors il songea qu'il devait prendre ailleurs ses renseignemens, et le spectacle qui bientôt frappa ses yeux ne tarda pas à dissiper ses amoureuses visions. Quand il pénétra dans le lieu saint, le crépuscule n'éclairait plus qu'à demi l'intérieur de la nef, d'où s'exhalait une odeur étrange et fétide. Il avança et s'expliqua facilement les allusions des buveurs de la *neveria*. Les grandes dalles des sépultures étaient levées et jetées, les unes entières, les autres brisées, près des fosses qu'elles avaient recouvertes. Toutefois il ne s'expliquait pas trop le but de cette profanation, et il cherchait de l'œil à qui s'adresser pour le savoir. L'église était déserte et sombre; ces sépultures béantes, au fond desquelles Berrendo n'osait regarder de peur d'y entrevoir de hideuses dépouilles, l'heure avancée et cette odeur sans nom, tout lui inspirait une crainte vague qui fit place à une émotion toute différente, quand il crut voir se lever du fond de l'une de ces fosses une forme humaine, ou plutôt l'ombre d'un mort.

Berrendo n'avait pas pour habitude de trembler devant les vivans, il ne craignait guère plus les morts sur le champ de bataille; mais, sous le coup des idées qui le préoccupaient alors, il ne put retenir un geste de frayeur, dont il ne tarda pas à être d'autant plus honteux, qu'un éclat de rire moqueur retentit à ses oreilles. Il avança brusquement vers celui qui s'abandonnait si franchement à sa belle humeur; l'ombre alors se dessina plus nettement, et il reconnut son voisin de la *neveria*. Son œil unique, — l'inconnu était borgne, — brillait encore du feu de l'ironie que Berrendo y avait remarqué une fois déjà. Ses longs cheveux, fièrement rejetés sur chaque tempe, laissaient à découvert un front énergique et un visage rudement accentué, une bouche et un œil également empreints de finesse et de calme fermeté; son teint était si basané, qu'on eût pu douter qu'il appartînt à la race blanche. En un mot, il y avait, entre l'homme que Berrendo avait vu tout à l'heure et celui qui lui apparaissait subitement, le contraste frappant de l'Indien sauvage qui ne reconnaît pas de maître dans la nature avec l'Indien des villes abruti par la servitude.

— Qui êtes-vous? lui demanda le jeune homme avec quelque colère.

— Voilà en quoi nous différons, vous et moi, répondit l'inconnu avec

calme; vous ne savez pas qui je suis, et je sais, moi, qui vous êtes : un ami de don Ramon Rayon, et vous cherchez vainement sa trace.

— Qui vous l'a dit? reprit avec vivacité Berrendo, dépité de se voir si bien deviné.

— Votre indifférence mal simulée, — pour moi du moins, — dans vos questions à l'égard de don Ramon à la *neveria*. L'air de contrariété que je lis sur votre figure m'apprend encore que j'ai touché juste, et vous êtes venu dans cette église pour voir les gens dont on vous a parlé, comme les seuls capables de vous dire, s'ils le voulaient, où est celui que vous cherchez. Ces gens sont les morts dont on a fouillé les tombeaux. Interrogez-les maintenant, si vous comprenez leur langage muet, vous qui n'avez pas su faire parler les vivans.

Ces singulières paroles, prononcées d'un ton grave, jetaient Berrendo dans une grande perplexité. Il ne savait s'il devait taire la vérité ou se fier à cet inconnu. Il prit le dernier parti, et, quand il eut avoué le but réel de ses recherches :

— Et vous, dit-il, les morts vous ont-ils appris ce que les vivans n'ont pu me dire?

— Oui, reprit l'inconnu en souriant. Je serais peu digne de la profession que j'exerce et du nom que je porte, si je ne savais trouver les traces de ceux que je cherche qu'à l'aide des empreintes des vivans sur le sol. Descendez, comme je l'ai fait, au fond de ces sépultures, et la maçonnerie récemment grattée autour de ces ossemens vous dira ce qu'est venu faire ici don Ramon.

En effet, le partisan, dans son ardeur à susciter des ennemis à l'Espagne et à rechercher les moyens de destruction contre elle, était venu chercher jusque sous ces caveaux funèbres le salpêtre produit par l'humidité souterraine.

— Eh bien! cela vous dit-il, ajouta Berrendo, où est don Ramon, et comment il a pu si mystérieusement disparaître avec sa troupe?

— Sans doute. Que doit-il le plus vivement désirer se procurer à présent, puisqu'il n'a pas respecté le repos des morts? Du salpêtre pour faire de la poudre et un asile sûr.

Berrendo convint de l'incontestable réalité de cette conjecture, en apparence du moins.

— Hier, reprit l'inconnu, en cherchant dans la campagne quelque trace à laquelle je pusse reconnaître le passage de don Ramon, auquel, entre nous, je porte un message de son frère don Ignacio, j'ai entendu des bruits sourds comme ceux que font gronder les volcans à la bouche de leur cratère; j'ai vu sur les flancs d'une colline s'élever une légère fumée, et j'ai pensé que ces rumeurs sourdes étaient le retentissement de la marche lointaine d'un corps de cavalerie espagnole qui sortait de Púcuaro. J'ai attribué la fumée de la colline au foyer d'un pâtre in-

visible; mais les fouilles faites dans ces caveaux m'ont bientôt révélé la vérité. Les bruits souterrains sont ceux d'une troupe d'hommes que doivent receler les flancs de la colline; la fumée que j'ai prise pour celle du foyer d'un pâtre est celle qui s'échappe des fissures du terrain. Or, don Ramon doit être occupé dans cette caverne à fabriquer sa poudre avec le salpêtre qu'il a dû y trouver : je le jurerais, quoique je n'aie vu sur cette colline aucune apparence d'excavation souterraine; mais je la trouverai.

La sagacité de cet inconnu frappa vivement Berrendo, car le souvenir de la caverne dont le hasard lui avait fait découvrir l'entrée revint aussitôt à son esprit, et, en même temps que l'admiration, une vive sympathie pour le compagnon que le hasard lui faisait rencontrer s'éveilla dans le cœur du jeune homme.

— *A fé de caballero!* s'écria Berrendo en tendant la main à l'inconnu, je serai heureux d'être l'ami d'un homme tel que vous; mon nom est Luciano Gamboa. Quel est le vôtre?

— Le mien est Andrès Tapia; mais je l'ai presque oublié. Le nom qu'on me donne habituellement est le *Chercheur de traces*, quoique, à dire vrai, je sache aussi bien lire dans le cœur de l'homme ses plus secrètes pensées que trouver sur le terrain humide ou sec, sur l'herbe des prairies ou sur la mousse des bois, les empreintes qu'ils ont conservées. — Puis, comme pour donner à Berrendo une idée de sa pénétration, il ajouta : — Quelle bonne nouvelle allez-vous m'apprendre?

— Je puis vous annoncer que vos conjectures sont vraies, tout au moins quant à l'existence d'une caverne près d'ici. Le hasard me l'a fait découvrir ce matin, et, si vous le voulez, nous nous y rendrons tout de suite.

— Non, dit Andrès, j'ai affaire ici pour ce soir, mais demain nous nous trouverons à cheval à la porte de Púcuaro.

Le rendez-vous une fois pris, les deux nouveaux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Berrendo n'avait pas envie de dormir, et afin de *tromper* le temps, — nous employons la locution espagnole, plus vraie que la nôtre, en ce sens que nous ne pouvons que *tromper* et jamais *tuer* le temps qui nous tue, — il entra dans la boutique d'un barbier. On devine facilement pourquoi Berrendo poussait la recherche jusqu'à faire raser une barbe qui n'avait que huit jours de date.

Pendant que le barbier frisait les moustaches noires du jeune voyageur, celui-ci jetait des regards d'envie sur une mandoline qui avait à peu près toutes ses cordes, et qui était suspendue par un clou à la muraille.

— Seigneur barbier, dit-il, j'aurais besoin de cette mandoline pour quelques heures ce soir; ne pourriez-vous me la prêter contre un gage de plus grande valeur, bien entendu?

— Lequel? demanda le barbier.

Berrendo désigna du doigt la longue rapière à garde d'argent, curieusement travaillée, dépouille opime d'un champ de bataille, qu'il avait jetée sur une chaise.

— Ah! seigneur, dit le barbier, tout en mettant la rapière de côté, je vous aurais volontiers prêté, sans gage aucun, cette mandoline, qui a pour moi du reste une valeur inestimable.

Berrendo prit l'instrument, le cacha sous les plis de son manteau, et quitta la boutique du barbier en promettant de repasser le lendemain.

II. — LA CAVERNE DE PUCUARO.

Ce soir-là même, il était environ dix heures; toute la petite ville de Púcuaro dormait, à quelques rares exceptions près, et entre autres à l'exception de la jeune et belle faiseuse de cigarettes et de sa mère : leur porte était fermée, ainsi que les contrevens de leur fenêtre derrière le grillage de bois, et les deux femmes se tenaient dans une des chambres de leur maison qui donnait sur un vaste jardin, planté de grenadiers et de pimens rouges et verts. Il était facile de pénétrer dans ce jardin par une haie de cactus vierges, qui s'étendait de chaque côté du petit bâtiment sur la rue.

En l'absence du chef de la famille, le mari de la vieille femme et le père de la jeune fille, qui servait la cause de l'insurrection sous le général Teran, dans l'état de Oajaca, toutes deux vivaient du modeste produit de leur industrie de *cigarreras*. Et si la vieille femme avait manifesté à Berrendo, qui lui était inconnu, tant de dédain à l'endroit des insurgés, c'était une ruse qu'elle employait par prudence. La mère et la fille causaient tout en travaillant à la confection des produits de leur profession. La conversation avait pris un certain tour qui justifiait en partie le proverbe espagnol, assez peu respectueux pour la vieillesse féminine, et qui ne laisse pas d'avoir cours au Mexique même dans la meilleure compagnie : *toda vieja es alcahueta*. Sans croire être entendue de personne, la mère disait à sa fille :

— Eh bien! Luz, avais-je tort de te dire qu'on prend plus sûrement les hommes par les dédains et la fierté que par l'appât des doux sourires et des tendres regards? Voilà deux hommes qui, en deux jours, sont tombés dans les filets tendus par l'orgueil et la sauvagerie de ton maintien, qui n'eussent vu en toi qu'une maîtresse facile, et entre lesquels tu peux choisir un mari.

— Vous croyez, ma mère, répondit la jeune fille, que ces deux cavaliers étrangers...

— Si je le crois! cela ne dépendra que de toi, maintenant qu'ils sont affriandés l'un et l'autre par l'air de pudeur farouche dont je t'ai con-

seillé de t'armer! Abandonne aux laides, qui ont besoin de combattre la froideur qu'elles inspirent en réchauffant les cœurs par de brûlantes œillades, abandonne-leur les avances, les demi-mots et les sourires engageans. Va, ma fille, les hommes n'aiment et n'estiment les jolies filles comme toi qu'en raison de ce qu'elles semblent se priser et s'aimer elles-mêmes. Ah! si tu le voulais, nous aurions deux guides, deux compagnons de route, au lieu d'un, pour nous escorter jusqu'à Tehuacan, où ton père nous attend chaque jour. Ces deux cavaliers ne te semblent-ils pas devoir mettre à notre service un bras vigoureux et un cœur fort?

— En effet, ils paraissent aguerris et accoutumés aux dangers des guerres civiles; mais comment faire? Si je témoigne quelque préférence à l'un, l'autre se découragera, et, au lieu de deux protecteurs, nous n'en aurons qu'un.

— Eh! ma fille, c'est justement en demeurant froide pour tous deux, en leur faisant espérer que le plus brave sera peut-être le préféré, en leur donnant à chacun de l'éperon tour à tour et en les retenant à point l'un après l'autre, en encourageant celui que tu auras dédaigné, en dédaignant celui que tu auras encouragé, c'est ainsi que tu les mèneras tous deux au bout du monde, si c'est là que tu dois faire un heureux par ton choix.

— Hélas! ma mère, dit Luz en soupirant, cela vous paraît facile, et à moi il me semble impossible que, si mon cœur parle en faveur de l'un d'eux, mes yeux et ma bouche puissent dire le contraire.

— Tu me laisseras faire, et à ce propos ton cœur doit avoir fait un choix. Le jeune cavalier de ce soir, aux noirs sourcils, aux yeux pleins de feu...

— Don Andrès a plus de flammes dans le seul œil qui lui reste que le plus jeune dans ses deux prunelles, et ce coup de poignard qui l'a privé de l'autre ne parle-t-il pas en faveur de son courage? C'est une cicatrice glorieuse, à mon sens.

— C'est vrai : rien ne semble échapper à cet œil pénétrant. N'as-tu pas vu hier comme il a promptement deviné que nous devions au fond du cœur faire des vœux pour l'insurrection?

— Sa sagacité et son courage ne devront-ils pas préserver de tout danger celle qu'il aimera?

— Hum...! cette clairvoyance est un charme chez l'amant et un inconvénient chez le mari.

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand les gémissemens lointains d'une mandoline résonnèrent dans le silence de la nuit; puis une voix plus mâle qu'harmonieuse chanta dans la rue déserte le couplet suivant :

Luz divina de los ojos

Que me tienen cautivo
Que si vieras los despojos
De mi corazon vivo (1)....

— Ces vers sont galans, dit la vieille, ils me semblent même inédits. *Luz*, c'est ton nom, et c'est toi qui les inspires; c'est aussi la voix du jeune cavalier aux noirs sourcils.

— J'aimerais mieux que ce fût la voix d'Andrès, dit Luz.

— Qu'importe? Prête à l'un ton cœur, à l'autre ton oreille.

Et les deux femmes attendirent la suite du couplet; mais le chanteur attendait aussi quelque encouragement à ses stances amoureuses, et on ne lui répondit que par le plus profond silence. Il ne se tint pas cependant pour battu, car, au bout de quelques instans, la voix se fit entendre de nouveau, et cette fois dans le jardin, dont le musicien avait franchi la haie. Là, sans qu'on pût le voir encore, il reprit imperturbablement le couplet auquel on n'avait point répondu. C'était bien en effet Berrendo, qui n'avait pas assez de poésie inédite à son service pour la gaspiller en pure perte; mais le couplet ne s'acheva pas, et on entendit une lame d'épée grincer en quittant le fourreau, puis des paroles de menace s'échanger entre deux interlocuteurs.

— *Jésus!* ils vont se battre! cria la vieille avec effroi; ils tirent l'épée, adieu nos deux protecteurs!

Quant à tirer l'épée, Berrendo n'avait garde de le faire, car on se rappelle qu'il avait laissé sa rapière pour répondre de la mandoline, et il se trouvait pris au dépourvu par Andrès, qui, caché avant lui dans le jardin, avait entendu presque toute la conversation dont son rival et lui avaient été le sujet.

— Arrêtez, seigneurs cavaliers! s'écria la mère, ma fille n'a donné à personne le droit de se battre pour elle; mais il dépend de vous que l'un des deux rivaux l'obtienne plus tard.

A cet encouragement inattendu, les deux voix firent silence. — Venez ici, à ces barreaux, reprit la vieille; recevez d'une mère jalouse de l'honneur de sa fille une preuve de la plus haute confiance. Nous tiendrons, ma fille et moi, pour cavalier félon celui qui ne viendra pas ici l'épée dans le fourreau et la paix dans le cœur et sur les lèvres.

Andrès et Berrendo se présentèrent tous deux, le feutre à la main, dans la zone de clarté que deux chandelles de résine projetaient au-delà des barreaux, le premier sans rancune et confiant dans le doux aveu qu'il avait surpris sur les lèvres de la jeune fille, le second avec l'assurance qu'il devait au sentiment de son propre mérite. Alors la mère de Luz entremêla avec tant d'adresse les promesses d'adoucir la

(1) « Lumière divine des yeux — qui me tiennent captif, — si vous voyiez les ruines — de ce cœur déchiré..... »

sauvagerie farouche de sa fille et la peinture de la détresse d'une veuve et d'une orpheline loin du chef de leur famille; elle fit si bien luire aux yeux des deux galans l'espoir de la plus douce récompense, que chacun d'eux, sûr de l'emporter sur son rival, promit d'accompagner la mère et la fille jusqu'au bout du monde, sans briser les liens encore mal serrés d'une récente amitié; puis, pour battre le fer tandis qu'il était chaud, la prudente vieille fixa au surlendemain matin le jour de leur départ pour Tehuacan, après quoi l'un et l'autre regagnèrent leur logis.

— Tu vois, Luz, dit la mère triomphante, que tout dépend de la manière de s'y prendre, et que j'ai rivé la chaîne sur deux cœurs dont tu peux à ton gré disposer désormais.

La vieille disait si vrai, qu'au point du jour, ainsi qu'ils en étaient convenus, Andrès et Berrendo cheminaient aussi pacifiquement que si rien ne s'était passé la veille, depuis leur rencontre dans l'église, vers la caverne de Púcuaro. Une demi-heure après, ils attachaient leurs chevaux aux branches du chêne qui masquait l'entrée de la grotte. Le manteau de lierre flottait aussi intact, du moins en apparence, que lorsque Berrendo l'avait soulevé la veille; mais, à l'œil exercé du chercheur de traces, les faisceaux de feuilles, quoique imperceptiblement froissés, indiquaient que le pan de verdure avait été bien des fois soulevé par de fréquentes allées et venues. Cependant Berrendo, avant de pénétrer dans la caverne, dont les bruits étranges l'avaient si fort effrayé, demanda au *rastreador* s'il avait quelque mot d'ordre plus particulier que celui qu'on lui avait donné à lui-même, car il eût été imprudent d'éveiller la défiance des agens de don Ramon. Tapia le rassura sur ce point, et tous deux pénétrèrent résolûment dans la caverne; toutefois, comme ils ignoraient encore à qui ils allaient avoir affaire, ils n'avancèrent qu'avec circonspection.

A peine avaient-ils fait quelques pas à tâtons (car le pan de lierre interceptait la clarté du jour), que des bruits vagues parvinrent jusqu'à eux. Toutes vagues que fussent ces rumeurs, le son des voix humaines s'y mêlait à coup sûr. Bientôt la cause de ces rumeurs fut expliquée aux deux compagnons. Au sortir d'un défilé qui donnait accès dans la partie la plus vaste du souterrain, ils s'arrêtèrent devant un étrange spectacle. Les lueurs que jetaient d'énormes fourneaux allumés montraient sous une immense coupole de granit de hautes et nombreuses colonnes formées par l'infiltration des eaux. Le reflet des feux éclairait une multitude d'hommes qui allaient et venaient, de longs jets de métal incandescent qui ruisselaient des creusets, et plus loin des chevaux attachés aux parois, sellés, bridés, prêts à être montés au besoin.

— Que vous avais-je dit? s'écria le chercheur de traces. N'est-ce pas ici la *maestranza* de don Ramon? Ce ne sont certes pas les Espagnols

qui se cachent au sein de la terre pour y fondre des canons. Ce ne peut donc être que l'homme assez acharné à la lutte pour aller arracher le salpêtre aux sépultures des églises.

Il n'y avait rien à répondre à cette observation. N'était-ce pas la seule manière d'expliquer la disparition subite de don Ramon Rayon et de sa troupe? Les deux visiteurs furent bientôt entourés d'insurgés qui s'élancèrent vers eux. — Conduisez-nous devant don Ramon, dit Tapia.

— Nous ne connaissons pas don Ramon! s'écria l'un des travailleurs.

— Et vous ne connaissez pas non plus, à ce que je vois, Andrès le chercheur de traces pour espérer lui faire prendre le change. Don Ramon Rayon est ici, et je lui apporte un message du général don Ignacio, répondit le *rastreador* sans s'émouvoir du piége qu'on lui tendait.

Un officier traversait en ce moment le cercle de lumière que projetaient les forges, et le chercheur de traces s'écria :

— Seigneur don Ramon, le messager de votre frère se réclame de votre seigneurie.

— Qui êtes-vous, l'ami, qui semblez me connaître et que je ne connais pas? répliqua l'officier.

— Un homme qui saurait distinguer entre deux frères une ressemblance plus vague encore que la vôtre et la sienne, repartit Andrès en souriant, et de la fidélité duquel vous ne douterez plus lorsque je vous aurai fait connaître ma mission par un mot que vous devez seul entendre.

Le chercheur de traces se pencha vers l'oreille de l'officier et murmura quelques mots que personne n'entendit, mais qui lui causèrent une pénible émotion.

— C'est bien, dit-il laconiquement, cet homme est des nôtres.

Bien que Berrendo connût parfaitement don Ignacio, il s'avoua qu'il n'aurait jamais reconnu don Ramon à sa ressemblance avec son frère, et cette circonstance lui donna meilleure opinion encore de la sagacité d'Andrès.

Une fois admis comme messagers du général Rayon, les deux aventuriers avaient été mis au courant des événemens qui avaient motivé la disparition subite de don Ramon. Un mois avant cette date, la caverne de Púcuaro n'était habitée que par les hôtes qui font leur séjour des ténèbres. Le hasard avait conduit vers cette retraite un des hommes du commandant don Ramon Rayon, et, comme Berrendo, cet homme avait reculé devant les bruits effrayans qu'y faisaient entendre des bêtes immondes ou féroces. Don Ramon avait jugé tout d'abord, quand il apprit cette découverte, de quel avantage serait pour lui la possession de cette caverne où le salpêtre qu'il cherchait devait abonder, et il avait pris les mesures nécessaires pour en rendre les issues praticables. Il y

vint lui-même avec quelques hommes munis de torches et de haches. A peine avait-il franchi le seuil, qu'une nuée épaisse de chauves-souris, effrayées par l'éclat inusité des lumières, se précipitèrent sur les torches et les éteignirent, mais non cependant sans qu'on eût pu entrevoir une merveilleuse colonnade de stalactites formées de nitre pur. Pour des gens qui cherchaient partout les substances nécessaires à la fabrication de la poudre, c'était une faveur de la Providence. La Providence exigeait néanmoins qu'on respectât ces pilastres naturels qui soutenaient sans doute la voûte de la caverne, et don Ramon fut obligé de recourir à d'autres moyens. Un épais et immonde fumier jonchait le sol; don Ramon y fit répandre du goudron mêlé de soufre et y mit le feu. Pendant quinze jours consécutifs, la flamme dévora dans la grotte tous les hôtes qu'elle abritait, et, quand l'incendie fut éteint, l'ingénieux partisan se trouva maître d'un repaire inaccessible où deux mille hommes pouvaient camper à l'aise, et dont le terrain saturé de salpêtre lui fournit abondamment les premiers élémens de la poudre à canon. Quatre forges y avaient été installées et mises en activité; des moules furent fabriqués pour couler des canons; c'était au moment où de nouvelles ressources semblaient sortir du sein de la terre que les deux aventuriers avaient pénétré dans la caverne. Don Ramon fit de vains efforts pour retenir à son service Andrès d'abord, puis Berrendo; mais ni l'un ni l'autre n'avaient garde d'y consentir. Ils prétextèrent, pour refuser ses offres, des ordres du général don Ignacio qui les rappelaient vers lui.

Le soleil était encore élevé sur l'horizon, quand ils eurent regagné Pùcuaro, ce qui leur permit de consacrer le reste du jour aux préparatifs de leur voyage du lendemain. Andrès et Berrendo avaient, par hasard, leurs bourses bien garnies, et, sans s'être en rien communiqué leurs projets, chacun d'eux se trouva le matin devant la maison de la vieille avec deux chevaux harnachés et bridés dont ils avaient fait l'achat, l'un pour la mère, l'autre pour la fille. C'était un double emploi dont la première ne parut pas se plaindre. Quant à la seconde, en dépit de ses efforts pour se conformer aux leçons de sa mère et garder un dédaigneux et fier maintien, ses joues teintées de rose et ses yeux chargés des douces langueurs de l'amour naissant ne laissaient deviner en elle que bien peu d'aptitude pour le rôle qu'on lui imposait. A la vue des quatre chevaux que les deux galans avaient amenés, la mère de Luz lui lança un regard de triomphe; mais la pauvre enfant, honteuse d'en comprendre la portée, n'y répondit qu'en ramenant son *rebozo* sur son visage pour cacher la rougeur de son front, comme la fleur du mimosa pudique referme ses pétales sous un trop rude contact. Le chercheur de traces examinait cette scène muette sans paraître la voir; mais, quand bien même il n'eût pas surpris les sentimens

secrets de la mère et de la fille, les dispositions de Luz n'auraient pas échappé à la pénétration de son regard.

Deux des quatre chevaux furent destinés à servir de relais pendant la route, et les femmes se mirent en selle avec l'aide des deux galans. Puis la vieille, s'adressant à l'un et à l'autre :

— Seigneurs cavaliers, dit-elle, vous êtes à présent responsables de la vie et de l'honneur de deux femmes.

— Puisse le premier ravin t'engloutir, duègne damnée! se dit Berrendo en tordant sa moustache.

Et le cortége se mit en marche pour Tehuacan.

III. — LE FAUCHEUR DE NUIT.

Tehuacan est situé dans l'état de Oajaca, Púcuaro dans celui de Valladolid, et ce n'était pas alors une tâche facile que de franchir en compagnie de femmes ou avec un chargement de marchandises la distance de plus de deux cents lieues qui sépare les deux villes l'une de l'autre. C'était un long et dangereux trajet. Indépendamment du risque que courait tout cavalier mexicain armé d'être traité par les Espagnols comme insurgé, c'est-à-dire d'être pendu haut et court, sans forme de procès, au premier arbre qui se trouvait sur la route, les voyageurs pacifiques, les muletiers, les commerçans, étaient soumis à mille tribulations. La province de Oajaca surtout, à cause de son commerce avec Puebla et les autres villes, avait plus à souffrir à cette époque qu'aucune autre province. Les convois à protéger servaient de prétexte aux commandans espagnols pour commettre toute sorte d'abus odieux. Chaque tranchée, chaque fortin était soumis à un péage. Non-seulement on y payait, suivant le caprice des chefs, de grosses sommes d'argent, mais les anciens droits féodaux semblaient ressuscités : les commandans prélevaient à leur profit, puis ensuite au profit de leurs soldats, un odieux tribut sur les malheureuses femmes qui s'approchaient de leurs résidences.

Les voyageurs durent bien des fois se résigner à faire de longs détours pour éviter les postes espagnols, et, sans la sagacité d'Andrès, il est probable qu'ils n'eussent pas pu arriver même sur les confins de l'état de Oajaca. C'était là que devaient se présenter les étapes les plus dangereuses; heureusement le chercheur de traces, natif de ce même état, connaissait les moindres sentiers de ses bois comme de ses montagnes, et cette connaissance pratique était de nature à écarter les nouveaux périls qui venaient menacer la caravane. Pendant tout le trajet, la vieille femme avait habilement manœuvré auprès des deux galans; elle avait encouragé tour à tour leurs espérances. Luz, de son côté,

peu capable de mettre en pratique les leçons de sa mère, avait repris le maintien modeste et réservé qui lui était naturel, et, si Andrès n'avait pas connu le fond de son cœur, rien dans sa manière d'être avec lui n'eût trahi la passion dont il était l'objet. La timide fierté de la jeune fille avait été plus habile que la coquetterie la plus raffinée; l'ardeur des deux soupirans s'en était accrue, et rien ne pouvait ôter à Berrendo l'espoir de l'emporter sur son rival. La plus complète harmonie n'a-vait pas cessé de régner entre les voyageurs, quand deux circonstances extraordinaires vinrent décider du sort d'Andrès et préparer le terrible dénoûment du doux roman dont le prologue s'était ouvert à Púcuaro.

Pour plus de sécurité, la petite caravane ne voyageait que de nuit. D'ordinaire, les traites commençaient au crépuscule et ne se terminaient qu'à l'aube, et le soleil, à son lever, trouvait les voyageurs cachés dans quelque cabane isolée, au milieu d'un massif d'arbres ou dans quelque aride solitude, loin de tout passage. Un soir, qui devait être le dernier avant leur arrivée à Tehuacan, la nuit les surprit dans la halte d'un Indien zapotèque, en train de donner aux chevaux leur ration de maïs, et n'attendant que la fin du souper pour se mettre en route. Andrès et Berrendo faisaient au dehors les derniers préparatifs du départ, lorsque la mère de Luz vint, tout effrayée, leur annoncer que, si près de Tehuacan, elles voulaient attendre le jour suivant pour se mettre en route.

— Et pourquoi cela? demanda le chercheur de traces surpris.

— Pourquoi? reprit la vieille en se signant. L'Indien, notre hôte, a vu, la nuit dernière, le *faucheur de nuit*, et il dit que nous le rencontrerons sans doute fauchant les champs d'*alfalfa* (luzerne), au clair de lune, avec ses grands ciseaux. Par tous les saints du paradis, continua la duègne effrayée, cette vue me ferait mourir d'effroi.

— Eh bien! quand nous le verrions! dit Andrès, le faucheur de nuit ne fait de mal à personne. Le voyageur dont le cheval est fatigué est bien aise de trouver la luzerne fauchée par lui. Il n'y a donc pas de danger; mais les rencontres de jour peuvent être plus terribles que les rencontres nocturnes : de jour, je ne réponds plus de vous.

Cette considération l'emporta, et les voyageurs se mirent en route pour la dernière étape. La croyance du faucheur de nuit est une des vieilles superstitions accréditées dans l'état de Oajaca. On raconte qu'au commencement de la conquête que déshonorèrent tant de cruautés, un cavalier espagnol qui s'était signalé par sa férocité envers les Indiens en rencontra un fauchant de la luzerne dans un champ. Le cavalier montait un cheval plein d'ardeur qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

— Eh! l'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca?

— Jamais! répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint furieux sur ses pas; il pensait qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens afin d'effrayer ceux qui les maltraiteraient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galans savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits sereines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppée de son *rebozo*, comme la fleur du datura qui referme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur leur tige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distinguer bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'*arrieros*, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où ils en fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupés à recoudre leurs ballots, dont la plupart, éventrés à coup de couteau, jonchaient la plaine en laissant voir leur contenu. Il y en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un œil de désespoir; ce devait être le maître de la *recua*.

— Venez-vous de Tehuacan, patron? demanda le chercheur de traces.

— *Rayo de Dios!* s'écria-t-il, plût à Dieu que j'en vinsse! le brave général Teran ne m'eût pas pillé comme...

— Dites sans crainte! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid, acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre, dans ces *tercios* (colis), un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne que Dieu puisse foudroyer!

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle

pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings : — Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux !

Il achevait à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit, suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'arçon.

— Qu'est ceci ? dit l'*arriero*.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo, et tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance.

Le muletier ne parut que médiocrement satisfait de voir ses vœux exaucés.— Seigneurs cavaliers, dit-il, laisserez-vous égorger un homme déjà ruiné?

Les deux amis tirèrent leurs épées à l'approche du soldat; mais ils les remirent bientôt dans le fourreau. Le cavalier chancelait sur la selle, la tête à moitié fracassée, et son cheval l'emportait. En passant près des voyageurs, le dragon tomba comme une masse inerte et ne bougea plus. Berrendo put saisir son cheval.

— Prenez-le, dit-il à l'*arriero*, ce sera toujours un faible dédommagement.

— Dieu m'en garde! reprit le muletier.

Le chercheur de traces, sa main sur son œil unique comme pour en concentrer le rayon visuel, regardait au loin. L'obscurité l'empêchait de voir; mais les ténèbres de la nuit n'obstruaient pas son jugement.

— Ces deux coups de pistolet, dit-il, ont le même son : ils ont tous deux été chargés par la même main d'une mesure de poudre égale; c'est le même cavalier qui a tiré l'un comme l'autre. Ces cavaliers, car j'en vois plusieurs, ont des armes à feu; le malheureux qui vient de tomber là porte deux pistolets dans ses fontes. Je n'entends que le cliquetis des épées; c'est évidemment un homme qu'on veut prendre vivant, et qu'on cherche à désarmer sans le tuer. Je l'entends crier à l'aide : c'est un étranger...

Les oreilles de Berrendo étaient loin d'avoir la finesse de celles d'Andrès. Il n'entendait ni les cliquetis des épées, ni les cris de l'homme qu'on attaquait, et il hésitait sur ce qu'il devait faire, quand Andrès s'élança au galop dans la direction des rumeurs qu'il entendait, tandis que Luz restait immobile et pâle comme une statue de marbre. Berrendo, jaloux de se distinguer à son tour sous les yeux de sa maîtresse, allait suivre Andrès quand les cris de la vieille le retinrent.

— *Maria santissima!* s'écria-t-elle, allez-vous nous laisser seules ?

Berrendo resta, tandis que l'étranger continuait à appeler à l'aide d'une voix que ses agresseurs s'efforçaient d'éteindre. Andrès n'en pressa que plus vivement son cheval, dont heureusement, sur ce terrain sablonneux, on ne pouvait entendre la marche rapide. Ce fut sans

être aperçu qu'il put distinguer trois dragons penchés sur un homme terrassé qu'ils bâillonnaient et entouraient de liens. Il tomba à l'improviste sur eux. Il était déjà trop tard quand ils essayèrent de se mettre sur la défensive. C'étaient trois dragons espagnols, et cette raison suffisait à Andrès pour ne pas se demander s'ils avaient tort ou raison; il ne vit que des ennemis et un pauvre diable succombant sous le nombre, et de deux coups de ses pistolets il jeta bas deux des agresseurs, quitte à s'expliquer ensuite avec le troisième; mais, soit que l'Espagnol eût la conscience de soutenir une mauvaise cause, soit qu'il fût naturellement ennemi de toute explication, celui-ci s'élança éperdu sur son cheval et joua si vigoureusement de l'éperon, qu'en une minute il fut hors de vue.

Andrès, resté maître du terrain, s'empressa de dégager l'étranger des liens qui l'enchevêtraient; son cheval gisait sur le sable percé d'un coup de rapière comme un taureau dans le cirque après le coup d'épée du *matador*. Saisissant la monture de l'un des dragons, Andrès la remit à l'étranger, qui l'enfourcha lestement. Quand ils revinrent tous deux, Luz murmurait une fervente prière d'actions de graces. Malgré ses souhaits de vengeance, le muletier tremblait de les avoir vus réalisés, et telle était encore à cette époque la terreur que le nom espagnol inspirait à la plupart des créoles, que les conducteurs de mules ne concevaient pas qu'on eût osé s'attaquer à des soldats du vice-roi. Le chef de la caravane supplia donc les voyageurs, les mains jointes, de s'éloigner au plus vite, de peur qu'on ne l'accusât de complicité avec eux. L'arriero ne pouvait donner aucun des renseignemens attendus de lui, et Andrès n'eut pas de peine à accéder à la prière de ce poltron, presque disposé à témoigner contre lui plutôt qu'à le remercier de l'avoir vengé. Il poussa son cheval en avant, et fut bientôt suivi par ses compagnons, auxquels s'était joint l'étranger. Ce voyageur était Anglais et s'appelait Robinson. — Merci! dit-il à Andrès, vous avez rendu à la cause de l'indépendance de votre pays et au général Teran un service plus important que vous ne pouvez l'imaginer.

Après ce remercîment formulé en termes mystérieux, l'étranger se renferma dans un imperturbable silence. Quelques lieues plus loin, la cavalcade allait, aux clartés de la lune, apercevoir enfin les maisons de Tehuacan, lorsque le chercheur de traces montra du doigt à ses compagnons un spectacle qui fit passer dans leurs veines un frisson de terreur.

Dans un champ voisin de la route, au milieu d'un tapis épais d'*alfalfa* sur lequel la lune projetait l'ombre de quelques oliviers au pâle feuillage, un homme courbé sur le sol fauchait silencieusement ou paraissait faucher la luzerne du champ. Un feutre grisâtre, aux bords retroussés, orné d'une longue plume, cachait les traits de son visage;

une chemise à manches bouffantes, un court pantalon serré aux hanches, faisaient ressembler le faucheur aux vieux portraits du temps de la conquête qu'a laissés le peintre espagnol Murillo. La luzerne cachait ses pieds, et on ne pouvait voir si, comme les personnages de ces portraits, il était chaussé de brodequins de cuir de Cordoue. Tous les voyageurs étaient trop émus, d'ailleurs, pour observer à l'aise cette singulière apparition du faucheur de nuit. La lune faisait reluire entre ses mains les deux lames des grands ciseaux qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit; puis, quand une jonchée de luzerne tombait à ses pieds, l'homme semblait fouiller dans sa poche, et de sa main ouverte il décrivait dans le vide de l'air un mystérieux demi-cercle autour de lui; bientôt après il reprenait ses ciseaux, et l'*alfalfa*, fauchée de nouveau, couvrait la terre à ses pieds.

Le chercheur de traces sembla un moment, aux rayons de la lune, pâlir sous le masque bronzé de son visage; mais sa narine dilatée et le feu de son œil indiquaient que, si la peur s'emparait de lui, ce n'était pas du moins au détriment de son infaillible sagacité : ce moment d'apparente hésitation, il l'employait à deviner la nature du faucheur nocturne et la cause qui le faisait agir.

— Jésus! c'est le faucheur de nuit! dit la vieille à voix basse.

— Oh! dit l'Anglais, qui ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le chercheur de traces secoua la tête et ne répondit rien; seulement, en faisant signe à ses compagnons de rester immobiles, il se glissa sans bruit de sa selle à terre et jeta la bride de son cheval à Berrendo.

— Qu'allez-vous faire? lui demanda Luz effrayée.

— Chut! reprit-il en lui lançant un coup d'œil qui prouvait que la vue même d'un être surnaturel ne l'effrayait pas, et il se courba le long des buissons du chemin jusqu'au moment où il se trouva en ligne parallèle avec le faucheur. Le chemin était creux, et les deux plates-formes qui le bordaient de chaque côté étaient précisément à la hauteur de la tête des voyageurs. De cette manière, ils pouvaient voir à peu près tout ce qui se passait sur les talus sans qu'on les aperçût eux-mêmes, en y mettant quelque précaution.

Pendant le temps qu'Andrès s'arrêtait derrière les buissons et le considérait de cet œil à la pénétration duquel rien ne semblait devoir échapper, le faucheur interrompait de nouveau son œuvre pour étendre encore la main au-dessus de l'herbe qu'il abattait. Alors on put l'entendre fredonner à voix basse un sourd et mystérieux refrain dont les paroles étaient inintelligibles, évidemment quelque chanson de l'autre monde. Tout à coup Andrès disparut; en même temps l'ombre et le tronc d'un olivier rendaient le faucheur invisible. La lune n'éclairait plus que le champ d'*alfalfa*, désert et presque entièrement fauché.

L'Anglais, qui n'était pas au courant de la légende, attendait impassible le retour d'Andrès, quand celui-ci revint d'un pas grave et mesuré reprendre la bride de son cheval.

— J'ai eu tort de ne pas emporter ma carabine avec moi; je saurais à présent du moins à quoi m'en tenir, dit-il.

— A quoi servent les balles contre les fantômes? reprit Berrendo à voix basse. N'avez-vous pas vu comment celui-ci a disparu malgré toutes vos précautions et votre habileté?

— Ah! si j'avais le temps, je saurais bien, fût-ce un esprit de l'air, le suivre à la piste; mais s'arrêter ici serait s'exposer à faire naufrage au port, car tout à l'heure nous allons voir la lune briller sur les clochers de Tehuacan.

Andrès remonta sur son cheval, et les voyageurs reprirent leur route d'un pas assez vif pour regagner les momens perdus. Le *rastreador* gardait le silence et semblait profondément absorbé.

— Vous ne croyez donc pas au faucheur de nuit? reprit Luz en interrompant ses méditations.

— C'est un faucheur de chair et d'os comme nous; les chevaux n'ont montré nul effroi en l'apercevant, comme font, dit-on, les animaux à l'aspect d'un habitant d'un monde différent du nôtre. Mais que faisait-il là?

— Il fauchait, pardieu! reprit Berrendo; il accomplissait son éternelle expiation. N'avez-vous pas remarqué ce chapeau avec cette plume à la mode espagnole d'il y a trois cents ans?

— C'est un rôle joué, vous dis-je, et quand on joue un rôle quelconque, on cherche toujours à en prendre le costume; mais pourquoi cette comédie? voilà ce que je me demande. Un vrai faucheur indien n'eût pas pris ce chapeau à plumes, quand même il eût choisi cette heure de la nuit; celui-ci a donc intérêt à tromper ou à effrayer quelqu'un, continuait Andrès; puis, se révoltant avec l'orgueilleuse conscience de sa pénétration contre un obstacle en apparence insurmontable : — Je saurai, s'écria-t-il, ce que faisait cet homme ou ce fantôme! Vous serez d'ici à une heure en sûreté à Tehuacan; j'y serai deux heures après vous.

Et, sourd aux remontrances des deux femmes et de Berrendo, qui continuaient à voir une apparition surnaturelle dans le faucheur de nuit, Andrès rebroussa chemin au galop, et ne tarda pas à disparaître pour la seconde fois comme ces chevaliers errans qui, fiers de prouver leur courage indomptable aux yeux de leur maîtresse, se lançaient sans hésiter dans les plus terribles aventures.

Déjà Berrendo, l'Anglais Robinson et les deux femmes n'étaient plus qu'à une courte distance de Tehuacan; ils allaient désormais se trouver en sûreté, quand une troupe d'une vingtaine de cavaliers qui sortaient

de la ville leur barra le chemin. Le jour allait paraître, et les filets que chaque cavalier portait avec lui indiquaient qu'ils se mettaient en route pour les remplir de fourrage. Telle était en effet leur mission. Le chef du détachement interrogea les voyageurs. Le cheval du dragon espagnol que montait encore l'Anglais confirma aux yeux de l'officier l'exactitude des renseignemens que lui donna Berrendo en réponse à ses questions.

Après cette rencontre, la petite caravane ne fut pas long-temps à gagner les premières maisons de Tehuacan, où je la laisserai un instant pour dire qui était le voyageur anglais et le suivre chez le général Teran. William Robinson était propriétaire d'un chargement considérable d'armes à bord d'une goëlette ancrée en-deçà de la barre du Goazacoalcos. Décidé à conclure un marché pour le précieux chargement de son navire avec le premier acheteur qu'il rencontrerait, royaliste ou insurgé, l'Anglais était tombé entre les mains d'un commandant espagnol qui avait prêté l'oreille aux propositions d'un arrangement, d'abord au comptant, puis à crédit. Ce commandant enfin avait imaginé une conclusion plus avantageuse encore pour lui : il avait projeté de prendre le chargement d'armes sans le payer. La première clause du marché souriait beaucoup à l'Anglais, la seconde lui avait causé quelque inquiétude, et enfin il s'était récrié de toutes ses forces contre la troisième. Comme il s'écoulera encore un temps infini avant que la raison du plus fort cesse d'être la meilleure, l'Espagnol avait péremptoirement signifié à l'Anglais qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en lui faisant, par acte authentique, abandon complet de son chargement. Après lui avoir fait observer qu'il était encore bien heureux de conserver la goëlette qui le portait, le commandant du fort de Villegas avait emprisonné le malencontreux négociant. Celui-ci, dégoûté des royalistes, avait songé à Teran et corrompu ses gardiens, ou plutôt les drôles avaient eu l'air de se laisser corrompre, car, après avoir feint de s'éloigner du fort, comme la somme stipulée pour l'évasion du prisonnier leur avait été payée comptant, ils avaient voulu de nouveau ramener l'Anglais en prison, et ils y auraient réussi sans l'heureuse intervention d'Andrès.

Malgré l'élévation récente de sa fortune, le général Teran n'en était pas moins accessible presque à toute heure de nuit comme de jour. L'Anglais ne prit que le temps de loger son cheval à la *posada*, de manger un morceau, et au moment où le clairon sonnait la diane il se présentait aux portes du palais. Il ne tarda pas à y être introduit, et il se trouva en face d'un jeune homme dont le visage trahissait à la fois la distinction, l'affabilité et la plus vive intelligence. C'était le général indépendant don Manuel de Mier y Teran; il était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques, car le travail de la

journée était déjà commencé. Le chef insurgé était alors en fonds, et il accueillit avec joie la proposition de Robinson, qui offrait de lui céder son précieux chargement d'armes. Comme il était, séance tenante, occupé à discuter avec le négociant les clauses de son marché, un grand bruit se fit entendre sur la place, où les premiers rayons du soleil éclairaient deux régimens campés là faute de caserne. Le général s'approcha de la fenêtre pour voir quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

— Ah! dit-il, ce sont nos fourrageurs qui reviennent plus abondamment chargés encore qu'hier; mais que leur veut cet homme?

— Cet homme, excellence, lui dit l'Anglais, est Andrès Tapia le chercheur de traces. C'est lui qui m'a vaillamment arraché aux mains des Espagnols, et si, grace aux armes que je vous fournirai, votre cause finit par triompher, c'est à cet homme que votre excellence le devra.

Andrès gesticulait et parlait avec feu, et des rires répondaient à ses paroles. — S'il plaisait à votre excellence de l'écouter, s'écria Robinson, je suis convaincu qu'elle serait de son avis.

— *A ver* (voyons), dit le général en donnant l'ordre de lui amener Andrès. — Celui-ci, s'adressant à Teran :

— Plairait-il à *vueza ezencia,* dit-il, d'ordonner qu'on brûle au plus vite tout le fourrage que ces soldats viennent d'apporter?

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que nos ennemis se servent de toute espèce d'armes contre nous, et qu'on a profité d'un préjugé accrédité dans toute notre province pour empoisonner des fourrages que l'on dit coupés par le faucheur de nuit, et dont on ne suspecte pas la qualité. Ces fourrages nous coûteront, c'est moi qui le soutiens, les chevaux de tout un régiment.

Andrès paraissait sûr de son fait. Le général donna donc l'ordre de séquestrer provisoirement les fourrages, assez rares pour n'être pas sacrifiés légèrement, jusqu'à ce qu'on les eût fait goûter par un cheval de rebut; ce qui fut exécuté.

— Ainsi, dit Berrendo à Andrès quand ils se retrouvèrent seuls, ce faucheur de nuit...

— N'était qu'un drôle qui jouait le rôle qu'on lui avait tracé, mais qui n'était pas de force à lutter contre moi.

— Il vous a confessé que ce fourrage était empoisonné?

— Il ne m'en a pas dit un mot; nous n'avons causé que du beau temps et des dernières pluies, répondit Andrès en achevant de débrider son cheval.

— Et cela vous a suffi?

— Parbleu! j'ai deviné la pensée de bien des gens en moins de mots qu'il ne m'en a dit. J'avais pu l'observer quelque temps sans qu'il me vît, et, quand je l'ai accosté, je savais déjà presque à quoi m'en tenir.

— L'ami, lui ai-je dit, je suis envoyé en courrier extraordinaire au commandant du fort de Villegas pour un message de vie ou de mort; mon cheval est rendu de fatigue, et une botte de cette luzerne que vous me laisserez prendre lui rendra les forces sans lesquelles il ne pourrait arriver cette nuit; autrement le fort sera pris. Je prévoyais la réponse : le faucheur me dit que mon cheval arriverait encore plus vite, s'il mangeait ailleurs, parce que... parce que la luzerne était verte et humide de la rosée de la nuit. — C'est bien, répondis-je; j'emporte le chapeau d'un sot. — En disant ces mots, je lui arrachai son chapeau de mascarade, et il n'était pas revenu de sa stupéfaction, que déjà je galopais pour vous rejoindre et vous convaincre que le faucheur de nuit n'est qu'un homme payé pour empoisonner les champs d'*alfalfa* dans le voisinage des postes insurgés. D'ici à une demi-heure, nous irons voir en quel état se trouve le cheval qui a mangé sa ration de luzerne.

L'événement confirma de tout point l'assertion du chercheur de traces. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer dans les convulsions du poison, et un immense brasier consuma bientôt sur la place la dernière parcelle du fourrage qui, sans l'intervention d'Andrès, eût été si fatale à la cavalerie de Teran.

IV. — LE PLAYA-VICENTE.

En arrivant, après mille dangers, à Tehuacan, Andrès et Berrendo s'étaient vainement flattés de continuer en paix la lutte courtoise dont Luz devait être le prix. Moins de huit jours après leur arrivée à Tehuacan, nous les retrouvons chevauchant tous deux seuls cette fois à une soixantaine de lieues de là, sur les limites de l'état de Oajaca et de celui de Vera-Cruz.

La saison des pluies avait commencé, et le pays qu'ils traversaient offrait l'aspect le plus triste et le plus étrange. Du *cerro* Rabon, l'un des points les plus élevés de la sierra Madre, coulent une quantité considérable de cours d'eau qui ne tardent pas à se réunir en une masse bientôt divisée elle-même en douze fleuves distincts; le rio de Playa-Vicente occupe un des premiers rangs de ce magnifique faisceau de fleuves. Le lit de ces cours d'eau était devenu trop étroit pour les contenir, et leurs flots débordés avaient transformé le pays en un lac immense aux eaux troubles, au-dessus duquel surgissaient, comme des navires à l'ancre, les clochers des *haciendas* inondées.

Au milieu d'étroites bandes de terrains noyés, semblables à des chaussées ménagées sur ce grand lac, les chevaux des deux aventuriers n'avançaient qu'avec peine et enfonçaient dans la fange jusqu'au

poitrail. A une demi-lieue plus loin, derrière eux, un corps d'armée de quatre cents hommes environ suivait la trace des deux guides : c'était l'expédition commandée par le général Teran en personne pour gagner le Playa-Vicente, puis la barre du fleuve de Goazacoalcos, et prendre livraison du chargement d'armes dont le général avait traité avec Robinson. Les deux batteurs d'estrade, Andrès surtout, laissaient percer sur leur physionomie un air d'abattement mélancolique que justifiaient l'aspect des lieux et les circonstances désastreuses au milieu desquelles ils se trouvaient.

— Plaise à Dieu que mes prévisions ne se réalisent pas, dit Andrès en jetant un regard découragé sur la campagne ravagée par les eaux, et qu'il n'en soit pas de nous comme du cheval de l'Espagnol, qui, pour avoir été trop vivement poussé par son cavalier, ne put arriver au but de son voyage!

— Je le crains aussi, reprit non moins tristement Berrendo.

— Je suis en pays inconnu, continua le chercheur de traces; je l'ai vainement représenté au général, et cependant, si je me trompais de route, si je laissais quelque ennemi à côté de nous sans déjouer ses tentatives, c'est un déshonneur auquel je ne survivrais pas. Si du moins il avait voulu différer son expédition jusqu'après la saison des pluies!

— C'est de votre faute s'il nous a pris pour guides malgré nous, répliqua Berrendo; si nous n'étions pas partis la nuit où nous voulions rester dans la cabane de l'Indien de peur de rencontrer le faucheur de nuit, vous n'auriez pas rendu au général l'éminent service de sauver une partie de sa cavalerie; vous ne lui auriez pas rendu le service plus important encore d'empêcher une cargaison d'armes de tomber au pouvoir de l'Espagne. Alors son excellence ne se fût pas engouée de votre sagacité ainsi que de votre courage; partant nous aurions évité..... — Mais à ce propos, continua Berrendo comme si une idée subite venait de le frapper, j'ai certainement quelque mérite aussi; cependant, comme je n'ai pas été assez heureux pour rendre à son excellence le moindre service, pourquoi donc a-t-elle daigné me faire savoir que, s'il me plaisait de vous accompagner, j'étais libre de le faire, et que, si cela me déplaisait, je n'étais pas libre de rester à Tehuacan?

— Ami, repartit gravement le chercheur de traces, votre loyauté se fût effarouchée d'un combat à armes inégales; rester seul à Tehuacan vous eût fait auprès de la divine Luz la partie trop belle. J'ai voulu égaliser les chances, et c'est grace à ma sollicitude pressante que vous avez été contraint de m'accompagner dans cette expédition en qualité de second guide.

— Il y a entre nous une merveilleuse sympathie, reprit non moins gravement Berrendo. Sachez que, si je n'eusse pas porté jusqu'aux nues devant le général votre incomparable mérite comme guide, il est plus que probable qu'à l'heure qu'il est, vous seriez encore à Tehuacan.

Après cet échange de confidences, les deux rivaux gardèrent le silence; mais leurs regards s'étaient croisés et venaient de se lancer un sauvage défi. Ils étaient encore sous l'impression de leurs mutuels aveux, quand ils arrivèrent à un point où la route allait en pente et se dirigeait vers une plaine, ou, pour mieux dire, vers un lac fangeux formé par l'inondation. Ce lac emprisonnait une ville tout entière. Le spectacle était bizarre, et, de l'éminence où ils étaient parvenus, les deux guides n'en perdirent aucun détail.

— C'est singulier, dit Berrendo, j'aurais supposé la ville livrée à la consternation la plus profonde.

— Au contraire, reprit Andrès, la saison des inondations est dans ce pays la saison des fêtes et des plaisirs.

Une multitude de barques, de canots, de pirogues, fendait en tous sens la surface jaunâtre des eaux. Les cloches des églises sonnaient comme d'habitude, et, à travers leurs portes ouvertes, au milieu de la nef inondée, on apercevait les pirogues entrer, s'arrêter. Par l'une des issues glissait sans bruit un canot, pavoisé de noir, qui conduisait un mort à la dernière demeure; sur une pirogue aussi pavoisée, mais de flammes et de pavillons de fête, de jeunes filles, la tête couronnée de fleurs, conduisaient en chantant une mariée à l'autel. Du haut des terrasses, où le vent agitait des hamacs suspendus, les habitans restés chez eux échangeaient de joyeux saluts avec ceux dont les embarcations volaient sur les eaux du lac; d'autres, assis à leurs fenêtres, les jambes pendantes au dehors, pêchaient dans la cour et dans les appartemens des rez-de-chaussée les poissons qui venaient chercher dans les eaux dormantes un refuge contre les courans impétueux des fleuves débordés. Parfois, au milieu de la bruyante mêlée des canots, apparaissaient les ramures d'un cerf à la nage que les eaux avaient chassé de son fourré; des sangliers effarés fuyaient aussi leurs bauges envahies et levaient leur groin au-dessus des eaux, comme les marsouins qu'on voit fendre la surface de l'océan. En un mot, les habitudes de la nature semblaient extrêmement bouleversées.

Les deux guides durent faire un long détour pour éviter cette plaine noyée; heureusement Andrès put obtenir de quelques Indiens, qui glissaient à l'aide de larges patins de bois sur ces terrains fangeux, quelques vagues renseignemens sur le chemin à suivre pour gagner le Playa-Vicente. Il était néanmoins fort difficile de marcher à coup

sûr et même d'avancer sur ces terrains noyés : les routes, les sentiers, tout était confondu. Andrès lui-même, comme le limier dont la rosée ou l'extrême sécheresse paralyse l'odorat, ne savait quelle direction suivre. Il en était de même de la colonne de cavalerie, qui se traînait péniblement sur les pas des guides. Ceux qui marchaient en tête trouvaient encore sous les pieds de leurs chevaux un terrain assez solide; mais le sol, pétri, labouré par eux, n'offrait plus à ceux qui venaient ensuite que des mares fangeuses où le cheval et le cavalier se traînaient péniblement et souvent restaient embourbés. D'après les renseignemens que le chercheur de traces avait recueillis, on devait prendre la direction de l'est; mais des marais impraticables empêchaient de suivre la direction indiquée : il fallut presque rebrousser chemin, et les hommes se décourageaient. Berrendo chevauchait en silence à côté du chercheur de traces, qui s'avançait sombre et résigné, prêtant l'oreille au sourd et imposant murmure des eaux lointaines, dont un rideau d'arbres cachait la vue.

— Nous sommes près d'un fleuve, dit-il, c'est un fait évident pour un enfant même; mais quel est ce fleuve? c'est ce qu'il faut aller reconnaître tous deux. Venez avec moi, j'ai besoin de votre aide, car on dirait que Dieu m'a tout à coup retiré cette sagacité dont j'étais peut-être trop orgueilleux.

Les deux guides atteignirent bientôt le lit du fleuve annoncé; mais le détour qu'il avait fallu faire ne leur permettait pas de décider si ce fleuve était le Playa-Vicente ou le Rio-Blanco. Berrendo prétendait que ce devait être le premier; Andrès soutenait que c'était le second. Que ce fût l'un ou l'autre, il était urgent de chercher un passage. Le fleuve coulait profondément encaissé dans un lit de rochers si élevés, que ses eaux paraissaient noires et ténébreuses en dépit du soleil; c'était comme un canal dont les berges, séparées par une distance de quarante pieds environ, formaient, de chaque côté, de gigantesques murailles à pic. Les bords du fleuve étaient envahis par une végétation puissante et semblaient complétement déserts. Des arbres majestueux poussaient de distance en distance sur la terre qui couvrait le roc; cachés sous leur vert feuillage, ou balancés sur les lianes que le vent agitait, des milliers d'oiseaux mêlaient leurs chants à la voix mugissante du fleuve, et les bois voisins renvoyaient d'harmonieux échos avec la senteur amère des lauriers-roses.

— Vous voyez, dit Andrès, que ce fleuve ne peut être le Playa-Vicente, car rien ici ne révèle la présence de l'homme.

— En tout cas, répond Berrendo, avant de pousser une reconnaissance plus loin, il sera prudent de nous faire soutenir par quelques hommes de ma compagnie que je vais aller chercher.

— Allez, et pendant ce temps je me mettrai en quête d'un passage, répondit Andrès.

Berrendo fut quelque temps à revenir à l'endroit où il avait laissé son compagnon. Il avait amené avec lui six cavaliers des moins fatigués et six pionniers armés de leurs haches. Le chercheur de traces n'était plus là; mais Berrendo entendit sa voix à quelque distance et l'eut bientôt rejoint: c'était à un endroit où les rochers des rives s'avançaient au-dessus du fleuve de manière à se rapprocher, non par la base, mais par le sommet, d'une vingtaine de pieds. Les Jarochos ou les Indiens avaient jeté, d'une rive à l'autre, un de ces ponts de bois comme on en trouve souvent au Mexique. Les lianes qui pendaient aux arbres servaient d'étrier à des planches liées bout à bout avec des lanières de peau, et formaient au-dessus du fleuve un pont sur lequel deux hommes pouvaient à peine marcher de front, un pont mobile comme les lianes qui le suspendaient, mais d'une solidité à supporter le passage d'une artillerie de léger calibre; le corps d'expédition en avait déjà traversé de semblables sans accident.

— C'est bien, Andrès, dit Berrendo; mais, pour aujourd'hui, nos hommes n'iront pas plus loin; leurs chevaux sont aussi harassés qu'eux, et je viens d'apprendre que le général a réuni un conseil de guerre pour examiner s'il était prudent de s'engager plus loin, sur vos traces, dans ce labyrinthe de forêts et de terrains noyés.

— Le général n'a donc plus confiance en moi! s'écria Andrès avec vivacité.

— Je ne dis pas cela; mais on prétend que votre sagacité est en défaut, puisque vous soutenez que ce fleuve n'est pas le Playa-Vicente. Quant à votre loyauté, personne ne la met en doute.

— On a raison, reprit le chercheur de traces d'un ton sombre, car je saurais mourir au besoin pour qu'on n'en pût douter.

Laissant les douze hommes d'escorte les attendre près du pont, le chercheur de traces et Berrendo le traversèrent pour aller reconnaître les lieux. Les troupes en effet étaient si découragées, si fatiguées d'une marche au milieu de terrains fangeux, qu'une attaque subite aurait été la perte de l'expédition. Du côté opposé du fleuve, c'était le même silence, la même solitude que sur l'autre rive. Pendant plus d'une heure, les deux guides battirent les bois, les plaines et les clairières; les seules traces qu'ils purent y trouver furent celles des ânes que les Indiens amènent avec eux pour charger le bois mort qu'ils vendent dans les villages, et les seuls êtres vivans qu'ils rencontrèrent dans cette solitude furent précisément un Indien et sa femme qui poussaient devant eux une demi-douzaine de bêtes chargées des branchages qu'ils avaient ramassés.

— Holà! José (1), cria Berrendo à l'Indien, est-il vrai que le fleuve qui coule près d'ici est le Rio-Blanco!

L'Indien sourit comme un homme qui voit le piége qu'on veut lui tendre et ne répondit rien.

— Me répondras-tu, animal sans raison?

— Votre seigneurie sait bien, répliqua enfin l'Indien, que le Rio-Blanco est à plus de six lieues d'ici, et que cette rivière est le Playa-Vicente.

Andrès sembla frappé au cœur. Pour la première fois de sa vie, l'infaillible chercheur de traces venait de se tromper; mais il accueillit la preuve de son erreur avec le même silence sombre et résigné qu'il avait à peine rompu depuis le moment où Berrendo lui avait dit qu'on avait perdu confiance dans son habileté.

— Retournons au camp, dit-il; j'ai hâte de prier le général de chercher un guide plus heureux ou plus habile que moi.

— Il n'en trouvera pas un plus loyal! s'écria Berrendo.

— C'est possible; mais la loyauté ne doit pas être la seule vertu d'un guide. Heureusement du moins que l'erreur que j'ai commise n'a pu laisser sur mes intentions le plus léger nuage, car le danger est loin de nous.

En ce moment même, l'événement vint encore une fois démentir Andrès, et le bruit d'une fusillade frappa les oreilles des deux guides; le chercheur de traces pâlit, et, comme Berrendo allait s'élancer dans la direction des coups de fusil, il saisit fortement son bras pour empêcher que le moindre craquement du sol sous ses pas ne mît en défaut la sûreté de son ouïe.

— C'est au pont de lianes qu'on se bat! s'écria-t-il. Berrendo, vous me sauverez du reproche de trahison, je vous en supplie au nom de votre mère.

Puis Andrès arma sa carabine, et se mit à courir à toutes jambes avec tant de vélocité, que Berrendo avait peine à le suivre. Il leur fallut quelques minutes de cette course rapide pour gagner l'endroit où l'engagement avait lieu. Par une heureuse inspiration, les douze hommes qu'ils avaient laissés à la garde du pont l'avaient traversé, et ils soutenaient à quelque distance de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour surprendre l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides purent, en sui-

(1) Nom qu'au Mexique on donne à tout Indien.

vant de près le bord de l'eau, se glisser parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole.

— C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt Andrès à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur; ordonnez la retraite.

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

— Au pont, au pont! s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrès saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrès en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillans, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvemens, Andrès attaqua le pont d'un autre côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrès de ne pas le sacrifier avec lui; il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux ténébreuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule, Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve, au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne; les eaux, assombries par la voûte des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui

offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau, jusqu'au moment où, désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complétement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complétement connaissance.

Des heures entières s'écoulèrent sans que Berrendo reprît ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

— Est-ce vous, Andrès? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni, reprit Andrès; venez, que je sente votre main.

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que les bras d'Andrès s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

— Ne me voyez-vous donc pas? s'écria Berrendo; et, avant qu'Andrès eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces : le malheureux était complétement aveugle.

— Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrès d'une voix brisée par la douleur; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi.

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrès, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

— Je vous ramènerai au camp, dit-il; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu.

Le malheureux Andrès tourna vers Berrendo son visage défiguré

par la pointe du poignard. — Oh! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié!

— Jamais! jamais! reprit Berrendo; mais Andrès renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible : au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignard dans le cœur d'Andrès. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain. Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrès; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les larmes amères qu'elle versa, lui apprirent ce qu'il aurait dû deviner plus tôt : que Luz ne l'avait jamais aimé. — Sacrifiez-vous donc pour vos amis, se dit Berrendo en quittant Tehuacan. Il ne me reste plus qu'à me faire moine dans quelque couvent.

Berrendo toutefois ne donna pas suite à cette pieuse résolution, et, au lieu d'entrer au couvent, il se mit au service du terrible Gomez *el Capador*. Il prit part aux principales expéditions de ce chef impitoyable, dont il était le digne soldat, et quand la paix succéda aux luttes contre l'Espagne, échangeant la vie du guerrillero contre celle du chasseur, il vint partager dans les bois de San-Blas les fatigues des hommes qui en parcourent incessamment les vastes solitudes.

GABRIEL FERRY.

MIRABEAU

ET

LA COUR DE LOUIS XVI.

Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck pendant les années 1789, 90 *et* 91, recueillie, mise en ordre et publiée par M. A. de Bacourt. [1]

Comment diriger la révolution de 89 et la consolider en la tempérant, voilà l'intérêt de ce que j'appellerais volontiers la première partie de cette correspondance, qui va depuis le commencement de 1789 jusqu'au mois d'avril 1791, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Mirabeau: c'est la partie la plus importante. Comment sauver le roi, et plus tard, hélas! comment sauver la reine, voilà l'intérêt de la seconde partie, et, si j'avais à choisir l'épigraphe de ces deux parties, je prendrais ces paroles de M. le comte de La Marck (2) : « Ce ne sont pas les chances qui nous manquent; mais qu'importent les chances, si une incurable faiblesse les laisse toutes échapper? » Telle est en effet la leçon qui sort de toutes les pages de cette correspondance. Non; si la révolution n'a pas pu être dirigée et tempérée de 89 à 91, si le roi et la reine n'ont pas pu être sauvés de 91 à 93, ce n'est point seulement à la fatalité des événemens qu'il faut s'en prendre, ce ne sont point les chances qui ont

(1) 3 vol. in-8°, librairie de Lenormand, rue de Seine, 10.

(2) Tome II, p. 285.

manqué aux hommes, ce sont les hommes qui ont manqué aux chances. Il y a eu d'affreux malheurs, d'épouvantables catastrophes; mais ces malheurs et ces catastrophes ont eu pour cause la méchanceté des uns et la faiblesse des autres. Ne faisons donc plus de l'histoire de la révolution française un argument pour le fatalisme oriental; ne disons pas : Dieu l'a voulu! Non; Dieu l'a permis comme il permet le mal ici-bas à la liberté humaine. Loin que l'histoire de la révolution, comme nous le voyons dans la correspondance de Mirabeau avec le comte de La Marck, nous enseigne à nous croiser les bras, elle doit nous montrer que les révolutions elles-mêmes, ces événemens qu'on prétend irrésistibles comme les arrêts de Dieu, ne se font que parce qu'on les laisse faire.

Le gouvernement de Louis XVI ne s'est pas défendu. Quand l'Europe a laissé tomber la tête de Louis XVI et plus tard celle de Marie-Antoinette sur un infâme échafaud, en face des armées de la Prusse et de l'Autriche, c'est que l'Europe monarchique n'a su non plus ni attaquer ni se défendre, et un des correspondans de M. le comte de La Marck, M. Pellenc, autrefois secrétaire de Mirabeau, avait raison d'écrire, le 29 octobre 1793, après le meurtre de la reine : « On n'a peut-être pas assez réfléchi aux suites que peut avoir cette physionomie uniforme qu'on remarque entre toutes les cours de l'Europe et malheureusement trop semblable à celle de l'infortuné Louis XVI : même imprévoyance de l'avenir, même incrédulité pour les dangers les plus prochains, même aversion pour les mesures hardies, mêmes espérances d'un changement favorable, qui pourtant a toujours amené un état pire que le précédent. Je pourrais dire encore : mêmes ministres et mêmes généraux, car en 1789 on n'osa pas non plus faire marcher de Versailles contre Paris une armée encore fidèle, et qui trois jours plus tard fut séditieuse (1). »

Il n'y a pas de spectacle plus triste que celui de Louis XVI mis par la destinée aux prises avec les terribles difficultés de la révolution, n'en comprenant pas la portée, usant des petits moyens de l'ancienne politique dans un temps et contre des hommes nouveaux, ne sachant jamais ni prendre une décision, ni s'y tenir. Cette indécision, qui était un des malheurs du caractère de Louis XVI, et que les difficultés du temps augmentèrent singulièrement, est exprimée d'une manière piquante et vraie par un mot de M. le comte de Provence (2) dans un entretien avec le comte de La Marck. « La faiblesse et l'indécision du roi, poursuivit Monsieur, sont au-delà de tout ce qu'on peut dire. Pour vous faire une idée de son caractère, imaginez des boules d'ivoire huilées que vous vous efforceriez vainement de retenir ensemble. » Ajou-

(1) Tome III, p. 451.
(2) Le roi Louis XVIII, t. Ier, p. 125.

tez que, comme tous les hommes faibles et indécis, Louis XVI craignait de paraître céder aux influences qui l'entouraient, et même à celle de la reine. Il avait, contre l'ascendant salutaire que le caractère hardi et courageux de la reine aurait pu prendre dans le gouvernement, deux défenses : son indécision d'abord, et de plus une sorte de jalousie involontaire. Louis XVI aimait, sans le savoir, à contrecarrer les volontés ou les goûts de la reine. Je trouve un témoignage de cette disposition d'esprit dans une anecdote que le comte de Provence encore raconte à M. de La Marck. C'était sous le ministère de M. de Brienne, et celui-ci voulait faire renvoyer M. de Breteuil : le roi résistait, « et plus l'archevêque voyait le roi résister, plus il croyait important pour lui d'éloigner M. de Breteuil. Il revint donc constamment à la charge; enfin le roi, de guerre lasse, lui dit : Vous le voulez! eh bien! soit, j'y consens; vous n'aurez qu'à lui faire demander sa démission. Puis, quelques momens après, il ajouta avec une sorte de contentement : Aussi bien, c'est un homme tout à la reine (1). »

Quand Mirabeau entra en correspondance avec la cour et adressa au roi et à la reine des notes et des conseils, c'est alors surtout que les inconvéniens de cette indécision du roi se firent mieux voir, et c'est alors aussi que ces irrésolutions de la cour sont peintes avec une force et une vivacité singulières par Mirabeau dans ses lettres à M. de La Marck et par M. de La Marck lui-même. « J'ai lieu de croire, dit M. de La Marck avec un sens profond, que le roi et la reine *avaient en moi autant de confiance qu'il leur était possible d'en avoir en quelqu'un dans ce temps-là,* et je me sers de cette expression, parce qu'il est assez connu qu'ils n'ont jamais accordé leur confiance entièrement à personne. Ils avaient chacun à droite et à gauche leurs confidences particulières. Un avis accepté d'un côté était débattu et souvent rejeté de l'autre; les mesures énergiques s'affaiblissaient dans leur exécution par des changemens faits en contradiction avec l'esprit qui les avait dictées, et il résultait de tout cela une indécision et une lenteur vraiment décourageantes. J'ai déjà dit et je le répéterai encore que cette confiance flottante, incertaine, quelque nuisible qu'elle fût à la cause royale, n'avait rien que de naturel de la part de personnes placées comme l'étaient alors le roi et la reine, entourés d'embûches de toutes sortes et sans cesse victimes des trahisons les plus inattendues (2). »

Le roi et la reine, qui n'avaient qu'une demi-confiance en M. de La Marck lui-même, le plus loyal et le plus judicieux des hommes, se défiaient de Mirabeau; quoi de plus naturel? Ils ne suivaient pas ses conseils, souvent même ils en suivaient d'autres. Alors Mirabeau, qui se

(1) Tome Ier, p. 125.
(2) Tome Ier, p. 192.

trouvait inutile et qui pouvait se croire méprisé, se rejetait dans le parti révolutionnaire et se livrait à sa fougue, voulant être important et puissant d'une manière ou de l'autre. Ces saccades qui passaient pour des trahisons faisaient qu'on se défiait encore plus de lui, et que ses conseils devenaient d'autant plus inutiles. Nous reviendrons sur la conduite de Mirabeau et nous essaierons de l'apprécier impartialement. Nous ne voulons en ce moment que bien faire comprendre quelles étaient les défiances et les irrésolutions, bien excusables, hélas! du roi et de la reine et comment ils aidaient par là même à leur propre chute.

Les princes aiment à être servis selon leurs goûts et leurs caractères plutôt que selon leur intérêt et leur besoin. Louis XVI et ses frères ne pouvaient pas, même en face de la révolution, se défaire de cette habitude, et comme Mirabeau, quoique payé par eux, ne voulait pas les servir de cette façon dangereuse en tout temps, désastreuse au moment de la révolution, comme il résistait par fierté et par prévoyance à cet aplatissement de son génie, on continuait à le payer; mais on s'habituait à croire que le seul avantage de l'affaire était de l'apaiser et de l'amortir un peu. « Il nous fera un peu moins de mal, » se disait-on. Mirabeau sentait cela et s'en irritait d'autant plus qu'il comprenait bien que cette défiance ou cette répugnance, il la méritait par sa vie passée : « Ah! répétait-il souvent à M. de La Marck, que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la chose publique! » Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que, pour se venger de cette défiance, il semblait s'appliquer à la mériter davantage, en redevenant révolutionnaire par dépit; en même temps, il se plaignait de la cour en termes brûlans. « Il n'y a qu'une seule chose de claire, dit-il dans une de ses lettres, un jour qu'il s'irritait de se sentir conseiller sans crédit et sans autorité; il n'y a qu'une chose de claire, c'est qu'ils voudraient bien trouver, pour s'en servir, des êtres amphibies qui, avec le talent d'un homme, eussent l'ame d'un laquais. Ce qui les perdra irrémédiablement, c'est d'avoir peur des hommes et de transporter toujours les petites répugnances et les frêles attraits d'un autre ordre de choses dans celui où ce qu'il y a de plus fort ne l'est pas encore assez, où ils seraient très forts eux-mêmes, qu'ils auraient encore besoin, pour l'opinion, de s'entourer de gens forts (1). »

Mirabeau ici met le doigt sur la plaie, c'est-à-dire sur cette fatale disproportion entre l'attaque et la défense dont le roi n'avait point le sentiment, ni la reine elle-même non plus, et, quand ils l'avaient par momens, le roi alors se réfugiait dans la résignation qui était propre à son caractère, et qui fit sa gloire dans la prison et sur l'échafaud; la reine, de son côté, rêvait des entreprises et des héroïsmes impossibles,

(1) Tome Ier, p. 441.

Mirabeau revient sans cesse sur cette déplorable inégalité de force et de résolution, il y revient avec douleur, avec colère, et traite fort rudement, dans la familiarité de sa correspondance, le roi, les ministres du roi et Monsieur, frère du roi, qui avait pris aussi Mirabeau pour conseiller au moment de l'affaire de Favras, et qui ne suivait pas non plus ses conseils. « Les Tuileries et le Luxembourg, dit-il (1), se vainquent tour à tour en poltronnerie, en insouciance et en versatilité. Jamais enfin des animalcules plus imperceptibles n'essayèrent de jouer un plus grand drame sur un plus vaste théâtre; ce sont des cirons qui imitent les combats des géans (2). » Ailleurs, après avoir montré comment la fièvre révolutionnaire est partout répandue dans le pays et comment la cour et le ministère ne font rien, ou ne font pas ce qu'il faut pour s'opposer au mal : « Du côté de la cour, s'écrie-t-il, oh! quelles balles de coton! quels tâtonnemens! quelle pusillanimité! quelle insouciance! quel assemblage grotesque de vieilles idées et de nouveaux projets, de petites répugnances et de désirs d'enfans, de volontés et de *nolontés*, d'amours et de haines avortés!..... et quand ils n'ont suivi aucun de mes conseils, profité d'aucune de mes conquêtes, mis à profit aucune de mes opérations, ils se lamentent, disent que je n'ai rien changé à leur position, qu'on ne peut pas trop compter sur moi, et le tout parce que je ne me perds pas de gaieté de cœur pour soutenir des avis, des choses et des hommes dont le succès les perdrait infailliblement (3). »

La cour, qui avait acheté Mirabeau, voulait qu'il la servît, et Mirabeau, de son côté, qui s'était fait le conseiller de la cour, voulait que la cour suivît ses conseils et ne suivît que ceux-là. Sa fierté s'indignait qu'on consultât d'autres que lui et des gens surtout qui ne le valaient pas; mais le discernement des hommes est difficile aux princes, auxquels pourtant il est si nécessaire. Comme ils ne vivent pas au milieu de la société, ils ne savent pas le rang que l'opinion commune fait à chaque homme, et ils sont sans cesse exposés à trop estimer les uns et à ne pas assez estimer les autres. Cette confusion bizarre et involontaire qu'ils font entre les grands et les petits irrite beaucoup ceux qui savent leur taille. Je me souviens que le roi Charles X, parlant à un poète de nos jours, mettait sans façon un des chansonniers obscurs du temps sur le même rang que les grands poètes, sur le même rang que son orgueilleux interlocuteur, et cela sans malice, mais parce que le chansonnier lui avait été présenté comme étant un grand poète, et qu'il s'en était rapporté à l'étiquette du sac, sans avoir eu le temps ni peut-être l'envie d'y aller voir. Le roi Louis XVI faisait la même bé-

(1) 20 janvier 1790, t. Ier, p. 456.
(2) Tome Ier, p. 456.
(3) 27 janvier 1790, t. Ier, p. 460.

vue quand il consultait sur le même pied Mirabeau et Bergasse, non pas que M. Bergasse ne fût un homme qui avait du cœur et de l'esprit; mais qu'était-ce auprès de Mirabeau dans les circonstances où le roi était placé? Ce manque de discernement irritait Mirabeau, quand, sans savoir encore quel était le conseiller qu'on lui opposait, il sentait pourtant que le roi prenait d'autres conseils que les siens, et même qu'il les préférait. « Je ne suis pas du tout propre, dit-il, ni à être une doublure, ni à servir qui ne se fie pas. Mettez bien cela dans ces têtes princières et sous-princières (1). » Mais sa colère et son orgueil éclatent surtout quand il apprend que c'est Bergasse que l'on consulte et qu'on lui oppose. « C'est donc au banquet mesmérique, c'est donc sur le trépied de l'illumination qu'ils vont chercher un remède à leurs maux (2)! Bon Dieu! quelles têtes qui ne peuvent pas se dire : L'auxiliarité de ces gens-là, secondée de toute notre puissance qui n'est plus, n'a pu balancer un moment le combat, et elle le rétablirait, quand il est totalement perdu, contre les mêmes généraux et les mêmes troupes, quand on n'a plus ni troupes ni généraux à leur opposer! ô démence (3)! »

Ce qui désespère Mirabeau dans cette fluctuation perpétuelle du roi, c'est qu'il connaît l'assemblée constituante et qu'il sait fort bien qu'elle n'est ni ennemie du roi ni ennemie de la monarchie. « L'assemblée, dit-il avec un sens profond, était venue pour capituler et non pour vaincre, et elle ne soupçonnait même pas sa destinée (4). » Oui, 1789 ne soupçonnait pas 1790, ni 1791, ni surtout 1792. Oui, 1789 venait plein de confiance en la bonté du roi et dans ses intentions justes et libérales; il venait pour soutenir Louis XVI contre la cour et pour faire une transaction entre l'ancien et le nouveau régime. D'où vient donc que 1789 a eu la destinée qu'il ne soupçonnait pas et qu'il ne voulait pas, une destinée révolutionnaire? Le mal est venu en grande partie de la cour, « de sa fausse conduite, de sa faiblesse lorsqu'il fallait résister, de sa résistance lorsqu'il fallait céder, de son inertie lorsqu'il fallait agir, de sa marche ou trop lente ou trop rétrograde, de ce rôle de simple spectateur qu'elle affecte de jouer, de cet ensemble enfin de circonstances qui, persuadant aux esprits faibles que la cour a des projets secrets, font multiplier aux esprits ardens les mesures outrées de résistance (5). »

Que fallait-il pour remédier à cela? Un plan et un homme. Le plan, Mirabeau l'avait, et il le développait dans les notes qu'il adressait au

(1) Tome II, p. 63.
(2) Bergasse avait été un des partisans de Mesmer et du magnétisme.
(3) Tome II, p. 238.
(4) Tome II, p. 325.
(5) Tome II, p. 325-326.

roi, et qui sont le fond et le sujet de la correspondance avec M. de La Marck. Nous examinerons plus tard ce plan, qui n'est pas, disons-le dès ce moment, un plan de contre-révolution, mais un plan de gouvernement constitutionnel. Quant à l'homme qui doit exécuter ce plan, c'est Mirabeau lui-même, mais Mirabeau écouté et obéi. Il écrivait à M. de Lafayette (1), dans une de ces tentatives de rapprochement qui furent souvent faites entre M. de Lafayette et Mirabeau, et qui échouèrent toujours, il écrivait: « Je devrais être votre conseil habituel, votre ami abandonné, le dictateur enfin, permettez-moi le mot, du dictateur... Oh! monsieur de Lafayette, Richelieu fut Richelieu contre la nation pour la cour, et, quoique Richelieu ait fait beaucoup de mal à la liberté publique, il fit une assez grande masse de bien à la monarchie. Soyez Richelieu sur la cour pour la nation, *et vous referez la monarchie en agrandissant et consolidant la liberté publique*. Mais Richelieu avait son capucin Joseph; ayez donc aussi votre éminence grise, ou vous vous perdrez en ne nous sauvant pas. Vos grandes qualités ont besoin de mon impulsion, mon impulsion a besoin de vos grandes qualités, et vous en croyez de petits hommes qui, pour de petites considérations, par de petites manœuvres et dans de petites vues, veulent nous rendre inutiles l'un à l'autre, et vous ne voyez pas qu'il faut que vous m'épousiez et me croyiez en raison de ce que vos stupides partisans m'ont plus décrié, m'ont plus écarté! — Ah! vous forfaites à votre destinée! »

Mirabeau, dans cette lettre, disait beaucoup plus de bien qu'il n'en pensait de M. de Lafayette, parce que c'était à M. de Lafayette qu'il écrivait, mais il disait de lui-même ce qu'il pensait. Ce rôle de dictateur du dictateur, de conseiller tout-puissant et absolu, voilà ce qu'il voulait avoir à la cour. Malheureusement, il en était du roi comme de M. de Lafayette : il ne voulait pas *épouser* Mirabeau. Ce qui manquait à Mirabeau à la cour, c'étaient des amis, des partisans, c'étaient enfin les appuis que donne la considération. Il crut un instant qu'il trouverait tout cela, et de plus un caractère décidé, dans la reine; mais bientôt il s'aperçut que la reine elle-même n'avait, malgré ses grandes qualités, ni l'esprit de suite qu'il fallait avoir, ni surtout cette influence décisive sur le roi que Mirabeau cherchait partout. « Le roi n'a qu'un homme, disait-il, c'est sa femme, » et il ajoutait avec une effrayante prévoyance : « Il n'y a de sûreté pour elle que dans le rétablissement de l'autorité royale. J'aime à croire qu'elle ne voudrait pas de la vie sans la couronne; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'elle ne conservera pas sa vie, si elle ne conserve pas sa couronne (2). » Un carac-

(1) 1er juin 1790, t. II, p. 21.
(2) Note du 20 juin 1790, t. II, p. 41.

tère, une volonté, une impulsion, voilà ce que Mirabeau cherchait dans le roi, auprès du roi, ce qu'il ne trouvait pas; alors il offrait la sienne; mais, comme on ne voulait point l'accepter telle qu'il voulait la donner, il se décourageait ou il menaçait. « Ce que je ne vois pas encore, dit-il (1), c'est une volonté, et je répète que je demande à aller la déterminer, c'est-à-dire démontrer que hors de là, aujourd'hui même, il n'y a pas de salut; et si, je ne sais par quelle fatalité, on n'en convient pas, je suis réduit à déclarer loyalement que, la société étant pour moi arrivée au terrible *sauve qui peut,* il faut que je pense à des combinaisons particulières, au moment où l'on rendra inutile le dévouement que je suis prêt à manifester hautement et tout entier. »

Ce n'est pas seulement Mirabeau qui se plaint de l'inertie et de la torpeur du roi en face du danger, chaque jour plus grand. M. de La Marck s'en plaint de même pendant la vie de Mirabeau et après la mort de Mirabeau, et cet esprit juste et élevé, cette ame honnête et ferme voit le mal où le voit Mirabeau, dans l'indécision du roi et dans sa mollesse ou sa répugnance à suivre jusqu'au bout les conseils de la reine. Voici ce qu'il écrit le 28 octobre 1790 à M. de Mercy-Argenteau, long-temps ambassadeur d'Autriche à Paris, un véritable ami de la reine et qui à ce moment était à Bruxelles : « Quelque juste influence que la reine ait sur l'esprit du roi, il est clair que cette influence est insuffisante dans la plupart des opérations du gouvernement... Les inconvéniens d'un tel état de choses sont évidens dans la situation actuelle, car ce sera toujours en vain que la reine demandera des conseils et les appréciera avec toute la justesse de son esprit; ils ne pourront avoir aucun bon effet, aussi long-temps que la reine ne possédera pas les moyens de les faire exécuter (2). » M. de La Marck demande donc que la reine ait dans le conseil des ministres qui soient à elle. Ce qu'il y avait de pis en effet pour la reine, c'est que, faute d'hommes qui lui fussent dévoués dans le conseil, elle n'avait pas d'influence, et qu'en même temps elle se trouvait responsable de tout devant le public. Quand les ministres résistaient à l'assemblée, le public ne voulait pas croire qu'ils résistassent d'eux-mêmes, et, comme la faiblesse du roi était généralement reconnue, on s'en prenait naturellement à la reine. « Les suites d'une telle opinion, dit M. de La Marck à M. de Mercy (3), peuvent devenir très graves. »

M. de La Marck qui ne veut point de la contre-révolution, et nous verrons plus tard quelle est sa politique, qui est la même que celle que conseille Mirabeau, M. de La Marck a, outre ses raisons générales, une raison particulière pour ne point vouloir la contre-révolution, c'est

(1) Note du 13 août 1790, t. II, p. 130.
(2) Tome II, p. 288.
(3) Lettre du 9 novembre 1790, t. II, p. 295.

qu'il faudrait, pour la faire, aller d'abord se réfugier dans une place forte de la frontière, faire de cette place forte un point de départ pour reconquérir et soumettre le royaume avec des armées étrangères, et, dit M. de La Marck, ces moyens existeraient, que je les tenterais *avec et pour la reine seule*, mais *non avec et pour le caractère que je connais au roi*. Ce malheureux caractère du roi paralysait les grandes qualités de la reine; elle hésitait à essayer son influence sur le roi, craignant de ne pas réussir (1), et en même temps par fierté et par réserve elle n'aimait pas à laisser voir la cause de son hésitation ou son peu d'influence: de là l'espèce d'indifférence et d'incertitude que M. de La Marck lui-même remarquait dans sa conduite, mais qu'il s'expliquait, connaissant le roi. « Il faut trancher le mot, ajoute M. de La Marck (2), le roi est incapable de régner, et la reine, bien secondée, peut seule suppléer à cette incapacité. Cela même ne suffirait pas; il faudrait encore que la reine reconnût la nécessité de s'occuper des affaires avec méthode et suite; il faudrait qu'elle se fît la loi de ne plus accorder une demi-confiance à beaucoup de gens, et qu'elle donnât en revanche sa confiance entière à celui qu'elle aurait choisi pour la seconder. » Quelques jours après (3), M. de La Marck écrit encore à M. Mercy-Argenteau ces tristes et judicieuses paroles : « Il faut toujours en venir à répéter cette triste vérité : Louis XVI est incapable de régner, par l'apathie de son caractère, par cette rare résignation qu'il prend pour du courage et qui le rend presque insensible aux dangers de sa position, et enfin par cette répugnance invincible pour le travail de la pensée qui lui fait détourner toute conversation, toute réflexion sur la situation dangereuse dans laquelle sa bonté a plongé lui et son royaume. La reine, avec de l'esprit et un courage éprouvés, laisse cependant échapper toutes les occasions qui se présentent de s'emparer des rênes du gouvernement et d'entourer le roi de gens fidèles, dévoués à la servir et à servir l'état avec elle et par elle. Si on cherche à pénétrer les causes de l'indécision et du *laisser-aller* qui dominent aux Tuileries, on découvre que, par paresse d'esprit et de caractère, et peut-être aussi par l'abattement qui suit assez souvent de longs malheurs, le roi et la reine n'ont plus d'espérance que dans les hasards de l'avenir et dans l'intervention étrangère que laisse entrevoir le con-

(1) Il y a une réponse de la reine au tribunal révolutionnaire qui semble une sorte de retour involontaire sur le peu d'efficacité des conseils qu'elle donnait au roi.

L'ACCUSATEUR PUBLIC. — Il paraît prouvé, nonobstant les dénégations que vous nous faites, que par votre influence vous faisiez faire au ci-devant roi votre époux tout ce que vous désiriez.

L'ACCUSÉE. — Il y a loin de conseiller de faire une chose à la faire exécuter.

(2) Lettre à M. de Mercy-Argenteau, 21 septembre 1791; t. III, p. 237 et 238.

(3) 10 octobre 1791.

grès annoncé, et qu'ils pensent qu'en attendant il suffit de quelques démarches privées de leur part pour assurer leur sûreté personnelle. En combinant cette conduite avec l'agitation démoniaque de vingt-quatre millions de fous, comment prévoir d'autre résultat que l'avenir le plus déplorable (1)? »

M. de La Marck, j'ose le dire, parle ici comme la postérité a jugé et jugera Louis XVI et Marie-Antoinette. Voilà bien ce roi incapable de régner, peut-être même dans des temps médiocrement agités, et jeté au milieu des orages par la destinée de la plus terrible révolution, n'ayant pour se défendre ni l'énergie du caractère ni l'activité de l'esprit, n'ayant qu'une seule qualité qui fut un grand défaut tant qu'il régna et qui devint une vertu sublime dans la prison et sur l'échafaud : la résignation; rien de la vocation d'un roi, tout de la vocation d'un martyr, ne sachant ni ne voulant se défendre, et appelant, pour ainsi dire, par son inaction dans le péril, ou tout au moins laissant venir sans répugnance, les circonstances qui convenaient le mieux aux vertus de son caractère; penchant tout naturel et involontaire qui s'unissait dans Louis XVI à cette paresse d'esprit et de caractère que produit le malheur. Et ce n'est pas seulement M. de La Marck qui, avec sa sagacité judicieuse, surprend et découvre dans Louis XVI ce goût d'en finir par le martyre et de le prendre comme un dénoûment qui lui est commode et honorable; M. Pellenc, que j'ai déjà cité, et qui est aussi un homme de grand sens et de grand esprit, après avoir fait à M. de La Marck, dans une lettre du 11 mars 1792, un tableau affreux de l'état des choses, finit par ces mots expressifs : « On dit que le roi se conduit dans son intérieur comme un homme qui se prépare à la mort (2). »

A Dieu ne plaise qu'en dépeignant le caractère de Louis XVI, tel que le montre la correspondance de M. le comte de La Marck, je veuille diminuer en quoi que ce soit la vénération et la pitié qui s'attachent à la mémoire du roi martyr! je veux seulement indiquer la part que les faiblesses et les indécisions de Louis XVI ont eue dans la révolution, et en tirer cette leçon, que quiconque s'abandonne dans le péril, roi ou peuple, ne rachète pas ses fautes par sa résignation.

La reine Marie-Antoinette n'est pas moins fidèlement peinte que Louis XVI par M. de La Marck. M. de La Marck a pour la reine Marie-Antoinette le plus respectueux dévouement. Attaché comme sa famille à la maison d'Autriche, il aime dans Marie-Antoinette la fille de Marie-Thérèse; mais il ne sacrifie pas la vérité à son attachement, et il peint la reine telle qu'il l'a connue. Ce portrait, sincère et vrai, est charmant et touchant; rien n'est pour la montre et pour l'effet, mais tout

(1) Tome III, p. 248-249.
(2) Tome III, p. 298.

y est aimable à la fois et attendrissant. J'ai beaucoup entendu parler de Marie-Antoinette par les hommes qui avaient vu la révolution, et il n'y a pas un homme, pour peu qu'il eût quelque chaleur dans l'ame et quelque élévation dans l'esprit, qui ne m'en ait parlé avec émotion, non pas seulement parce qu'elle a eu la destinée la plus triste et la moins méritée, née sur le trône et morte sur l'échafaud, mais parce qu'elle a eu les deux qualités qui peuvent le plus plaire et toucher dans une femme et dans une reine : elle a été aimable et courageuse. Quoi! cela seulement? — Oui, une amabilité pleine de dignité et une dignité pleine de grace, le ton et l'air de reine quitté et repris avec une justesse et une aisance singulière, le goût de plaire, mais à ceux-là seulement qui en valaient ou qui lui semblaient en valoir la peine; aucun empressement banal, aucun désir de popularité. Elle était, comme on disait au XVIIe siècle, elle était fort *particulière*, c'est-à-dire qu'elle voulait être tout ce qu'elle se sentait pour un petit cercle seulement, et pour un cercle choisi, ne s'inquiétant pas de paraître au dehors, ne songeant pas au public. C'était là son charme comme femme; ce fut son malheur comme reine. Comme elle n'aimait que ceux qu'elle distinguait et qu'elle ne pouvait pas distinguer tout le monde, elle eut pour ennemis tous ceux qu'elle ne distingua pas, et elle en eut beaucoup. Ajoutez à son amabilité un penchant à la raillerie, ou plutôt à la gaieté, qu'on érigea en fierté et en dédain. A voir comment l'amabilité naturelle et vraie de Marie-Antoinette a si cruellement tourné contre elle, on se prend à croire que l'indifférence et la banalité qu'on reproche aux princes sont pour eux des qualités et des moyens de défense plutôt que des défauts.

Le courage dans Marie-Antoinette n'était pas d'une nature moins exquise que son amabilité; il était naturel et vif, toujours prêt, sans affectation et sans pompe, s'animant dans le danger, parce que le danger est une occasion d'héroïsme et qu'elle se sentait faite pour l'héroïsme. Marie-Antoinette eût mieux aimé employer son courage à braver le péril qu'à supporter le malheur; elle avait plus d'énergie que de résignation, mais elle n'en fut que plus admirable quand, n'ayant plus d'autre usage à faire de son courage que la patience et la résignation, elle fut patiente et résignée dans la prison, au tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud, en mêlant pourtant à sa résignation un air de fierté dont je lui sais gré parce qu'il y a des outrages qu'il faut accepter devant Dieu par humilité, mais qu'il faut rabattre et vaincre par le mépris devant les hommes. Le malheur vient de Dieu; courbons la tête! mais l'outrage vient des hommes; relevons-la!

M. de La Marck a fait sur Marie-Antoinette une notice qui est un véritable morceau d'histoire, écrit avec la simplicité de bon goût d'un homme du monde et avec l'émotion d'un homme de cœur. C'est dans

ce morceau que je prends quelques détails qui montrent quel était le caractère de la reine.

Marie-Antoinette, qui aurait aimé à vivre, quoique reine et à la cour, dans un petit cercle de personnes aimables et affectueuses, s'imagina un instant avoir rencontré ce qu'elle cherchait dans la société de Mme de Polignac; mais elle n'y trouva qu'une coterie qui se souvint du rang de la reine, non pas toujours pour la respecter, mais pour profiter de son pouvoir et pour s'en faire un moyen de fortune. La reine aimait Mme de Polignac, mais elle n'aimait pas son entourage, et elle se hasarda une fois à le dire à Mme de Polignac, qui, malgré sa douceur habituelle et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour l'attachement que la reine lui témoignait et pour ses bienfaits, lui répondit : « Je pense que, parce que votre majesté veut bien venir dans mon salon, ce n'est pas une raison pour qu'elle prétende en exclure mes amis; » et cette réponse dut paraître admirable dans le cercle de Mme de Polignac. C'était le ton du temps. La révolution, en effet, a été en haut, comme cela arrive toujours, avant d'avoir été en bas, et quand Mme de Polignac revendiquait le droit de recevoir également dans son salon tous ses amis, sans tenir compte des goûts de la reine, elle faisait, sans le savoir, une réponse révolutionnaire à une reine qui, sans le savoir non plus, avait eu aussi une idée révolutionnaire, en croyant qu'elle pouvait être dans un salon quelconque sur un pied d'égalité.

Non-seulement la reine ne trouva pas dans le cercle de Mme de Polignac le commerce aimable et doux dont son ame et son imagination avaient besoin; elle y trouva aussi la médisance et la calomnie. « La reine, dit M. de La Marck (1), était très sensible à la grace; la tournure chez les hommes, la figure chez les femmes, ne lui étaient pas indifférentes. » Au bal, elle aimait mieux un danseur élégant et bien tourné qu'un danseur gauche et embarrassé. Quoi de plus naturel? La reine ne songeait pas à cacher son goût et sa préférence à ce sujet, parce que c'est le privilége des ames honnêtes, hommes ou femmes, d'avoir des goûts qui ne deviennent pas des passions et de ne pas les cacher. C'est de ce côté cependant que la calomnie attaqua la reine, et M. de La Marck raconte avec indignation que, dans le cercle même de Mme de Polignac, on parlait avec malignité de ce que la reine aimait à danser des écossaises avec un jeune lord Strathavon, aux petits bals chez Mme d'Ossun. Un habitué du salon Polignac, et qui devait avant tout une profonde reconnaissance et les plus respectueux égards à la reine, fit contre elle un couplet très méchant, et ce couplet, fondé sur un infame mensonge, alla circuler dans Paris. « Il faut le reconnaître, dit M. de La Marck, l'infortunée Marie-Antoinette a trouvé de bien dange-

(1) Tome Ier, p. 31.

reux ennemis parmi ceux qui auraient dû être ses serviteurs les plus dévoués et les plus reconnaissans. Ils ont été d'autant plus dangereux, que ce sont eux qui ont livré à la malignité publique d'odieuses calomnies qui sont retombées cruellement sur la tête de cette malheureuse princesse dès le début de la révolution française, et c'est dans les méchancetés et dans les mensonges répandus de 1785 à 1788 par la cour contre la reine qu'il faut aller chercher les prétextes des accusations du tribunal révolutionnaire en 1793 contre Marie-Antoinette (1). »

Paroles judicieuses et profondes : oui, je viens de relire le procès de la reine, et j'ai retrouvé avec terreur dans la bouche de Fouquier-Tinville et du président du tribunal révolutionnaire les médisances du beau monde de Versailles et de Paris transformées en accusations sanguinaires. Écoutez comme Fouquier-Tinville accuse Marie-Antoinette, veuve de Louis Capet, « d'avoir dilapidé d'une manière effroyable les finances de la France, fruit des sueurs du peuple, pour satisfaire à des plaisirs désordonnés. » Quelle infamie! direz-vous. Que voulez-vous? les salons ont ricané sur les écossaises que lord Strathavon dansait avec la reine : Fouquier a traduit dans son argot les ricanemens des salons. « Où avez-vous donc pris, dit à Marie-Antoinette le président du tribunal révolutionnaire, où avez-vous donc pris l'argent avec lequel vous avez fait construire et meubler le petit Trianon, dans lequel vous donniez des fêtes dont vous étiez toujours la déesse? » Sotte et misérable insulte! — Oui; mais qui vous dit que quelque beau seigneur de 1780 n'a pas dit à son valet de chambre, le lendemain d'une fête à Trianon où il n'avait pas été invité : C'était beau, mais c'était cher! ou quelque banalité médisante de ce genre, et le valet de chambre l'a redit à la grisette, et la grisette, vieillie et aigrie, l'a répété dans son monde subalterne et envieux, et d'échos en échos, toujours descendant, toujours grossissant, toujours s'envenimant, le mot est arrivé au tribunal révolutionnaire. L'épigramme de 1789 est devenue la déclamation furibonde de 1793; l'épingle s'est changée en hache.

Je ne connais pas, à ce propos, de plus singulier et de plus terrible exemple de la transformation que la bêtise et la malignité populaire font subir aux mots même les plus innocens, aux plaisanteries même les plus insignifiantes, que la déposition de Renée Millot dans ce lamentable procès de la reine, où je recherche à dessein les traces des médisances et des conversations de Versailles. « Renée Millot, fille domestique, dépose qu'en 1788, se trouvant de service au grand commun, à Versailles, elle avait pris sur elle de demander au ci-devant comte de Coigny, qu'elle voyait un jour de bonne humeur : Est-ce que l'empereur continuera toujours à faire la guerre aux Turcs? Mais, mon Dieu!

(1) Tome Ier, p. 60.

cela ruinera la France par le grand nombre de fonds que la reine fait passer pour cet effet à son frère, et qui en ce moment doivent au moins se monter à deux cents millions. — Tu ne te trompes pas, lui dit-il; oui, il en coûte déjà plus de deux cents millions, et nous ne sommes pas au bout. » Qui ne voit d'ici la scène du grand commun en 1788? Le comte de Coigny en belle humeur, une petite fille qui se met à lui parler politique et qui sait exactement combien de millions la reine a fait passer en Autriche, ce qui redouble la bonne humeur du comte et ce qui lui fait répondre avec un ton de persiflage que la pauvre sotte ne comprend pas : Oui, deux cents millions, et nous ne sommes pas au bout! — Voilà la scène de 1788. Voyez ce qu'elle est devenue en 1793!

Si j'ai insisté sur le rapprochement instructif que M. de La Marck fait entre les méchancetés de cour de 1785 et le procès de Marie-Antoinette en 1793, c'est pour faire une réflexion qui peut avoir son à-propos. Je ne dirai pas, comme Mme de Campan, qui a raconté aussi les méchancetés de la cour contre la reine, que les princes doivent être d'autant plus circonspects qu'ils sont plus exposés; je laisse de côté les devoirs des princes pour m'occuper de ceux des citoyens, qui nous touchent de plus près, et je dis que quiconque tient au maintien de la hiérarchie sociale doit, dans les temps de faction et de révolution, se garder soigneusement du péché de médisance. J'ai vu de fort honnêtes gens, qui aimaient beaucoup la monarchie et qui l'aiment encore un peu plus aujourd'hui, lesquels pourtant médisaient volontiers du roi Louis-Philippe et ne se refusaient pas un bon mot, dût ce bon mot discréditer la monarchie ou le monarque. Ils ont cessé de railler le 22 ou le 23 février; il était trop tard. On dirait qu'en France il y a des temps où l'on ne veut supporter de princes qu'à condition qu'ils seront parfaits. C'est pour la monarchie un cahier des charges difficile à exécuter, d'autant plus que la perfection, comme nous l'entendons en France, ce n'est pas seulement d'avoir les qualités, mais surtout les défauts que nous aimons.

Ce que j'aime dans M. de La Marck, c'est qu'il n'est point le panégyriste aveugle de la reine; il l'admire, mais il la juge. Voyez cette conversation qu'il a avec elle au moment où Mirabeau commence à entrer en relations avec la cour. « Cette partie de notre conversation terminée (celle des affaires), dit M. de La Marck, la reine me parla des temps passés. L'espoir qu'elle avait conçu des services que rendrait Mirabeau semblait avoir dérobé à ses regards les dangers qui la cernaient de toutes parts. Dans son confiant abandon, elle me donna de nouveaux témoignages de cette bienveillance à laquelle elle m'avait accoutumé dans des temps heureux qui avaient fui, hélas! pour toujours. Elle se laissa même entraîner par les souvenirs du passé à parler

de ces choses indifférentes qui alimentent la conversation habituelle de la société. L'entretien dura plus de deux heures, sur un ton de gaieté qui était naturel à la reine, et qui prenait sa source autant dans la bonté de son cœur que dans la douce malice de son esprit. Le but de mon audience avait été presque perdu de vue; elle cherchait à l'écarter. Dès que je lui parlais de la révolution, elle devenait sérieuse et triste; mais, aussitôt que la conversation portait sur d'autres sujets, je retrouvais son humeur aimable et gracieuse, et ce trait peint mieux son caractère que ce que je pourrais en dire. En effet, Marie-Antoinette, qu'on a tant accusée d'aimer à se mêler des affaires publiques, n'avait aucun goût pour elles... — Je sortis, non sans faire de nouveau les plus pénibles réflexions sur tout ce que je voyais et ce que je venais d'entendre. Il était évident que ni la reine ni le roi ne se rendaient un compte exact des dangers qui les menaçaient. Environnés depuis leur naissance et dans tous les instans de leur vie de tout ce que le respect et l'amour des hommes peut avoir de séduisant, comment, naturellement bons et confians, auraient-ils pu imaginer les horreurs dont ils devaient être victimes (1)? » Quelle peinture à la fois piquante et touchante! Comme M. le comte de La Marck, dans cet entretien avec la reine, a en même temps le cœur ému et l'esprit attentif et sagace! A mesure que les événemens marchent et que les dangers deviennent plus grands, M. le comte de La Marck est chaque jour plus dévoué et plus effrayé aussi, en voyant comment la reine garde en face du danger cette imprévoyance du mal et cette répugnance aux affaires ou aux idées pénibles qui autrefois dans une femme et dans une reine heureuse étaient presque un charme, et qui deviennent chaque jour de plus grands et de plus périlleux défauts. « La reine, écrit-il au comte de Mercy-Argenteau le 30 novembre 1790 (2), la reine a certainement l'esprit et la fermeté qui peuvent suffire à de grandes choses, mais il faut avouer, et vous avez pu le remarquer mieux que moi, que, soit dans les affaires, soit même simplement dans la conversation, elle n'apporte pas toujours ce degré d'attention et cette suite qui sont indispensables pour apprendre à fond ce qu'on doit savoir, pour prévenir les erreurs et pour assurer le succès. »

Il y avait deux vocations dans Marie-Antoinette : la vocation d'une reine heureuse et brillante, le sort la lui a ôtée; la vocation d'une héroïne, la faiblesse de Louis XVI l'a empêchée. Heureuse, elle aurait embelli son bonheur et l'aurait rendu aimable par la bonté de son ame et par la gaieté de son esprit. Jetée dans les grandes entreprises, elle

(1) Tome Ier, p. 156-158.
(2) Tome II, p. 532.

eût montré ce qu'elle avait d'héroïque. Tous ceux qui l'ont vue dans les jours où le péril arrivait devant elle sous la forme d'une menace, et non pas sous la forme d'un malheur, ont gardé de son courage et de sa grandeur d'ame un souvenir ineffaçable. « Dans la soirée du 5 octobre, elle reçut un monde considérable dans son grand cabinet, parla avec force et dignité à tout ce qui l'approchait, et communiqua son assurance à ceux qui ne pouvaient lui cacher leurs alarmes. — Je sais, disait-elle, qu'on vient de Paris pour demander ma tête; mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, et je l'attendrai avec fermeté (1). » Et l'admiration que la reine inspira ce soir-là fut si vive, que dans son procès même, en 1793, il lui en revint un témoignage inattendu. Le comte d'Estaing, cité comme témoin contre la reine, déclara qu'ayant été au château dans la soirée du 5 octobre, comme commandant de la garde nationale de Versailles, « il entendit des conseillers de cour dire à l'accusée que le peuple de Paris allait arriver pour la massacrer, et qu'il fallait qu'elle partît; à quoi elle avait répondu avec un grand caractère : — Si les Parisiens viennent ici pour m'assassiner, c'est aux pieds de mon mari que je le serai; mais je ne fuirai pas. »

L'Accusée. — « Cela est exact; on voulait m'engager à partir seule, parce que, disait-on, il n'y avait que moi qui courais des dangers. Je fis la réponse dont parle le témoin. »

Ces paroles dans la bouche de la reine n'étaient pas de vaines paroles, et l'on sait comment, le 6 octobre au matin, quand on lui demanda de paraître au balcon de la cour de marbre, elle s'y présenta d'abord avec sa fille et son fils. « Pas d'enfans! » cria-t-on : cri sinistre et qui semblait annoncer que les insurgés voulaient tirer sur la reine. Elle le crut elle-même, et, renvoyant ses enfans, elle s'avança sur le balcon comme si elle allait à la mort, mais ne changeant pas de visage. Ce jour-là, elle essaya l'échafaud, mais c'était là un échafaud qui lui convenait, puisqu'elle périssait reine encore, au milieu de sa cour, à Versailles, et, comme elle le voulait, à côté du roi.

Malheureusement cette reine, si bien faite pour une vie facile et brillante ou pour une vie de périls et d'aventures, n'avait pas ces qualités d'une reine habile, attentive, laborieuse, que lui demandait M. de La Marck. Elle n'était fille de Marie-Thérèse que pour les périls hardiment bravés; elle ne l'était pas pour l'art et le travail du gouvernement. Quand même elle aurait eu l'art et le goût du gouvernement, je ne sais pas si elle aurait pu vaincre la révolution, enchaînée surtout comme elle l'était à la volonté faible et incertaine de Louis XVI et for-

(1) *Mémoires de Rivarol* cités par M. de Bacourt dans l'*Introduction de la Correspondance de Mirabeau*, page 119.

cée de flotter après lui. N'ayant point, par le malheur des temps, la douce et brillante destinée qu'elle avait souhaitée, ni, par le caractère de son époux, la vie héroïque et périlleuse qu'elle eût acceptée de si grand cœur, réduite aux malheurs de la prison, du procès, de l'échafaud, c'est-à-dire à une adversité qui n'avait d'autre éclat que celui d'un affreux changement de fortune, la reine Marie-Antoinette se fit donc, et c'est par là surtout que je l'admire, les vertus qui n'étaient pas celles de son caractère, mais qui devenaient celles de sa destinée. Elle fut patiente et calme, elle changea son énergie en fermeté; l'héroïne se fit martyre, trouvant dans la force de son ame un autre genre de courage, plus grand parce qu'il a besoin de persévérance, et montrant par là que les grandes et fortes ames savent honorer par leur constance toutes les sortes de malheurs.

J'ai cru devoir d'abord retracer le caractère de Louis XVI et de la reine, tels que les dépeint la correspondance de M. de La Marck, avant d'arriver à Mirabeau, c'est-à-dire à celui qui, à l'instigation de M. de La Marck, entreprenait de sauver le roi et la reine du péril que leur créaient les événemens, les partis et leurs propres caractères. J'étudierai Mirabeau et son plan politique dans un second article; mais je ne veux pas finir le premier sans remercier M. de Bacourt du service qu'il a rendu à l'histoire et à la littérature en publiant avec tant de soin cette curieuse correspondance, et en y joignant une si excellente introduction. M. de La Marck, dans les notices de sa main qui font partie de l'introduction, aime à s'effacer derrière Mirabeau, et M. de Bacourt s'efface aussi, tant qu'il peut, derrière M. de La Marck; mais, si la modestie de M. de La Marck ne nous empêche pas de lui rendre son rang à côté de Mirabeau, M. de Bacourt nous pardonnera de ne pas être plus aveugle et moins reconnaissant à son égard qu'à l'égard de M. de La Marck.

SAINT-MARC GIRARDIN.

DE L'INFLUENCE

DES NOUVELLES LOIS DE NAVIGATION

EN ANGLETERRE ET AU DEHORS.

LETTRE A M. THIERS.

Est-il vrai, monsieur, comme vous l'avez insinué plutôt qu'affirmé dans un débat récent, que le nouveau régime fait en Angleterre à la navigation marchande, par le bill du 26 juin 1849, ait compromis l'ascendant du pavillon britannique? Soulevée par un homme de votre importance, la question vaut assurément la peine d'être examinée à fond, et cet examen est d'autant plus facile, que de nombreux documens viennent d'être produits devant les communes et devant les lords, documens officiels, réunis et commentés par les opinions les plus opposées, soumis à l'épreuve d'un débat opiniâtre, permettant en conséquence de dégager la vérité aux yeux de tous les observateurs impartiaux. Ce débat, excessivement remarquable, dont la plupart des journaux n'ont absolument rien dit, peut-être parce qu'il contrastait trop avec la futilité fiévreuse de leur polémique habituelle, jette d'ailleurs un jour complet sur l'état actuel des négociations entreprises par le cabinet anglais pour faire adopter aux autres pays la politique du bill de 1849. Il fournit en outre un indice intéressant des dispositions de ce même cabinet, dans le cas où les puissances étrangères ne cède-

raient pas à la pression diplomatique qui s'exerce sur elles. A tous ces titres, il importe donc de le connaître et d'en constater les résultats.

I.

Voyons d'abord l'effet des nouvelles lois sur la marine marchande de l'Angleterre. — Il est très vrai, monsieur, que la plupart des armateurs anglais sont de votre avis. D'après eux, un coup fatal aurait été porté à la prospérité maritime du pays par le bill du 26 juin. Leurs plaintes ont bruyamment retenti dans la chambre haute et dans la chambre basse, soutenues là par la voix éloquente du nouveau comte de Derby (lord Stanley), ici par l'autorité reconnue de M. Herries. Malheureusement pour eux, les armateurs anglais ont plus d'une fois déjà jeté les hauts cris sans motifs et sonné l'alarme à tort. On ne les croit plus sur parole, et l'on ne s'effraie plus de confiance. A l'époque où M. Huskisson signa avec la France le traité du 26 janvier 1826, cette puissante corporation s'éleva aussi avec la plus grande véhémence contre sa témérité. Les intérêts de la marine anglaise étaient trahis! Le premier élément de la grandeur nationale était livré à tous les hasards! Les plus sombres pronostics étaient formulés dans les *meetings* et dans les pétitions sur les conséquences de cette faute. Même dix-huit mois après la conclusion de ce traité, les armateurs, en groupant les chiffres d'une certaine façon, invoquaient, comme aujourd'hui, contre le malheureux ministre le témoignage de l'expérience, et celui-ci, obligé de se défendre, s'exprimait ainsi dans la séance du 7 mai 1827: « Sur quels bâtimens la chambre pense-t-elle qu'a porté, en grande partie, l'accroissement qu'on signale dans le tonnage étranger? Un quart de ces bâtimens jauge moins de 50 tonneaux; en moyenne, la totalité ne jauge pas 100 tonneaux. Ces bâtimens sont employés aux transports journaliers des côtes de France. Chaque jour, on peut voir à Douvres, à Ramsgate, à Southampton, à Rochester, cette *puissante* marine marchande apportant, avec des passagers, des œufs, du beurre, des légumes, de la volaille, du poisson, des fruits et autres menus articles pour nos marchés. Voilà l'emploi d'un grand quart de ce tonnage, qui grossit le compte des bâtimens étrangers, qui menace, dit-on, d'écraser la marine marchande de l'Angleterre! Un grand nombre arrive avec une marée et repart avec l'autre. Est-ce donc là la pépinière des matelots qui doivent nous faire descendre du rang des puissances maritimes du monde? » M. Huskisson avait mille fois raison. Depuis un quart de siècle que ce traité de 1826 reçoit son exécution, il a été de plus en plus avéré que l'Angleterre n'y avait rien perdu, et que c'était plutôt à la France de s'en plaindre.

Aujourd'hui, les armateurs anglais recommencent les mêmes do-

léances. Ils adressent aux chambres pétitions sur pétitions. L'association de Liverpool (*Liverpool shipping Association*), présidée par sir Robert Rankin, donne le branle à tous les autres ports. C'était en son nom que parlait dernièrement lord Stanley à la chambre des lords. M. Herries, de son côté, a présenté aux communes des réclamations signées par les populations maritimes de Londres, Glasgow, Nort-Shields, South-Shields, Newcastle, Hartlepool, Montrose, Cork, Belfast, etc. Arrêtons-nous un moment aux griefs articulés dans ces nombreuses pétitions.

Il faut noter d'abord que les pétitionnaires ne vont pas jusqu'à demander le rappel des nouvelles lois de navigation. L'esprit pratique, qui distingue si éminemment la nation anglaise jusque dans les couches les plus inférieures de la société, leur a fait repousser toute démarche d'un caractère nuisible ou inacceptable. Ils tiennent pour accomplie la réforme de l'ancien *acte*. Ils n'invitent pas le parlement à se déjuger en leur faveur : ce serait une mauvaise recommandation auprès de lui; mais ils lui disent : Puisque vous avez ouvert la carrière maritime à la compétition de tous les pays, du moins égalisez les conditions de la lutte! Puisque vous nous avez dépouillés des avantages que nous garantissait l'ancien *acte* de navigation, exonérez-nous aussi des charges exceptionnelles qu'il faisait peser sur notre industrie! Puisque tous les autres pays sont admis au bénéfice du nouveau régime, obligez-les à nous accorder la réciprocité, et pour cela appliquez-leur les articles 10 et 11 du bill du 26 juin 1849 (1)!

Quelles sont les conditions d'inégalité dont se plaignent particulièrement les armateurs anglais? — Il y a le droit de timbre payé sur les polices d'assurance maritime; il y a les indemnités extraordinaires que prélèvent les consuls anglais dans les ports étrangers sur les bâtimens portant le pavillon de leur pays; il y a les gratifications qu'il est d'usage de payer aux équipages de la marine royale, quand celle-ci, en cas de sinistre, a prêté son concours à des bâtimens marchands; il y a les dispositions maintenues des anciennes lois qui tendent à encourager les matelots des navires de commerce à déserter leur poste pour prendre du service dans la marine militaire; il y a l'obligation de faire entrer dans la composition des équipages une proportion déterminée de sujets anglais, lesquels exigent des salaires plus élevés et une nourriture meilleure que les marins de plusieurs autres pays; il y a enfin les causes d'infériorité qui naissent, dans les ports

(1) Les articles 10 et 11 ont pour objet d'autoriser le gouvernement à décréter, en vertu d'un simple ordre en conseil inséré dans la *Gazette de Londres*, toutes les mesures de rigueur qui lui paraîtront convenables contre les bâtimens des pays où le pavillon anglais n'obtiendra pas la compensation des avantages accordés aux pavillons étrangers par le bill de 1849.

étrangers, des tarifs différentiels. On cite, par exemple, avec indignation une annonce qui s'étale insolemment dans le *Bradshaw's rail-way guide*, annonce par laquelle le propriétaire d'un *steamer* qui fait le service entre Londres et Anvers informe le public que, naviguant sous pavillon belge, ce *steamer* peut offrir aux personnes qui lui confieront leurs marchandises une *diminution de* 15 pour 100 sur les droits qu'elles auraient à payer à Anvers sous tout autre pavillon.

Ce sont surtout ces inégalités de traitement dans les ports étrangers qui révoltent les pétitionnaires. Ils s'élèvent contre le tarif espagnol, qui grève d'une surtaxe variant entre 50 et 100 pour 100 toutes les importations arrivant sous un autre pavillon que le pavillon national. La France leur est tout aussi odieuse, car, en n'accordant pas à leurs navires la liberté du commerce indirect, quoique ses navires, à elle, en jouissent dans les ports anglais, elle les condamne à payer un surcroît de frais considérables. Ils signalent à ce sujet le fait suivant : un commerçant anglais résidant au Brésil avait une cargaison à faire parvenir en France; il possédait un navire, qui était là dans le port, attendant du frêt, et qui eût pu transporter sa marchandise à *vingt shillings* de moins par tonneau que ne demandaient les capitaines français. Eh bien! quoique ce navire et cette marchandise fussent sa propriété, quoiqu'il eût pu faire son expédition à *vingt shillings* de moins par tonneau en employant son propre navire, quoiqu'en Angleterre le pavillon français eût pu importer cette marchandise aux mêmes conditions absolument que le pavillon anglais, il a fallu que ce commerçant se résignât à l'inégalité de la loi française, et déposât sa cargaison sur un navire français, au détriment du sien, qui n'avait rien à faire, et qui eût effectué le transport à de bien meilleures conditions.

Les États-Unis eux-mêmes, bien qu'ils se soient empressés d'adhérer au régime créé par les nouvelles lois, ont su mettre dans leur mode de réciprocité les restrictions les plus préjudiciables. Ainsi l'Angleterre ayant retenu de ses anciens monopoles, le seul monopole du *cabotage*, c'est-à-dire du commerce fait le long de son littoral, les États-Unis ont eu la prétention de faire considérer les ports de la Californie, ports où l'on n'arrive qu'en doublant le cap Horn, et après une traversée de plusieurs mois, comme une extension de leur ligne de côtes, et par conséquent de les comprendre dans le domaine du *cabotage*. Ces ports demeurent ainsi interdits à la concurrence que les bâtimens anglais pourraient y faire aux bâtimens américains. Et en se réservant le privilége du commerce dans les ports californiens, l'Amérique du Nord n'enlève pas seulement à la marine marchande de l'Angleterre une exploitation importante; elle s'assure en outre les moyens de lui faire ailleurs une guerre redoutable. Voici, par exemple, comment les opérations se combinent. Un navire américain vient prendre dans les en-

trepôts anglais une cargaison dont partie est destinée à New-York, partie à San-Francisco. Il va débarquer à New-York la moitié de cette cargaison; il relève ensuite pour la Mer Pacifique, où il dépose le reste. De là, il cingle vers la Chine et l'Inde anglaise, et, comme il a déjà réalisé un bon fret sur les deux premières parties de son opération, il peut, sans dommage, charger à très bas prix, dans les ports de la Chine et de l'Inde, une nouvelle cargaison en destination de Londres ou de Liverpool. Il arrive donc sur le terrain même qui semblait devoir rester spécialement réservé à l'activité anglaise, et il y arrive dans des conditions qui lui permettent de faire au pavillon anglais une concurrence très vive. En fait, grace à ce système d'opérations, le fret de Calcutta en Angleterre est tombé de 5 livres 4 shill. à 3 liv. 13 shill., le fret de Bombay de 5 liv. 16 shill. à 2 liv. 15 shill., le fret de Madras de 4 liv. 5 shill. à 3 livres 9 shill., le fret de Maurice de 4 liv. 13 shill. à 2 liv. 12 shill.; le fret des ports de la Chine s'est réduit de 44 pour 100. A ces prix, le pavillon anglais ne gagne rien, tandis que le pavillon américain, largement rémunéré déjà dans la première phase d'une expédition que seul il a pu combiner, accepte ces prix sans rien sacrifier de ses profits.

C'est à ces désavantages divers que les armateurs anglais attribuent la décadence que signalent déjà, selon eux, les états de leur mouvement maritime. En 1849, le pavillon national avait couvert, à l'importation, 4,884,000 tonneaux; en 1850, il n'en a plus couvert que 4,700,000 : diminution, 184,000 tonneaux. — A l'exportation, il avait couvert 4,785,000 tonneaux en 1849; en 1850, il n'en a plus couvert que 4,742,000 tonneaux : nouvelle diminution de 43,000 tonneaux.

Pendant cette même période, pendant cette première année du nouveau régime, l'étranger a gagné au contraire dans les deux sens : — à l'importation, 364,000 tonneaux; à l'exportation, 363,000 tonneaux.

Tels sont les griefs des armateurs; tels sont leurs chiffres.

Quant aux chiffres, ils ne sont pas d'une exactitude très rigoureuse. Le comte de Granville, vice-président du bureau de commerce, a produit les états officiels, et il en résulte que, si l'année 1850 a, comparativement à 1849, perdu 311,831 tonneaux à l'importation, elle a, en revanche, gagné 198,582 tonneaux à l'exportation, ce qui réduit la perte totale à 113,249 tonneaux.

En outre, il est à considérer que, dans ces états, il n'est tenu aucun compte de la part que le pavillon anglais a prise au *commerce indirect* des pays qui ont adhéré au nouveau régime, commerce qui, avant le rappel des anciennes lois de navigation, était interdit à ce pavillon. Ainsi, aux États-Unis seulement, les dépêches des consuls anglais signalaient, *pour les six premiers mois de* 1850, de janvier à fin juin, 213 bâtimens anglais qui étaient arrivés de l'étranger dans les ports américains

avec 68,291 tonneaux de marchandises. C'est là un emploi tout nouveau de la marine marchande de l'Angleterre. Et comme il n'y aucune raison de penser que cette activité se soit ralentie dans le second semestre de 1850, on est autorisé à dire que la participation des bâtimens anglais à la navigation indirecte, laquelle ne leur est devenue accessible que par l'abolition des anciennes lois, a plus que compensé la perte signalée dans le mouvement de la navigation directe.

En y réfléchissant un peu, il est facile de comprendre que cet affaiblissement de la navigation directe était inévitable, et qu'il est plutôt un signe de prospérité que de décadence. En effet, la mise en vigueur du bill du 26 juin 1849 a surpris un grand nombre de navires engagés dans des opérations lointaines. Si ce bill n'eût pas ouvert une nouvelle carrière au pavillon anglais, ces navires, une fois leurs opérations terminées, auraient été obligés de regagner les ports d'Angleterre pour y chercher d'autres transports; mais le bill du 26 juin 1849, qui a été appliqué à partir du 1er janvier 1850, faisant tomber les barrières qui leur fermaient le commerce indirect, c'est-à-dire les opérations de pays étranger à pays étranger, ils se sont naturellement empressés de profiter de cet avantage tout nouveau pour eux. Tel navire qui était à Rio-Janeiro, au lieu de revenir en Angleterre pour quêter du fret, a pris tout de suite les marchandises qui se présentaient à Rio pour New-York, ce qu'il n'aurait pu faire avant le 1er janvier 1850. Cette opération de pays étranger à pays étranger, il a pu la renouveler plusieurs fois avant de rentrer en Angleterre. Cent autres ont pu le faire comme lui. D'où il suit que les ports anglais ont pu être moins fréquentés par les bâtimens anglais, sans qu'on ait le droit d'en conclure que l'activité du commerce anglais a diminué. La conclusion contraire est bien plus juste et bien plus fondée, car on voit, par cet exemple, que l'activité du commerce anglais se serait seulement déplacée, et qu'elle n'a paru faiblir sur un point que parce qu'elle s'étendait, se multipliait sur une foule d'autres points.

Et ceci explique parfaitement des faits qui, au premier abord, paraissent inexplicables. Comment, par exemple, faire concorder l'accroissement du travail dans les chantiers des constructeurs anglais avec cette diminution apparente du mouvement maritime qui résulte des états des douanes? Comment ferait-on construire de nouveaux et puissans navires, s'il était vrai qu'il n'y eût plus déjà d'emploi pour une partie du matériel existant? Il y aurait là, on en conviendra, une anomalie peu concevable de la part du commerce anglais, qui a l'instinct si sûr. Or, que les constructions de navires aient augmenté, c'est un fait indéniable. Les plus ardens adversaires du rappel des vieilles lois de navigation ont eux-mêmes fait construire plus que jamais. M. Lindsay, par exemple, un des plus puissans armateurs d'An-

gleterre, et en même temps un des plus fougueux champions de l'ancien régime, n'a pas lancé, en 1850, moins de neuf nouveaux navires. M. Duncan, de Dunbar, aussi prompt que M. Lindsay à déclarer les nouvelles lois détestables, possédait, avant la promulgation de ces lois, une quantité de navires pouvant transporter 15,000 tonneaux. C'était fort respectable, assurément. Aujourd'hui, en pleine exécution de ces lois, et bien que la plupart des autres pays n'aient encore accordé aucune réciprocité, le même M. Duncan possède assez de bâtimens pour transporter 30,000 tonneaux. Il a doublé l'effectif de ses navires! Étrange procédé de la part d'un homme qui craindrait sérieusement d'être ruiné par le nouveau régime! Un autre constructeur, M. Wigram, loin d'avoir abandonné ses chantiers de la Tamise, en a fait construire de nouveaux, et en ce moment il achève un véritable monument maritime, un bâtiment jaugeant 2,500 tonneaux! C'est qu'à travers ces documens officiels qui semblent attester la diminution des armemens ayant les ports anglais pour points de départ ou pour points d'arrivée, ils voient très bien se développer et grandir la *navigation indirecte*, création toute nouvelle, sortie du bill de 1849, qui ne pouvait pas exister avant le 1er janvier 1850, et qui, bien qu'elle existe et prospère déjà, ne peut encore faire constater régulièrement, dans les états statistiques de la métropole, les importans résultats qu'elle produit tous les jours.

Ainsi donc le grand grief des armateurs anglais n'est pas fondé. Le mouvement maritime ne décroît pas : il ne fait que changer de théâtre, et il s'étend en se déplaçant. Les constructions navales ne diminuent pas; tout au contraire, et ceux qui, pour l'honneur de leurs prédictions, seraient le plus intéressés à prouver une diminution, sont précisément ceux qui, par l'activité de leurs travaux, démontrent le mieux à quel point ils ont été de mauvais prophètes.

Maintenant, il faut bien se dire que la marine anglaise, toute puissante qu'elle soit dans son ensemble, et quelques progrès qu'elle soit appelée à faire désormais dans des voies qui lui étaient restées fermées jusqu'ici, porte en elle certains germes de dépérissement qui n'ont rien de commun avec les nouvelles lois de navigation, et que ces lois ne sauraient détruire. Il se trouve, chose curieuse, que la branche de la marine anglaise qui dépérit est le *cabotage*. Or, le *cabotage* est précisément le seul domaine où ne pénètre pas l'action de ces lois. Le cabotage, tout le monde le sait, est resté exclusivement réservé au pavillon anglais.

Et pourquoi le cabotage dépérit-il? Par une raison bien simple : parce que les chemins de fer, en se multipliant, en échangeant à travers le territoire les produits des diverses frontières, très-rapidement et très-économiquement, tendent de plus en plus à faire disparaître cette na-

vigation cotière qui ne peut offrir les mêmes avantages. Le cabotage éprouve le sort des relais de poste. C'est une industrie qui disparaît devant un concurrent d'une supériorité incontestable. Dans tous les cas, s'il y avait faute, ce n'est pas les nouvelles lois de navigation qu'il faudrait accuser ici, puisque ces lois n'ont rien innové, répétons-le, en ce qui touche le cabotage.

Quant à la diminution du fret, que les Américains, dit-on, viennent disputer avantageusement aux Anglais dans les ports de la Chine et de l'Inde, on peut sans doute l'attribuer à l'influence de ces lois; mais il y a à répondre : 1° que la baisse du fret était antérieure à ces lois, fait attesté par les circulaires du commerce, et que tout au plus peut-on leur reprocher de ne l'avoir pas arrêtée; 2° que, si la baisse du fret peut être un mal aux yeux des spéculateurs qui se livrent à l'industrie des transports, elle est un bien, et un grand bien, pour tout le reste de la communauté, qui se procure à meilleur marché les matières premières et les denrées de toute espèce; 3° que, si les armateurs sont obligés de transporter à des prix plus bas, ils ont, d'un autre côté, l'avantage de pouvoir acheter moins cher les matériaux de construction et d'armement. C'est déjà là un commencement de compensation, et cette compensation, le gouvernement anglais peut facilement la compléter en faisant droit aux réclamations des pétitionnaires, en modifiant les conditions imposées pour la composition des équipages, en payant désormais lui-même ses consuls, dont le traitement se prélève en partie aujourd'hui, sous forme de taxes, sur les bâtimens. Ces mesures, d'importance secondaire, et quelques autres qu'on réclame, peuvent aisément être adoptées, et alors la lutte avec les marines étrangères sera plus facile à la marine britannique.

Le point capital auquel il faut revenir, c'est que, depuis la mise en vigueur du bill qui date déjà de dix-huit mois, la marine anglaise n'a rien perdu, et qu'au contraire elle a gagné. Remarquez cependant une circonstance bien essentielle : cette marine a lutté dans les conditions les plus défavorables qui pussent se présenter, puisque quatre ou cinq puissances seulement lui ont, jusqu'à présent, accordé une réciprocité plus ou moins sérieuse, puisque toutes les autres ont refusé, directement ou indirectement, toute espèce de concession. J'arrive ici au second point que je me suis proposé de traiter, au côté *extérieur* de la question, si l'on peut s'exprimer ainsi.

II.

Quelles sont les puissances qui ont adhéré au nouveau régime maritime? Il y en a cinq : la Suède, — le Danemark, — la Hollande, — les États-Unis, — le Piémont.

Les États-Unis ont, en apparence, accordé une réciprocité complète. On doit cependant convenir qu'en prétendant faire considérer toutes leurs nouvelles acquisitions, tous les ports de la Mer Pacifique, comme une simple continuation de leur littoral, comme le domaine du cabotage, et en les fermant, à ce titre, à la concurrence anglaise, ils ont poussé bien loin l'esprit de subtilité habituel à frère Jonathan. Les colonies anglaises leur sont ouvertes. Ils n'ont point, eux, de colonies, et par conséquent aucune concession analogue à faire à qui que ce soit. La Californie semblait devoir être offerte par eux en dédommagement; mais point! La Californie, ont-ils dit, n'est qu'une de nos côtes. Vous pourrez y aller aux mêmes conditions que nous, si vous venez d'Angleterre ou d'un port étranger; vous n'irez point, si vous partez de New-York ou de tout autre de nos ports, car alors ce serait du *cabotage*, et le cabotage reste, comme chez vous, en dehors du marché. — Quel avantage a donc obtenu l'Angleterre avec les États-Unis? Par ses traités antérieurs, elle avait le droit de faire de la *navigation directe*, c'est-à-dire des ports anglais aux ports américains, sur le même pied que le pavillon étoilé. Elle ne gagne en réalité que le droit nouveau d'être traitée à l'égal de ce pavillon, alors même que ses navires viendraient des ports d'une tierce puissance. C'est quelque chose sans doute, les faits déjà accomplis le prouvent; mais c'est moins, évidemment, qu'elle n'a accordé elle-même, puisqu'elle a livré ses nombreuses colonies à l'exploitation des navires américains.

Ainsi de ce côté il y a eu mécompte. Du côté de la Hollande, il semble qu'elle ait été mieux traitée. En fait, elle l'a été plus mal encore. Sans doute, la nouvelle loi rendue en Hollande pour donner force au traité conclu avec l'Angleterre place sur un pied d'égalité à peu près complète les navires des deux pays : les colonies d'Asie ne sont point exceptées de cette clause; mais l'exploitation commerciale des colonies d'Asie appartient en monopole à une compagnie hollandaise, la *Maatschappij*. Cette compagnie tient les clés de Java, de Sumatra, de Bornéo; on n'y entre et on n'en sort que sous son bon plaisir. Et la loi aura beau dire que les navires anglais devront être traités à l'égal des navires hollandais, elle n'empêchera pas cette association puissante, si fortement imprégnée de l'esprit national, composée de négocians qui, tous ou presque tous, sont armateurs et propriétaires de navires, de donner, pour les transports à effectuer chaque année, la préférence au pavillon hollandais. C'est donc là une égalité toute nominale. On peut l'écrire sur le papier, on ne la fera point entrer dans les faits, du moins aussi long-temps qu'existera l'organisation actuelle de la *Maatschappij*.

Ainsi, le traité avec la Hollande, autre mécompte.

Est-on plus heureux du côté du Nord? L'assimilation au pavillon

national existait déjà en Suède pour le pavillon anglais, en ce qui concerne les transports d'un des pays à l'autre, et il convient d'ajouter que la marine anglaise ne brillait pas dans cette lutte avec un peuple aussi admirablement organisé pour le roulage maritime. De colonies, point. La Suède ne peut donc rien offrir sous ce rapport. Il reste uniquement la chance des transports indirects; mais les Anglais savent qu'il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus, la marine suédoise suffisant elle-même, et largement, à toutes ses relations directes et indirectes. — Et de trois.

Ce que je viens de dire de la Suède s'applique mot pour mot au Danemark. L'Angleterre n'a pas plus à gagner ici que là.

Reste le Piémont. Le traité est tout récent. L'Angleterre en a fait grand bruit, moins à cause de ce qu'il vaut en lui-même que pour piquer d'honneur les autres pays. Ç'a été entre ses mains un tambour plutôt qu'une vraie conquête. Le Piémont, lui non plus, n'a point de colonies à ouvrir au pavillon britannique. Ses relations maritimes sont peu étendues. Il a d'ailleurs une marine très économique, et il ne sera pas aisé de partager avec elle. Dans tous les cas, la moitié de peu de chose n'est pas beaucoup.

En résumé, de tous les pays qui ont traité avec l'Angleterre, il n'y en a pas un qui lui ait donné une réciprocité véritablement complète. Il ne serait donc pas étonnant que, luttant dans de pareilles conditions, sa marine fléchît un peu. Pour qu'elle n'ait pas fléchi dès la première année, il a fallu sa force, sa puissance, son indomptable esprit d'entreprise.

Mais vous comprenez très bien que, précisément parce qu'elle n'a pas obtenu du dehors ce qu'elle était en droit d'espérer, l'Angleterre agira, insistera, pour faire tomber l'opposition des puissances qui n'ont pas encore traité avec elle, notamment celle de la France. Il est aisé de voir que, dans tous les débats qui ont eu lieu au parlement, c'est pour la France qu'on parlait de tous les côtés. Le ministère anglais, quoiqu'il ait l'air de combattre les pétitionnaires, n'est pas fâché le moins du monde qu'ils soulèvent ces discussions. Ce qu'il leur reproche, ce n'est pas de réclamer toutes les mesures propres à faciliter pour eux la pratique du nouveau régime : c'est uniquement de chercher à discréditer le principe sur lequel repose ce régime. Comment voulez-vous, s'écriait lord Granville, comment voulez-vous que les pays qui hésitent à nous suivre n'aient pas des scrupules, quand ils vous entendent, vous si énergiques et si forts, imputer vos souffrances réelles ou imaginaires au principe que nous leur proposons d'adopter? Vous vous plaignez de ce qu'ils ne nous suivent pas; mais c'est vous, avec vos clameurs, qui les effrayez et les empêchez de nous suivre! Taisez-vous, et laissez-nous négocier!

Le cabinet anglais négocie en effet avec la France, avec l'Espagne, avec le Portugal. De l'Espagne et du Portugal, on n'attend pas grand'-chose. C'est encore le vice-président du bureau de commerce qui le déclare. Il ne reste donc à tourner les yeux que vers la France.

Mais la Russie, dira-t-on, mais la Prusse et les états de la Baltique? Pourquoi n'y songe-t-on pas? — Pourquoi? Par une raison toute simple : c'est qu'ils avaient déjà accordé à l'Angleterre, bien avant le bill de 1849, ce que l'Angleterre, aux termes de ce bill, était en droit de leur demander. Il y a même mieux : c'est la crainte de voir ces puissances retirer des concessions restées pour elles sans réciprocité, qui a achevé de décider le cabinet anglais à présenter son bill. Vous avez dit à l'assemblée législative que les whigs n'avaient aboli l'ancien acte de navigation que pour avoir l'air de faire quelque chose après les réformes de M. Peel. Permettez-moi de vous faire observer qu'ils ont eu un motif plus sérieux. M. Labouchère, le président du bureau de commerce, n'a nullement fait mystère de ce motif. Déjà, depuis plusieurs années, la Russie, la Prusse, les ports libres de la Baltique, avaient fait des traités avec l'Angleterre, en vertu desquels les bâtimens de cette puissance pouvaient prendre des sucres à Rio ou à Cuba, et les porter à Saint-Pétersbourg ou à Dantzick. C'était l'admission du principe de la *navigation indirecte*. Mais l'Angleterre jouissait seule de cet avantage, auquel n'avaient aucune part les bâtimens russes ou prussiens. Ces états, à la fin, s'étaient lassés de jouer ce rôle de dupes, et les traités étaient dénoncés. C'est pour échapper aux conséquences de cette dénonciation, qui aurait porté un coup funeste à sa marine, que l'Angleterre a dû se décider à proclamer, elle aussi, le principe de la *navigation indirecte*. Seulement, au lieu de l'accorder à titre de réciprocité aux seuls états qui déjà l'en laissaient jouir, elle l'a offert à tout le monde, à charge de compensation.

Donc, en dehors des cinq pays qui ont adhéré dès le premier moment au régime du bill de 1849, il n'y a que la France que l'Angleterre ait véritablement désir et intérêt d'amener à composition. En quel état sont les négociations entamées avec elle? Le gouvernement français ne s'est jamais expliqué à cet égard. Nous savons qu'il a nommé une commission d'enquête chargée de rechercher ce qu'on pourrait faire; nous savons en outre qu'il est déjà engagé jusqu'à un certain point. Voici textuellement ce qu'a dit le comte Granville avec l'autorité qui s'attache à sa position officielle : « En ce qui concerne la France, ce qu'a dit le noble lord (lord Stanley) prouve seulement combien est impolitique et funeste un système qui prive les deux pays, la France et l'Angleterre, des meilleurs marchés qui puissent s'offrir à leurs produits respectifs. Les faits étranges qu'il a cités sont la conséquence d'une des plus absurdes dispositions des anciennes lois de

navigation, et, quoique le dommage soit plus grand pour la France que pour notre pays, il était du devoir du gouvernement anglais de se mettre en rapport avec le gouvernement français sur cette question, afin d'arriver à une modification de régime qui fût avantageuse aux intérêts des deux peuples. Bien que le gouvernement français soit fort engagé dans le système des droits différentiels, il a néanmoins exprimé tout d'abord son vif désir de concerter avec nous des mesures de l'esprit le plus libéral. Cette assurance nous a été donnée verbalement et par écrit. Dans la dernière dépêche que nous avons reçue de France, des *concessions considérables nous étaient faites;* cependant le gouvernement de sa majesté n'a pas pensé qu'elles fussent suffisantes. Nous ne nous en sommes pas contentés; le *Foreign-Office* attend de nouvelles propositions à cet égard. »

Ainsi, d'après la déclaration de lord Granville, la France serait sur le point de céder; elle aurait déjà du moins fait des *concessions considérables*, et si ces concessions n'ont pas été acceptées, c'est qu'on s'attend à la voir bientôt adhérer purement et simplement aux dispositions du bill de 1849. C'est cet espoir qui seul pousse le gouvernement anglais à combattre en ce moment la demande des pétitionnaires qui voudraient que, dès aujourd'hui, ce gouvernement nous mît sur la gorge les articles 10 et 11 du bill, et nous sommât, sous peine de représailles, de conformer notre législation à la sienne. Bien que plusieurs membres, dans les deux chambres, se soient attachés à démontrer que des représailles seraient aussi funestes aux intérêts de l'Angleterre qu'aux intérêts de la France; bien que le comte Grey, en particulier, ait soutenu que ceux qui désirent voir tomber la France au dernier rang des nations maritimes n'ont qu'à la laisser s'entêter dans le régime bâtard qu'elle pratique aujourd'hui, il est à peu près hors de doute que l'Angleterre ne se bornera pas long-temps à faire de la liberté au profit de tout le monde, sans rien exiger en retour. Ces allures platoniques cadrent mal avec ses habitudes de calcul. Comme l'a fait remarquer un orateur des communes, M. Disraëli, les articles 10 et 11 n'ont pas été insérés sans raison dans le bill. Ce ne sont pas de pures clauses de style. Ils ont un sens bien déterminé et un but tout aussi facile à comprendre. Le gouvernement anglais, tout en se défendant d'y recourir quant à présent, ne cache d'ailleurs pas qu'en un cas donné son devoir serait de les appliquer. « Je ne dissimulerai pas, a dit encore lord Granville, que, dans mon opinion, si les négociations entamées avec les pays qui ne nous accordent pas la réciprocité venaient définitivement à échouer, le gouvernement aurait à examiner s'il ne conviendrait pas, même au prix de quelques sacrifices, d'*employer les moyens de coërcition que le parlement* a mis en son pouvoir. » Et il y a ici plus qu'une opinion exprimée en vue d'une hypo-

thèse possible : il y a fait accompli. On a vu plus haut que la Belgique faisait payer aux navires qui ne portent pas son pavillon un droit dont sont exempts ceux qui en sont couverts. Qu'a fait l'Angleterre? Elle a immédiatement frappé d'un droit *double* de celui qui était prélevé en Belgique les marchandises arrivant de ce pays, sous pavillon belge, dans les ports anglais.

Ainsi point d'illusions. Nous ne saurions prétendre à jouir gratuitement, pendant un temps indéfini, du bénéfice des nouvelles lois de navigation. Nous laisserons-nous acculer à la nécessité de céder sous la pression de plus en plus impérieuse qui sera exercée sur nous? Ne serait-il pas plus convenable et plus digne de prendre notre parti de nous-mêmes, dans la plénitude de notre liberté, sans attendre d'y être contraints? Telle est la question qu'aura à résoudre la commission d'enquête nommée par le dernier ministre du commerce. Je suppose qu'elle l'a déjà examinée, quoiqu'on dise qu'instituée depuis plus de trois mois, elle ne s'est pas encore une seule fois réunie.

Dans de certaines conditions faciles à réaliser, la marine marchande de la France peut être soumise au régime du bill du 26 juin 1849 sans inconvénient aucun, et même à son avantage. Il serait trop long de développer ici cette thèse qui vous révoltera peut-être au premier abord, bien qu'au fond elle n'ait rien que de tutélaire pour les intérêts considérables dont vous vous êtes fait le défenseur. Pour aujourd'hui, je n'ai voulu établir qu'une chose, à savoir que la marine anglaise n'a pas eu à souffrir de ses nouvelles lois, comme vous paraissez le croire. Si les faits et les chiffres officiels que j'ai invoqués sont de nature, et je le pense, à mettre ce point hors de doute, ce sera un obstacle de moins à vaincre pour ceux qui poursuivent l'accomplissement de cette réforme.

J. PERODEAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1851.

Réglons d'abord nos comptes avec la session qui vient d'expirer, quoiqu'à proprement parler, il n'y ait pas de session, puisque l'assemblée nationale est de droit permanente; mais cette permanence est si bien contre la nature des choses, que juste au temps où s'arrêtait l'année parlementaire sous le précédent régime, le parlement républicain tombe en langueur et se refuse à lui-même le service, l'épuisement le gagnant alors tout comme il gagnait les chambres monarchiques. — Il n'est point jusqu'à nos bœufs qui ne veulent plus travailler une fois le dimanche, — disaient les paysans lorsqu'on inventa la semaine de dix jours et le tardif repos des décadis. La permanence est une des fictions les plus creuses qui puissent compromettre l'autorité d'un corps représentatif; c'est le moyen de n'avoir plus bientôt d'action efficace que de se condamner à toujours agir. Il n'y a que les montagnards pour affirmer à leurs électeurs, avec le plus magnifique sang-froid, qu'en eux du moins on posséderait d'infatigables mandataires, et qu'ils siégeraient aisément à perpétuité, n'étaient la mollesse et l'indolence de la réaction, qui paralysent l'énergie d'une minorité patriotique. Encore l'hypocrisie de ce grand zèle est-elle si transparente dans le manifeste où il s'étale, encore y voit-on si clairement percer l'affectation et le beau dire, qu'on ne peut pas douter que les auteurs de la chose ne l'aient écrite sans se regarder faire, pour ne point rire comme riaient les augures, quand par malheur ils se rencontraient dans l'exercice de leurs fonctions.

Les dernières séances de l'assemblée devaient donc se ressentir de cette approche des vacances quasi légales qu'elle s'était décernées. Les questions importantes ont été ajournées ou tronquées; les délibérations ont fini par avorter dans le vide; l'assemblée française s'est séparée comme se séparaient presque au même moment les communes anglaises, parce qu'on s'apercevait qu'on n'était plus en nombre. M. Lagrange a failli rester tout seul dans la salle; hélas!

il l'est à peu près dans son parti; notons en passant, et pour l'en complimenter, qu'il n'a pas signé le manifeste. On a, dit-on, oublié de crier : vive la république! comme si les montagnards, malgré leur ardeur, étaient à leur tour lassés de cette incessante répétition du même cérémonial. La montagne enfin, c'est une justice à lui rendre, n'a fait de scandale durant ces quelques jours que par acquit de conscience, pour la satisfaction de ses amis du dehors, pour les entretenir aux moindres frais possibles en espérance et en joie. Le scandale par lui-même était gros; mais on le commettait d'un air si benin et avec tant de placidité, que cela ressemblait tout bonnement à une fusée d'adieu jetée par la fenêtre en guise de souvenir aux spectateurs de la rue. Nous parlons, on le pense bien, du rapport prononcé par M. Schœlcher, au nom du treizième bureau, non pas sur l'élection de M. Waïsse dans le département du Nord, mais contre la loi du 31 mai, en vertu de laquelle le nouveau représentant arrivait. On ne se figure pas ce que c'est que cette irrésistible pression, *pression from without*, qui serre de si près l'extrême gauche parlementaire, — qui, formée de toutes les ambitions et de toutes les fureurs déchaînées en dehors du parlement, pousse sans relâche ceux qu'elle a déjà précipités dans l'enceinte législative; — qui les pousse quelquefois jusqu'au vasistas du 13 juin. Il faut capituler avec ces exigences turbulentes pour n'en pas être dévoré soi-même; on leur donne quelque part de gâteau pour endormir leur inquiétude; c'est le gâteau qu'on donnait à Cerbère : tantôt le rapport de M. Schœlcher, tantôt ce triomphant manifeste de la montagne, car décidément et officiellement on se décore du titre de montagnards, et c'est même la brutalité de ce plagiat, c'est la couleur criante d'un appât si grossier, qui le fait mieux goûter du cerbère démocratique et social. Pendant qu'il va digérer cette lourde nourriture, il laissera peut-être quelque répit à ses flatteurs, à ses esclaves, et M. Crémieux, par exemple, ou M. Sue pourront aller se reposer dans leurs châteaux, comme de simples réactionnaires, sans avoir tout de suite le peuple souverain sur les talons.

Cette fatigue générale de l'assemblée n'a pas médiocrement contribué à maintenir encore en suspens la question déjà si longuement débattue du chemin de fer de Paris à la Méditerranée. Il a fallu se contenter, pour toute solution, d'un nouveau provisoire. A force de discuter pour savoir si le chemin serait fait par l'état ou par l'industrie privée, on a gagné ce grand succès de ne rien faire du tout, ou si peu que rien. La communication de Paris à la Méditerranée se divise en deux sections naturelles, de Paris à Lyon, de Lyon à Avignon. De Paris à Lyon, le chemin de fer, rentré depuis plusieurs années aux mains de l'état, se continue sous la surveillance d'une commission spéciale, et est en grande partie livré à la circulation; de Lyon à Avignon, il n'y a encore de prêt que des études qui n'appartiennent pas même au gouvernement. Le gouvernement proposait de vendre le chemin de Lyon à des adjudicataires qui s'engageraient à le terminer, et, sur le prix dont ceux-ci auraient payé la partie déjà construite qu'on leur abandonnait, sur les 100 millions que cette opération ramenait au trésor, on en eût prélevé 55 ou 60 pour les accorder, sous forme de subvention, à la compagnie qui eût soumissionné le chemin de Lyon à Avignon. Restait à prouver que les compagnies qui se présentaient offraient des garanties suffisantes de bonne et solide exécution. Les commissaires chargés de l'examen du projet de loi et M. Dufaure, leur rapporteur, après quatre mois

d'incertitude, ne se trouvaient point suffisamment édifiés là-dessus, et mettaient en avant un autre système : ils consentaient bien à l'intervention d'une compagnie privée pour le chemin de Lyon à Avignon, et ils lui affectaient, sans trop dire où le prendre, l'indispensable subside des 60 millions; mais, pour le chemin de Paris à Lyon, ils ne voulaient le laisser finir qu'à l'état, et réclamaient dans ce but particulier un nouvel emprunt public de 50 millions.

Nous exposons ici purement et simplement les deux projets contradictoires soutenus par le ministère et par M. Dufaure. Le premier consistait à vendre, mais la question était de ne pas perdre avec les acheteurs; le second, à emprunter, mais la question était d'avoir des prêteurs et de ne pas s'obérer encore plus que nous ne le sommes, et nous le sommes assez, témoin le déficit qui ressort du budget de 1852, témoin les 570 millions de notre dette flottante, « destinée peut-être, dit M. Passy, à s'élever l'année prochaine à un chiffre qu'elle n'a jamais atteint! » Le plan ministériel avait contre lui la critique de M. Dufaure, ce qui est sans doute une objection grave; mais le plan de M. Dufaure avait contre lui l'opposition formelle de M. Passy et de la commission du budget, sérieusement alarmés du surcroît de perturbation dont il menaçait, par son emprunt, l'équilibre déjà si mal réglé de nos finances. Ce n'était plus à la veille de se proroger que l'assemblée pouvait peser et apprécier ces solutions rivales, et le conflit, presque aigri par l'animation extraordinaire qu'y portait M. Dufaure, n'eût point facilement abouti à quelque chose de définitif. Le ministère a donc réservé son projet et demandé à l'assemblée de réserver également celui de M. Dufaure, se bornant à solliciter un crédit de 6 millions pour suivre provisoirement les travaux sur les deux chemins pendant la durée des vacances parlementaires. C'est à cela qu'on s'en est tenu, toutes choses restant d'ailleurs en l'état; mais il n'y en a pas moins un retard funeste pour une entreprise si éminemment nationale, une regrettable parcimonie dans la distribution d'une besogne qui eût immédiatement occupé de nombreux ouvriers. Il est on ne saurait plus fâcheux que l'assemblée n'ait pu prendre sur elle de départager séance tenante le ministre et la commission; il a été seulement voté que la discussion sur le fond même du projet recommencerait d'urgence aussitôt après le temps de la prorogation écoulé, le 10 novembre.

Une autre circonstance assez intéressante a d'ailleurs encore démontré qu'il était impossible au parlement, dans cette inévitable distraction de ses dernières séances, de terminer quoi que ce soit d'un peu sérieux. On avait presque achevé la troisième lecture de la loi sur les hospices, lorsqu'un incident est venu différer le vote et provoquer un démêlé de principes dont on ne sortira que par une loi spéciale qu'on a renvoyée, bien entendu, à des délibérations ultérieures. Il s'agissait de déterminer la position des aumôniers dans les hôpitaux; on s'est bientôt aperçu que la difficulté ne se bornait point à ce cas particulier, qu'elle s'étendait aux positions analogues de tous les ecclésiastiques employés dans les établissemens civils, dans les prisons, dans les colléges par exemple, qu'elle était enfin un morceau de cette grande question du temporel et du spirituel qu'on croit toujours trop vite ou pacifiée ou morte, et qui ne se pacifiera ni ne mourra de très long-temps encore. C'est ce fond toujours brûlant, même sous la cendre, qui a fait pour ainsi dire explosion, lorsque M. Dupin a voulu poser lui-même à la tribune le point en litige. Le litige avait, il est vrai, été réveillé,

par M. Schœlcher, et l'on courait, en l'accompagnant sur ce terrain-là, le risque d'épouser un amendement d'origine suspecte; mais à qui la faute, si M. Schœlcher n'avait pas tort, et pourquoi lui donnait-on la part si belle?

La commission chargée de ce projet de loi, dont le rapporteur était M. de Melun, acceptait bien que le gouvernement concourût avec les évêques à la nomination des aumôniers dans les hospices; elle lui refusait tout droit d'intervenir, si malheureusement il y avait une révocation à signifier. Il est facile de comprendre la pensée dans laquelle la commission et son honorable rapporteur légiféraient ainsi. Il y a telle piété qui réclame pour l'église une si complète indépendance, que l'on croirait qu'elle ira tout d'un coup jusqu'à la séparer de l'état. On se tromperait pourtant : bien loin qu'on songe, comme il paraîtrait naturel dans un si vif besoin de s'émanciper, à la séparation radicale de l'église d'avec l'état, ce qu'on veut c'est l'absorption de l'état dans l'église. Or nous sommes une société laïque, assise sur des fondemens rationnels et non plus sur une tradition théologique. Nous gardons, nous respectons l'autel, nous lui faisons sa place dans le monde, nous la lui faisons grande; mais nous n'admettons pas que de l'autel découle tout pouvoir, et nous n'assignons point à l'état d'origine mystique. Aussi, nous dira-t-on, — votre monde est bien prospère, et votre état bien glorieux! — Les idées du passé s'offrent toujours volontiers au milieu des misères du présent comme un refuge, comme un port, comme la vérité au sortir des déceptions; mais si douloureuses que soient nos épreuves, ce n'est pas une raison pour que nous nous renoncions nous-mêmes : les esprits sincères, les natures vraies ne se renoncent pas. M. Dupin a certainement traversé beaucoup de vicissitudes politiques; ce serait trop demander à un homme de ce temps-ci de les avoir toutes traversées du même pas : à tous les momens de sa longue carrière, on lui voit cependant la même originalité caractéristique, je ne sais quelle verdeur gauloise dans l'humeur et dans le sens qui fait de cette vigoureuse physionomie l'une des figures où notre empreinte nationale s'est le plus marquée. Il ne s'alambique pas l'imagination, il va droit comme les chevaux trottent, ainsi que disait Mme de Sévigné, quand elle parlait du bon jugement de ses campagnards; il ne s'est jamais mis à l'école des sublimités étrangères, et sa raison si vive, si pratique, est de pure souche française. C'est pour cela qu'il a l'antipathie instinctive de toutes les exagérations, même en ces matières délicates où l'exagération se couvre aisément sous des dehors sérieux et respectables. Cette franche répugnance pour le faux et pour l'excessif est une force précieuse, et ceux qui ont si amèrement reproché à M. Dupin d'en avoir usé dans cette rencontre ont oublié trop vite qu'il l'avait employée souvent dans beaucoup d'autres de manière à mériter plus d'égards. Il est vrai que l'autorité de sa parole a barré le chemin au principe que M. de Melun voulait introduire dans la loi des hospices; la loi n'a passé que sous réserve du droit entier de l'état, qu'on réglementera plus tard. Voilà comme M. Dupin s'est fait traiter de révolutionnaire et de montagnard. Il faut avouer que vous seriez bien avancés, si la montagne savait conserver cette alliance-là; mais on peut s'en rapporter à elle du soin de la rompre!

Les entreprises de la montagne sont à peu près le seul chapitre qui nous reste à esquisser pour compléter l'histoire parlementaire de ces derniers jours. Nous avons déjà mentionné le coup de main du treizième bureau; nous avons

dit le sens que nous trouvions à cette espèce d'insurrection formulée par M. Schœlcher. M. Schœlcher était l'homme qu'il fallait en pareil cas; il a l'ame bonne, et il ne demanderait pas mieux que d'avoir aussi des idées sérieuses. Il porte un peu sa qualité de démocrate en façon de sacerdoce, et il évangélise assez candidement. Le terrorisme lui fait mal au cœur; la sentimentalité philanthropique qui l'a toujours distingué lui crée nécessairement un rôle de personnage grave au milieu d'autres qui le sont beaucoup moins. Il est une certaine naïveté dans le fanatisme qui comporte plus de tenue que les fanatiques n'en ont d'ordinaire. Cette tenue généralement correcte de M. Schœlcher lui permet d'être au besoin un intermédiaire fort utile entre les bancs de la montagne et le fauteuil de la présidence; elle lui donne quelquefois à propos l'ascendant d'un pacificateur bien élevé sur des tapageurs impertinens. M. Schœlcher est donc venu de son plus grand calme déclarer, au nom du treizième bureau, que les procès-verbeaux de l'élection du Nord se recommandaient par une régularité parfaite, que le bureau se plaisait à leur rendre ce témoignage, et priait l'assemblée de s'associer tout entière à ses éloges. L'élection avait malheureusement un inconvénient, et c'était là le beau de la surprise, l'effet du coup de théâtre qu'on ménageait : l'élection avait eu lieu selon les prescriptions de la loi du 31 mai, une loi, comme personne n'en ignore, que la majorité de l'assemblée nationale a votée, que le président de la république a promulguée; mais qu'importe à la montagne? La montagne a toujours protesté que cette loi n'était point à sa convenance, et qu'elle ne la tenait point pour obligatoire; la montagne, par l'organe de M. Schœlcher, proposait à l'assemblée d'invalider l'élection du Nord, comme étant conforme à la loi du 31 mai. Supposez un jeune et fringant tribun qui ait le goût des espiègleries politiques; quelle plus ingénieuse malice pourrait-il inventer que de profiter ainsi de la composition fortuite d'un bureau pour narguer une grande majorité comme celle qui a voté la loi du 31 mai, à l'aide d'une majorité de seize personnes comme celle qui a pourvu M. Schœlcher de son titre de rapporteur? Mais n'allez pas croire au moins que M. Schœlcher ait voulu plaisanter : il a fait son chef-d'œuvre sans la moindre ironie; ce n'est pas celui-là qui sera jamais un ironique du genre de M. Proudhon : il l'a fait carrément, posément. Et ne tâchez pas de lui expliquer pourquoi son chef-d'œuvre est une énormité; vous y perdriez votre peine, et ne dérangeriez pas l'équilibre de son puritanisme. A ces énormités dont l'éditeur n'a pas conscience, quelle autre réponse que la question préalable? C'est la seule dont la décision provoquante du treizième bureau ait été jugée digne par la majorité.

Nous passons rapidement sur l'allocution dont M. Emmanuel Arago nous a gratifiés au sujet des affaires d'Italie. M. Emmanuel Arago est destiné, par le hasard de ses débuts politiques, à servir pour toujours dans la diplomatie de la montagne. La spécialité de sa vocation date de l'ambassade qu'il alla remplir à Berlin en 1848; nous lui souhaiterions d'autres commencemens. M. Emmanuel Arago ne veut pas d'Autrichiens ni de Napolitains dans Rome, mais il n'y veut pas non plus souffrir de Français, et il refuse le crédit demandé pour nos soldats. Pense-t-il donc que, nos soldats partis, le pape et les Romains, ou les Romains tout seuls empêcheront les Autrichiens d'entrer? Nous avons exposé, il y a quinze jours, notre véritable situation en Italie; les explications

portées par M. Baroche à la tribune l'ont très nettement caractérisée. Ce n'est pas, on le voit trop, une situation d'agrément et d'abandon : c'est une faction qu'il faut monter l'arme au bras; mais il ne faut pas non plus en outrer les ennuis. M. Baroche a réduit à sa juste valeur le voyage du pape à Castel-Gandolpho; il a récusé, comme lord Palmerston l'avait fait la veille, l'authenticité des prétendues notes adressées par le pape aux cours de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Naples, à celle de Naples par les deux autres. Il n'a point amplifié notre influence en Italie; il l'a montrée ce qu'elle est, réelle sinon prépondérante. Nous serions prépondérans, si nous nous donnions à l'un ou l'autre des partis extrêmes; ce n'est pas là notre rôle.

Lisez seulement le compte-rendu de la montagne, dont nous avons encore quelques mots à dire; vous verrez comme le rôle qu'elle réserve à la France aurait plus d'éclat que celui qui nous est maintenant assigné! La France entre ses mains redeviendrait la conquête, l'instrument d'une minorité triomphante; et, régnant du droit de sa souveraine science, de sa prédestination providentielle, cette orgueilleuse minorité ne consulterait pas plus l'instrument qu'elle manierait sur l'usage qu'il lui plairait d'en faire que le bûcheron ne consulte sa cognée pour abattre du bois. L'important dans ce manifeste, ce n'est pas la critique du gouvernement par l'opposition, ce n'est pas non plus le panégyrique de l'opposition par elle-même; il n'y a là que l'éternelle histoire de toutes les luttes humaines : le nouveau, l'inoui, c'est l'audacieuse impudeur avec laquelle une minorité rebelle se préfère à tous et s'élève au-dessus de tout, s'arrogeant comme une sorte de droit inné de représenter la France à elle seule, et lui niant le droit d'être autrement représentée que par elle. Sous un régime de libres élections, cette minorité prétend ne pas compter avec le plus grand nombre des élus du pays; sous un régime de libre discussion, cette minorité commence par proclamer nuls les résultats du scrutin. On lui demande où est la contre-épreuve, où est le *criterium* de la pensée qu'elle prête à la France? — En moi! — Où est la vertu, la vie, l'avenir de la France? — En moi, toujours en moi! — Son raisonnement est tranchant comme le fil d'une épée : La constitution dit qu'une minorité de 188 voix suffit à tenir en échec les 562 autres, précisément dans le cas où ces 562 trouveraient la constitution assez mauvaise pour la vouloir changer : à la bonne heure, voilà qui est de notre goût et qui nous assure la joie de vous faire bien sentir le mors et la bride! — Mais la constitution ne dit point qu'il soit absolument interdit à la majorité de rédiger des lois : tant pis pour la majorité, il n'y aura de lois valables pour nous que celles que nous aurons déclarées constitutionnelles, et il ne nous convient pas de regarder comme telle la loi du 31 mai. Donc cette loi n'existe pas. — Et, qu'on en soit sûr, on ne raffine point ici cette logique insultante pour l'amer plaisir de s'en blesser soi-même davantage; elle est tout entière écrite au manifeste; il y a plus, elle y est écrite en un mot.

La montagne raconte à la nation qu'elle a trois fois, autant qu'il dépendait de ses votes, repoussé les mandataires des électeurs constitués par la loi du 31 mai; la troisième fois, c'était la grande victoire de M. Schœlcher. « *La majorité* admit l'élu du privilége, dit le manifeste; *la république* vota la nullité de l'élection. »

C'est là vraiment la formule suprême de leurs convictions politiques, c'est là

le *shiboleth* auquel on distingue leur caste.—Vous êtes la majorité, nous disent-ils; belle avance! nous sommes la république, et le dernier d'entre nous en qui la république s'incarne est, dans son unique individu, pourvu d'un droit supérieur à ceux que vous aurez jamais tous ensemble! —Ah! répondrons-nous, si vous êtes la république à vous tout seuls, vous avez tort de vous en vanter, car votre vanterie la juge et la condamne. La majorité d'un côté, la république de l'autre! voilà l'enseignement par lequel la montagne se propose d'apprendre au peuple le respect des institutions dont elle nous annonce qu'elle se fait gardienne! Qu'est-ce qu'il reste des institutions établies, quand on les proclame ainsi vides de sens et de réalité? quand on crie aux oreilles de la foule : Vous avez une administration, une magistrature, une représentation nationale; tout cela n'est plus que vaine apparence légale, ce n'est que la majorité, comme qui dirait l'enveloppe morte, le cadavre de la république! Mais l'ame de la république, c'est en nous qu'elle réside, en nous qui ne sommes pas un pouvoir organisé, qui ne sommes qu'une fraction dans une fraction au sein du parlement, en nous, individus isolés, dont les noms se réunissent au bas de ce placard, sans autre lien positif que notre commune inspiration. Nous avons la grace d'état, l'inspiration républicaine : c'est pourquoi nous sommes la république. — Et puis qu'arrive-t-il? S'il n'est point d'autre raison d'autorité, d'autre justification du commandement qu'on exerce que cette possession d'une grace spéciale, qui est-ce qui n'a pas la grace? Et de proche en proche, à l'exemple de la montagne parlementaire, la démagogie française se recrute de ces inspirés d'une nouvelle espèce, qui pensent, qui écrivent, qui prêchent : La majorité n'est pas avec moi; qu'importe, puisque c'est moi qui suis la république? La république recommence de la sorte, pour ainsi parler, avec chaque ambitieux, peut-être avec chaque intrigant. Dès qu'on ne la place point dans les institutions reconnues, dans un établissement officiel, il faut bien la placer au dedans de soi-même, dans sa propre infatuation, dans l'idéal plus ou moins niais, plus ou moins criminel de ses passions et de ses rêves. Toutes ces passions désordonnées, qui se débattent au fond des régions inférieures, rivalisent perpétuellement d'efforts pour s'introduire jusqu'au sanctuaire du pouvoir et s'en emparer. Nous avons déjà dit quelque chose de cette pression du dehors qui pèse sur nos montagnards attitrés, et les oblige indéfiniment, ou à marcher, ou à s'en donner l'air : ce sont les enfans de leur doctrine qui les poussent, et qui, s'intitulant eux-mêmes la pure république, aussi bien que le peuvent faire les plus illustres, veulent toujours une république plus active et plus violente que ces illustres, toujours un peu somnolens dans leur gloire.

Ce qu'on a déjà lu du procès qui s'instruit maintenant à Lyon est un triste et curieux témoignage qui atteste trop catégoriquement la contagion de cette doctrine que nous ne saurions trop flétrir. Nous touchons discrètement à une cause encore pendante : nous n'avons point pour des accusés cette sympathie de convention qui, par système, les déclare d'avance innocens, nous n'aimons point ce moderne relâchement de la conscience publique qui fait trop dire et trop tôt le *res sacra miser*; mais c'est assez de la froide sévérité de la raison pour ne point anticiper sur les arrêts de la justice. Ce n'est pas tant d'ailleurs au point de vue judiciaire, c'est surtout pour l'histoire des mœurs de notre époque qu'il y a dans le procès de Lyon des pièces auxquelles il faut donner

une attention particulière. On y voit apparaître sous un jour désolant cette course échevelée des ambitions de tout étage, depuis l'ambition naissante du dernier lancé jusqu'à l'ambition inquiète du premier qui tient la tête. Depuis la grange du plus obscur village jusqu'au cabinet somptueux de l'avocat parvenu, il y a comme un flot d'appétits, de rancunes et de vains songes qui monte toujours, et pousse d'autant plus fort les plus haut situés. L'agitateur du département murmure contre l'agitateur plus heureux que les hasards du scrutin populaire ont envoyé dans la capitale, au faîte de l'état; l'agitateur de la petite ville jalouse et maudit celui du chef-lieu; c'est à qui dépassera l'autre. Regardez les vagues se heurter contre la falaise : il en est une que toutes supportent, qu'elles soulèvent, qu'elles exhaussent pour ainsi dire sur leur dos, grondant d'une façon plus terrible à mesure qu'elles se gonflent davantage, jusqu'à ce qu'enfin cette crête retombe, jusqu'à ce qu'elle se brise en écume et ramène avec elle vers la mer toute la masse qu'elle dominait. Je ne sache pas de plus exacte image du démagogue en chef que ses frères et amis guindent sur leurs épaules comme sur un pavois, tout en lui montrant le poing et en rechignant contre sa fortune, jusqu'au jour où cette déplorable fortune s'écroule et les ensevelit eux-mêmes dans sa ruine.

Il faut penser, pour se rassurer en présence d'un pareil tableau, que cette effervescence ne peut jamais être l'état normal d'une population tout entière, qu'elle en atteint seulement les élémens les plus inflammables, que l'on peut au contraire s'appuyer contre elle sur le sens généralement rassis des multitudes. Nous expliquions précisément l'autre jour ce qui nous paraissait être le sens général de ce pays : un grand détachement de tous les prétextes nominaux sous lesquels se cachent les mobiles égoïstes des partis; une indifférence sincère pour tout ce qu'il y a dans chaque parti de plus distinctif et de moins communicable; une volonté déterminée d'aller droit au fond des choses et de ne plus courir désormais en politique après les fantaises, au lieu de s'arrêter aux réalités. Nous regrettions aussi que, dans l'assemblée nationale, les partis, malgré certains dehors de conciliation, gardassent cependant bien davantage leur quant à soi, et permissent à leurs membres les plus extrêmes, à leurs exagérés ou à leurs aventureux de prendre le pas sur le corps de bataille, sur les gens raisonnables, de faire plus de bruit que tout le monde et de forcer tout le monde à endosser leur bruit, lorsqu'il eût été si simple de les désavouer. Le vote de la révision paraît avoir eu l'effet salutaire d'opérer une rupture définitive entre le gros des partis, qui arrivera peut-être un jour à se fondre sous la loi des nécessités communes, et les ardens, les pointus de toutes les nuances, qui cherchent continuellement le mieux en haine du bien, et butent sur le pire. Le choix de la commission de permanence, la décision avec laquelle le vote a été enlevé dès le premier tour de scrutin, quand l'année dernière il en avait fallu quatre, sont des symptômes d'un favorable augure, par où l'on peut espérer qu'il n'est pas encore impossible de former une vraie majorité politique, une majorité qui gouverne la France. Il est assez remarquable que cette majorité semble surtout se former en défalquant du groupe qu'elle aspire à rendre plus compacte les individualités tracassières ou remuantes qui ne s'y mêlaient que pour le fractionner. Que ces individualités s'excluent d'elles-mêmes ou

qu'on les retranche, cela ne fait rien au résultat; l'essentiel est que leur esprit de division, que leur goût d'importance et d'isolement ne nuise plus à l'union commune. Cette union peut s'effectuer sans préjudice pour personne sur le large terrain de la révision. Ceux qui ont combattu la révision, ceux qui ont vainement essayé de dénigrer le pétitionnement, et qui cependant appartenaient par leurs antécédens, par leurs principes, à la cause de l'ordre, ceux-là se voient de plus en plus resserrer dans les défilés de la politique à outrance? où pour sûr un pays ne s'engage jamais.

Qu'est-ce que font les légitimistes dissidens qui n'ont pas trouvé que le chemin de M. Berryer fût assez droit et assez beau pour y daigner marcher eux-mêmes? Ils jettent d'abord l'injure à leur ancien chef, cela va sans dire; puis les uns répètent leur cri d'appel au peuple et chevauchent bravement sur leur pauvre dilemme : république ou monarchie! Les autres, ne sachant trop par où tourner pour découvrir un personnage qui leur aille et qui ne soit pas celui du voisin, s'amusent, comme le faisait ce matin un de leurs journaux, à prouver qu'ils sont du moins prophètes, s'ils ne sont pas orateurs. Ils ont prophétisé la révolution de février! Voilà qui était bien difficile dans le temps où ils se complaisaient à la préparer eux-mêmes, et voilà surtout qui nous sera bien avantageux à connaître dans le temps présent!

Il est enfin d'autres régions du parti légitimiste, et nous parlons toujours des hérésiaques, où l'on s'emploie à fabriquer, pour toute recette de salut public, un certain socialisme que l'on appelle avec une naïveté adorable le *socialisme blanc*. Dans ces régions excentriques, on a rêvé depuis long-temps une alliance quelconque avec « le petit peuple. » On a plaidé pour lui contre les exploiteurs bourgeois, afin de l'attendrir plus facilement sur les douceurs du patronage aristocratique. On n'a pas encore réussi beaucoup, on ne se décourage pas. Voici des histoires qui trouvent des lecteurs; nous les citons en détail pour montrer l'étrange corruption intellectuelle qui s'infiltre dans tous les cerveaux, puisque ces choses-là courent le monde et qu'on s'y abonne. Elles sont d'hier :

« Le plus curieux de tous les pèlerinages qui se sont effectués à la résidence de Henri V, c'est certainement celui des ouvriers lyonnais attirés par curiosité pure et farouches démocrates au moment de franchir le seuil du château. L'histoire ne nous a pas légué de trait plus beau que celui tout moderne d'un futur roi exilé, à la merci d'un poignard inconnu, ouvrant sa porte en souriant et recevant sans défiance des hommes d'apparence sinistre que l'égarement pouvait transformer en assassins. Qu'est-ce auprès de cela que la gloire d'Alexandre buvant avec confiance le breuvage de son médecin? Les ouvriers lyonnais sont restés deux jours à Frohsdorff. Cette haine sourde et persistante que le poison démagogique verse à flots pressés dans la poitrine du peuple n'est tombée qu'au dernier moment, à la parole si nette, si franche, si persuasive du prince, et, si l'on peut ainsi parler, dans l'étreinte finale des adieux.

« Les ouvriers lyonnais n'ont dissimulé à Henri V ni les vœux, ni les répugnances vraies ou injustes du peuple. — Croyez-moi, monseigneur, disait l'un, les ouvriers seuls peuvent vous frayer la route de France, et ce sont leurs rudes bras qui vous assoieront solidement sur le trône des Tuileries; mais il faut s'occuper d'améliorer leur sort, qui est tout-à-fait misérable, dût-on, pour

y parvenir, faire du *socialisme blanc*. Je sais bien que les révolutions nous tondent d'un côté, mais les fabricans ne nous rasent-ils pas un peu de l'autre? Pas de révolution, soit; mais aussi pas d'exploitation!

« Un autre, vorace farouche, et qui donnait de la rudesse à sa voix, afin d'étouffer le tressaillement involontaire de son cœur, disait au prince : Monseigneur, on nous répète sans cesse que vous êtes mal entouré, et que vous ne pourrez asseoir l'autorité royale que sur les nobles et les prêtres. Eh bien! le peuple de la Croix-Rousse n'aime ni la calotte ni les parchemins. — Le prince approuvait les raisons fondées (soit dit entre parenthèses, nous serions curieux de savoir lesquelles), discutait les sophismes et rétorquait victorieusement un préjugé, une calomnie, une mauvaise passion à l'aide de ces mots simples, mais éloquens, parce qu'ils partent du cœur. A sa parole loyale et persuasive, les mauvais vouloirs s'évanouirent, comme les brouillards se dissipent à la lumière éclatante du soleil, et lorsque M. le comte de Chambord eut reçu les adieux de la députation des travailleurs du Rhône, les démocrates avaient disparu, remplacés au moral par les disciples d'une foi nouvelle.

« Ah! monseigneur, s'écriait en partant un vorace, marchand de vins à la Croix-Rousse, je pleure comme un enfant, et je n'en ai pas honte; il me semble que j'avais un poids sur la conscience, et que ces larmes viennent de le faire couler. Il y a là-bas sur les côtes du Rhône trente mille hommes qui ont foi en ma parole. Quand je leur aurai répété ce que vous nous avez dit, j'aurai enlevé au socialisme trente mille soldats pour vous les donner! »

Nous n'ajoutons rien à ce tableau vivant du socialisme légitimiste. Il est pris sur le fait, et nous le livrons tel quel. Il n'a plus, sans doute, cette franche odeur de sang que le rouge exhalait; il s'y mêle un parfum d'encens et de musc. Le vorace se convertit et larmoie; mais, à travers ses larmes, on sent bien qu'il n'a pas dépouillé le vieil homme, et ses convertisseurs ne lui en demandent pas tant.

Nous arrivons maintenant, et c'est comme malgré nous, aux rares orléanistes qui ont voté contre la révision; nous avons assez exprimé le regret que nous inspirait une résolution si singulière : on leur en prête maintenant une autre qui serait encore plus grave et que nous ne leur attribuerons point tant qu'ils ne l'auront pas avouée. On suppose qu'ils arrangent la candidature de M. le prince de Joinville à la présidence de la république, et la polémique s'est même engagée là-dessus. Cette polémique au moment où nous sommes à la poursuite de la révision que nous ne devons pour rien au monde abandonner, cette polémique irritante aurait d'abord à nos yeux le tort d'être une diversion, et puisqu'on n'est point en mesure de la soutenir au nom du prince, une diversion à la fois inutile et suspecte de brouillerie. Ce tort, nous ne voulons l'imputer à personne qu'à la dernière extrémité. Il serait d'autant plus sérieux, qu'on aurait gratuitement placé le généreux prince dans l'alternative d'un silence ou d'un manifeste également embarrassant, le tout pour entraver et dévoyer un mouvement de l'opinion publique qui ne satisfait pas au même degré toutes les vanités et toutes les ambitions. Combien plus simples et plus nobles sont l'attitude et la conduite des hommes politiques qui se rallient à ce vrai mouvement du pays, qui s'y fient et le dirigent! — Tel a été le sens dans lequel on s'est surtout prononcé chez M. Barrot, où s'étaient réunis der-

nièrement pour prendre congé les uns des autres les principaux membres de la majorité. Il a été décidé qu'on occuperait les vacances parlementaires à seconder, à développer dans les provinces le pétitionnement pour la révision. Les comités locaux recevront une impulsion plus vive de la présence des députés, et ceux-ci se retremperont à leur tour dans une fréquentation plus intime de leurs commettans. Déjà les conseils d'arrondissement formulent coup sur coup des vœux énergiques en faveur de la révision; les démonstrations des conseils-généraux seront certainement encore plus significatives : tout cela ne comptera-t-il donc pour rien au mois de novembre? Nous le disons franchement, ce n'est pas sans quelque appréhension que nous voyons ainsi dériver de plus en plus vers la politique des corps représentatifs qui ont rendu de si grands services depuis vingt ans, en s'enfermant davantage dans les matières d'administration locale. Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a d'objections contre cet empiètement des autorités particulières sur le gouvernement général de l'état; mais nous sommes en des circonstances où l'on est encore heureux d'avoir à choisir un moindre mal entre beaucoup de pires, et ce n'est pas le fédéralisme que nous redoutons le plus aujourd'hui.

Nous avons quelque peine à passer de ces considérations, qui ne sont point toutes réjouissantes, au récit de la semaine de plaisir dont nous avons régalé nos voisins de la Tamise, en échange de leur hospitalité du Palais de cristal. Nous mentionnons donc seulement pour mémoire ces fêtes somptueuses de l'Hôtel-de-Ville, qui ont, pendant cinq jours, ébloui ou étourdi tout Paris. Le lord-maire et ses aldermen ont été tout de suite entourés d'une popularité merveilleuse dans la grande cité révolutionnaire. C'était un contraste piquant que ce magistrat féodal et cette obstinée corporation d'aristocrates salués par force bravos à leur passage en des lieux où s'élevaient naguère les barricades de la république démocratique et sociale. Le véritable monument de cette visite intéressante, c'est le discours de lord Granville, fils de l'ancien ambassadeur, vice-président de la commission royale près l'exposition universelle. On ne pouvait traduire avec plus d'esprit et de courtoisie l'heureuse impression qui résulte de cette rivalité pacifique des arts, à laquelle se bornent maintenant les deux peuples, et du fraternel échange de leurs bons procédés.

Les derniers jours de la session des chambres anglaises n'ont pas été beaucoup plus remplis que ne l'ont été chez nous les derniers jours de notre assemblée nationale. La chambre des lords a voté à la seconde lecture ce fameux bill des titres ecclésiastiques, dont l'enfantement et la longue élaboration représentent le plus gros de la besogne qui s'est faite dans le cours de l'année parlementaire. Les communes ont employé le temps qui leur restait encore à liquider, avec la précipitation d'une veille de départ, un arriéré d'affaires plus ou moins essentielles. Relevons cependant quelques points qui sont à noter dans l'histoire courante.

Ainsi l'on a demandé à la reine, par une adresse spéciale, de conserver jusqu'au 1er mai 1852 le palais de l'exposition, qui, pour la première fois, est appelé, dans un document officiel comme dans la langue populaire, le *Palais de cristal*. Le système d'architecture aérienne de M. Paxton a obtenu, comme il le méritait, un vrai succès de vogue. Les architectes de profession n'ont pas toujours été aussi heureux en Angleterre. Les nouvelles chambres de West-

minster auxquelles on travaille depuis tant d'années, où l'on a dépensé tant de combinaisons ingénieuses, n'auront jamais le même succès que l'improvisation de verre et de fonte à laquelle le jardinier du duc de Devonshire doit maintenant une célébrité européenne. Ce qui a fait la fortune du Palais de cristal, c'est l'admirable convenance avec laquelle il était approprié à sa destination, et d'avoir trouvé cette convenance, c'est bien une qualité de l'esprit anglais. A Westminster, au contraire, on a plutôt cherché l'art que l'utile, ce qui n'est pas selon les tendances naturelles du pays, et si l'on ne peut dire qu'on n'ait jamais atteint le but qu'on cherchait, il s'en faut certes qu'on l'ait jamais touché du premier coup. Après des tâtonnemens et des remaniemens trop nombreux, après des essais de décoration riche, dont le luxe était en contradiction trop flagrante avec la simplicité de rigueur pour une enceinte législative, le parlement anglais n'aura point encore dans cet édifice, où l'on a trop poursuivi l'imitation du moyen-âge, un palais réellement adapté à son usage, comme le Palais de cristal est adapté aux besoins de la grande exhibition. Maintenant cette appropriation si parfaite, qui constitue la principale beauté de l'immense maison de verre, subsistera-t-elle toujours, si l'on vient à tirer de la maison un autre parti? La beauté sera-t-elle la même quand cette voûte transparente ne couvrira plus les trésors qu'elle abrite aujourd'hui, quand elle ne sera plus éclairée par les soleils d'été? Voilà sur quoi l'on a voulu se donner le temps de réfléchir en demandant un sursis qui prolongeât par-delà l'hiver l'existence du Palais de cristal. On a répondu de la sorte au pétitionnement qui s'était organisé en faveur de l'œuvre de M. Paxton; mais la question reste ouverte, et elle est encore à l'étude. Le ministère, quant à lui, n'a voulu se prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, fidèle en cette occasion à l'habitude qu'il a prise, en des rencontres plus sérieuses, d'échapper autant que possible à la responsabilité.

En effet, si le Palais de cristal a des apologistes passionnés, il ne manque pas non plus de détracteurs. Pour des enthousiastes, qu'on en rencontre, par exemple, un plus convaincu que ce correspondant du *Post* qui ne rêve rien moins que de racheter la dette publique de l'Angleterre avec le surplus des recettes du Palais de cristal! Il faudrait assurément, à ce compte-là, le garder debout encore plus de huit mois. Les ennemis qu'il s'est attirés, comme toute grande chose en ce monde, appartiennent à plusieurs catégories. Il y a d'abord ces architectes de profession dont nous parlions tout à l'heure, qui se fâchent d'une concurrence imprévue, qui soutiennent que ce n'est point là une œuvre d'art qui ait droit à tant de respect, que c'est un hangar gigantesque et rien de plus, une serre pareille à toutes les serres de jardin; lisez l'*Architectural Quarterly Review!* Il y a ensuite les amateurs de Hyde-Park, qui n'entendent point qu'on les prive indéfiniment de leur promenade favorite, et parmi ceux-ci, sans doute, les avocats courroucés de la vieille Anne Hicks, dont l'histoire a été tout un jour l'événement de Londres. C'est une histoire très anglaise. Mistress Anne Hicks n'est ni plus ni moins qu'une marchande de pommes et de gâteaux qu'on a chassée dernièrement de Hyde-Park, où elle s'était peu à peu érigé un petit fief aux dépens de la couronne, et pour la plus grande joie de sa jeune clientelle. Son aïeul avait, il y a cent ans, tiré le roi George II de la Serpentine, où il s'allait noyer, et le prince reconnaissant avait donné à son sauveur, pour lui et ses hoirs,

le privilége de vendre du pain d'épice et autres friandises dans Hyde-Park. L'aïeul et le père d'Anne Hicks jouirent paisiblement de cette faveur, et se contentaient de colporter leurs marchandises le long des avenues; la troisième génération devait être plus ambitieuse, l'ambition l'a perdue. Anne Hicks demanda, en 1843, qu'on lui laissât bâtir dans le parc une petite cabane de bois, pour serrer ses pommes et ses bouteilles de *gingerbeer;* puis la cabane de bois fit place à une maisonnette de briques, puis la maisonnette eut une cheminée, voire un jardin. Il y vint d'autres chalands que d'innocens *babies*, et l'on dut expulser Anne Hicks de son fort avant qu'elle en eût fait une véritable citadelle; encore lui assura-t-on une indemnité de cinq shillings par semaine pendant un an. Avec le bon sang anglais qu'elle a dans les veines, Anne Hicks s'est tout de suite servie de cet argent pour placarder dans le parc des affiches où elle expose ses droits héréditaires et ses infortunes personnelles. Évidemment le Palais de cristal ne lui a point porté bonheur, et c'est un peu cette nouveauté qui est la cause de sa dépossession. L'Angleterre met partout son amour du droit traditionnel, et cette dépossession d'un privilége séculaire, frappant même de si humbles privilégiés, a ému beaucoup de monde. La bonne femme est passée lionne pour vingt-quatre heures, et il a fallu que lord Seymour, commissaire en chef des bois et forêts, dans les attributions duquel rentre la surveillance de Hyde-Park, se défendît en plein parlement d'avoir trop durement sacrifié des titres d'une antiquité respectable au désir d'améliorer les abords du moderne palais de M. Paxton; c'est en parlement qu'il a raconté toute l'iliade dont j'offre ici l'abrégé.

Entre tous ces adversaires du Palais de cristal qui lui déclarent la guerre pour l'honneur des vieilles mœurs, le plus curieux à voir est le brave colonel Sibthorp. Ne lui parlez pas de cette construction diabolique; l'Angleterre entière l'aurait visitée, qu'il se garderait bien encore d'y mettre le pied de peur d'apporter à ces profanations l'encouragement de sa présence. Ce n'est pas seulement comme protectioniste, c'est en sa qualité de bon chrétien et de libre citoyen qu'il a l'horreur du Palais de cristal. Ce palais ne s'est élevé, selon lui, qu'au préjudice du droit du peuple, auquel on a confisqué son parc; on y est soumis à l'éternel *go on* de la police, qui vous dit d'aller ici et d'aller là d'une manière très choquante pour les sentimens d'un Anglais; il est enfin un vrai sujet de démoralisation et de scandale, parce qu'il provoque des infractions continuelles à la loi du dimanche, parce qu'il amène en masse dans la capitale les pauvres gens des provinces et des campagnes, qui viennent y dépenser mal à propos le peu qu'ils ont d'argent. Explique ensuite qui pourra comment, malgré cette dépense, l'exposition universelle est encore, aux yeux du colonel Sibthorp, une cause d'appauvrissement pour la ville de Londres elle-même! Il n'en est pas moins vrai que l'honorable orateur est en ce point-là moins seul de son avis qu'en beaucoup d'autres. Certains marchands s'étaient fait à plaisir, sur le Pactole que l'exposition devait précipiter chez eux, des illusions qui ont été bientôt démenties; d'autres ont vu la promenade de l'*exhibition* opérer pendant quelque temps une diversion, pour eux assez sensible, dans l'habitude fashionable qui leur amenait par oiseveté les acheteurs du beau monde. Le parti protectioniste a exploité ces mécomptes exagérés, et ce n'est pas sa faute s'ils n'ont pas pris plus de corps; mais, si peu qu'on sache avec quelle vigilance, pour ne rien dire de plus, le comité de l'exposition a ménagé

de toute façon les intérêts particuliers de l'industrie anglaise, comment tenir son sérieux devant la douleur patriotique du colonel Sibthorp, lorsque celui-ci croit devoir protester « contre les tromperies et les fraudes à l'aide desquelle les étrangers attirent la préférence sur leurs marchandises en ruinant les respectables négocians anglais? » Au milieu des splendeurs éclatantes de cette fête industrielle, qui est comme le premier concile œcuménique d'une nouvelle époque ; au milieu des explosions de bonne amitié qu'elle a provoquées entre Paris et Londres, il n'est peut-être pas inutile de rappeler, comme nous le faisons ici, qu'il y a pourtant des ombres au tableau. Nous sommes toujours trop portés en France à nous figurer que l'histoire se compose de changemens à vue. Nous et nos voisins, nous étions bien près de nous battre en 1840, et l'on y allait de part et d'autre bon jeu bon argent. Nous nous embrassons aujourd'hui si fort, qu'il semble que ce soit pour la vie. En vérité, nous ne demanderions pas mieux, et nous sommes même, quant à nous, très persuadés que ces embrassemens finissent bien par rapprocher les esprits et les cœurs, comme sont déjà rapprochées les distances; mais ce n'est pas à dire qu'il faille oublier complétement ce vieux fonds d'âpre originalité nationale, de mauvaise humeur et de dissidence qui demeure çà et là par-dessous les effusions d'une pensée plus cosmopolite. Le fond pourrait bien encore remonter à la surface, comme on l'a vu dans le mouvement produit par l'*agression papale*.

Rappelons aussi, parmi les derniers épisodes de la session dans la chambre des communes, un acte caractéristique pour l'histoire des mœurs parlementaires. On sait peut-être que, lorsque les communes sont sommées par l'huissier de la verge noire à se rendre en séance royale dans la chambres des lords, les honorables membres, suivant une antique et peu solennelle coutume, se jettent, se poussent derrière le *speaker*, qui s'avance jusqu'à la barre de la chambre haute, comme une troupe d'écoliers en récréation. Le besoin d'une meilleure tenue se faisant enfin sentir, on a nommé un comité pour aviser aux moyens de la régler; lord John Russell est venu proposer que désormais, toutes les fois qu'il y aurait séance royale, la chambre, au lieu de répondre tout entière à la semonce et de faire invasion chez les lords, se contenterait de choisir au scrutin ceux de ses membres qui, avec les ministres tirés de son sein, seraient chargés de la représenter. La députation devrait marcher sur quatre de front, et le sergent d'armes aurait pleins pouvoirs pour mettre la main sur quiconque romprait les rangs. A la discussion, la mesure a paru quelque peu sévère, et il a été convenu qu'on s'en rapporterait, pour l'appliquer, au sentiment des convenances : nous verrons si le naturel se corrigera plus vite en cette matière d'étiquette qu'en des matières plus sérieuses.

Les interpellations, qui troublent quelquefois si fort à contretemps la suite des travaux parlementaires, en couvrent aussi cependant les défaillances. Les interpellations se sont succédé coup sur coup dans les dernières séances des communes; elles se rapportaient principalement à la politique extérieure et à la situation de l'Italie.

Cette situation préoccupe le gouvernement anglais, comme elle doit préoccuper tous les cabinets européens. Nous parlions déjà, il y a quinze jours, de l'anxiété croissante dont on ne pouvait se défendre à l'aspect de cette malheureuse Italie, où notre armée représente à grand'peine un principe d'ordre et de

modération au milieu des excès en sens contraire qui se provoquent, s'excusent ou se justifient les uns par les autres : ce sont les proclamations mazziniennes, comme celles que le comité de Londres vient encore d'adresser aux Italiens, qui appellent des proclamations comme celles que le maréchal Radetzky a fait récemment publier dans le Lombard-Vénitien, et ce sont d'autre part les mesures de précautions ou de représailles, telles qu'on les prend à Naples, telles qu'on les prendrait trop volontiers à Rome, qui fournissent des recrues désespérées à la grande conspiration souterraine. Il y a là un enchaînement déplorable, un cercle fatal dans lequel étouffe presque tout espoir d'un meilleur avenir. Nous y sommes enfermés nous-mêmes, et le véritable embarras de notre politique en Italie, c'est, comme nous le disions plus haut, de ne pouvoir être décidément avec personne. En Piémont seulement, on respire, mais c'est à la condition que le gouvernement ne fermera pas un seul instant les yeux sur les trames secrètes qui l'obsèdent. En Lombardie, l'Autriche applique avec une inflexibilité croissante toutes les rigueurs de l'état de siége. Les Lombards mettent à narguer et à braver l'Autriche, jusque par la plus imperceptible résistance, autant d'acharnement que l'Autriche en met à les écraser. C'est une guerre qui ne finit jamais entre la police étrangère et les mille fantaisies d'un esprit national réduit par la conquête aux mesquines revanches d'une véritable taquinerie. Les couleurs italiennes, le blanc, rouge et vert, sont proscrites; elles se réfugieront dans les moindres détails de toilette, et le gouverneur comte Giulay ne trouvera pas au-dessous de sa dignité de proscrire des broderies de gilet et des épingles de cravate. C'est sous cette forme puérile que se manifeste le suprême ressentiment de la liberté perdue. Pour perdue, la liberté ne saurait l'être davantage. Une circulaire du général commandant la province de Venise et datée du 7 juin nous tombe aujourd'hui sous les yeux : c'est un catéchisme, un code d'enquête à l'usage des officiers de son gouvernement pour le cas où ils auront à fournir des renseignemens sur les personnes. Ils sont tenus de procurer, avec tout le signalement ordinaire de l'individu sur lequel on les dirige, des informations d'une nature bien autrement rare : — Quelle est sa manière de vivre, qu'est-ce qu'il fait, ou qu'est-ce qu'il omet de faire? quelles maisons ou quelles familles il fréquente? — S'il y va rarement, souvent, périodiquement? — De quoi parle-t-il en public? avec qui correspond-il? — Si c'est rarement, souvent, périodiquement? — S'il dépense dans la proportion de son revenu, ou s'il vit au jour le jour; dans quels rapports il vit avec ses parens, sa famille, ses amis et sa maîtresse? — S'il a pris part à la révolution, en action ou seulement en pensée? — S'il l'a aidée secrètement sous le masque de la neutralité? — S'il ne s'y est point mêlé, est-ce par principe et par dévouement à son souverain légitime, ou par crainte, par prudence, par apathie, par calcul? — Donner enfin une biographie du sujet qui résume tous ses antécédens. — Ce manuel d'espionnage imposé à des officiers est signé du général Gorzskorhawsky, lieutenant militaire et civil des provinces vénitiennes. Nous souhaitons que le *Chronicle*, à qui nous empruntons cet étrange document, ait été lui-même induit en erreur.

Venise n'en a pas moins maintenant son port franc, qui s'est ouvert le mois dernier; mais le régime général du pays n'est point de nature à la faire beaucoup profiter de cette bonne fortune. Le privilége du port franc devait attirer

des négocians de Trieste, des Anglais, des Grecs : cette perspective ne paraît pas se réaliser vite; d'ailleurs c'est moins le capital qui manque que l'esprit d'entreprise et l'activité commerciale. Venise est encore abattue sous le coup des récentes catastrophes qui ont si cruellement aggravé sa longue décadence. A Venise encore plus que dans le reste de l'Italie, tout passe aux mains des Allemands, des Suisses et des Anglais : maisons de banque, commerce en gros, commerce de détail, tout ce qui est un peu considérable est tenu par des Allemands, et il y vient une jeunesse teutonne qui renouvelle sans fin la colonie. Venise diminue et s'affaisse ainsi de plus en plus à côté de la prospérité croissante de Trieste.

Nous ne répéterons point sur la condition des sujets de l'état pontifical des exagérations qui ont été plusieurs fois démenties sans réplique : nous ne croyons point qu'il pût s'accomplir sous les yeux de l'armée française des mesures qui fussent en contradiction avec le caractère et les sentimens français. Ce que nous ne pouvons dissimuler, c'est la faiblesse du gouvernement romain, qui semble encore bien loin de pouvoir s'établir dans Rome même avec quelque confiance, et qui est obligé d'abandonner aux brigands celles des Légations dont les étrangers ne se sont pas rendus maîtres. Minée par les répugnances de ses propres sujets, gênée par le patronage qui la préserve et qui lui est indispensable, la domination temporelle du saint-siége n'a jamais été plus dangereusement ébranlée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Ce succinct aperçu des plaies de l'Italie ne serait point malheureusement complet, si l'on n'y ajoutait les tardives représailles que la cour de Naples prend maintenant sur la révolution. Les régimens suisses ne se prêtaient point assez au service de police inquisitoriale qui leur était commandé; les sbires les remplacent encore plus qu'ils ne les secondent. Ces violences, jusqu'ici plus ou moins cachées, dans le silence d'un pays redevenu muet, ont eu tout d'un coup en Europe un grand et sinistre retentissement. C'est M. Gladstone qui a provoqué cette universelle réprobation. On peut compter parmi les événemens politiques la publication récente de ses deux lettres adressées à lord Aberdeen au sujet de la conduite du gouvernement napolitain vis-à-vis des prisonniers d'état Ces lettres étaient bien de nature à exciter l'attention de quiconque s'intéresse aux affaires de l'Europe. Jusqu'à présent, on avait trop cru sur le continent que les encouragemens donnés par l'Angleterre au parti italien tenaient surtout à l'humeur personnelle de lord Palmerston, ou du moins aux tendances du cabinet whig; mais la publication de ces lettres jette une lumière nouvelle sur la question et mène inévitablement à penser que le sentiment général des hommes politiques les plus importans de l'Angleterre, à quelque opinion qu'ils appartiennent, favoriserait en Italie des réformes nécessaires. Tout le monde sait quel est l'esprit conservateur de lord Aberdeen, et l'on connaît tous les gages qu'il a fournis au parti de l'ordre et de la paix en Europe. Cette publication, à laquelle il a donné son assentiment, et qu'il a prise pour ainsi dire sous ses auspices, prouve que, si cet homme d'état repousse les excès des révolutionnaires, il ne repousse pas moins les excès opposés d'une aveugle réaction. Quant à M. Gladstone, le récit chaleureux qu'il fait des condamnations excessives dirigées contre les libéraux napolitains, le blâme sévère qu'il

déverse sur les traitemens infligés à Naples aux prisonniers politiques, prennent une force nouvelle sous la plume d'un homme comme lui. M. Gladstone a d'abord été ministre du commerce et ensuite ministre des colonies dans le cabinet de sir Robert Peel : c'est le fils de l'un des plus riches négocians de Liverpool, qui fut l'ouvrier de sa fortune, et qui possède, dit-on, aujourd'hui un capital d'environ 40 millions de francs. M. Gladstone est un des chefs du jeune parti tory. Il est né en 1809, et il a fait de brillantes études à l'université d'Oxford. On n'ignore pas quels sont les principes de cette université, dont M. Gladstone est devenu le représentant à la chambre des communes. Il jouit en Angleterre d'une grande renommée de modération et d'impartialité, et, quoique très zélé protestant, il a voté dernièrement, au nom de la liberté religieuse, contre le bill des titres ecclésiastiques. M. Gladstone ne raconte que ce qu'il a vu dans son voyage de Naples. Ces récits ont vivement ému toute la presse anglaise. Les personnes les mieux informées prétendent qu'avant de donner son assentiment à la publication de ces lettres, lord Aberdeen a désiré faire, par l'entremise du gouvernement autrichien, une tentative auprès du gouvernement napolitain, afin d'obtenir quelques adoucissemens à de telles rigueurs. N'ayant pas réussi, lord Aberdeen s'est associé de grand cœur à l'œuvre de son ancien collègue. Cette version, qui est fort accréditée à Londres, se trouve implicitement confirmée par le préambule de la seconde lettre de M. Gladstone à lord Aberdeen. Quelle que soit l'importance ou la signification de ces deux lettres, il ne faudrait pourtant pas exagérer l'effet qu'elles auront sur les affaires d'Italie. Si les droits de la raison, de la justice et de l'humanité trouvent encore de puissans défenseurs, il n'est pas de gouvernement qui voulût prendre sur lui de donner le branle à la révolution.

Aussi, qu'est-ce qu'a fait après tout lord Palmerston, quand sir de Lacy Evans l'a complaisamment interpellé sur l'état des choses en Italie? Il s'est borné à répondre que l'indépendance du Piémont ne courait aucun risque, et qu'il partageait les sentimens de M. Gladstone sur le régime napolitain. Comme preuve de sa sympathie pour les victimes, il a dit seulement qu'il envoyait des exemplaires du livre de M. Gladstone à tous les agens anglais près des cours étrangères. C'est un genre d'intervention qui ne lui créera jamais beaucoup d'embarras.

L'état du Portugal ne laisse pas d'être toujours bien critique, et le maréchal Saldanha, qui voudrait évidemment réparer ce qu'il y a de réparable dans sa fausse position, est maintenant plus mal à l'aise dans son triomphe que le comte de Thomar dans son exil. Il lui faut à la fois se défendre contre l'invasion des radicaux, et ne pas tout céder à l'influence anglaise, dont il est beaucoup plus l'obligé que ne l'était le comte de Thomar. La loi électorale, d'abord promulguée sous le coup des circonstances, a été modifiée par de nouveaux décrets, et l'ouverture des cortès est prorogée jusqu'au 15 décembre, pour laisser le temps d'introduire ces modifications dans la pratique. Ces modifications sont peu favorables aux ultra-progressistes, et l'esprit dans lequel on a corrigé la loi primitive marque une sorte de retour vers la modération. On reconnaît même ouvertement, dans le préambule de la loi ainsi amendée, qu'il n'y avait pas moyen de l'exécuter telle qu'elle était d'abord. Entre autres différences qui séparent la seconde édition de la première, il faut compter la suppression du droit élec-

toral dont jouissait sans rien payer quiconque était chef de famille. On est encore loin cependant d'en être déjà revenu à la charte constitutionnelle, et les chartistes ont un grand intérêt et un grand devoir à ne pas déserter les élections. Si le parti constitutionnel et modéré ne se divise pas, il est à peu près maître du terrain. Les ultra-progressistes n'ont plus de chances maintenant qu'ils ont été abandonnés par les miguélistes, leurs étranges alliés d'un moment, lesquels déclarent aujourd'hui qu'ils ne veulent de coalition avec aucun parti. Le ministère, si désorganisé qu'il soit (et il l'est beaucoup, puisque le bruit courait qu'il avait encore été changé pendant les courtes vacances que le maréchal a été prendre à Cintra), le ministère est forcé de paraître très occupé des projets de chemins de fer qui sont en grande faveur dans le public de Lisbonne. Il a nommé une commission pour lui faire un rapport sur les plans qu'on lui présenterait, et il a dû publier un programme des conditions auxquelles il admettrait les soumissionnaires. Ceux-ci sont naturellement des entrepreneurs anglais, et l'on comprend que cette qualité soit d'un certain poids pour aider au mouvement de l'opinion et peser avec elle sur l'esprit des ministres. Le chemin projeté, et il est question de deux projets, irait de Lisbonne à Elvas; ce serait une grande facilité pour le commerce avec l'Espagne, et les Anglais y voient déjà la perspective d'un abaissement des tarifs.

Ces perspectives d'ordre et de progrès pacifiques sont malheureusement trop compromises par les troubles de la rue que l'on a sous les yeux à Lisbonne, et qui tiennent en Portugal tout le devant de la scène. Ce n'est pas impunément que l'on fait des révolutions militaires : les armées peuvent sauver un état de la démagogie, mais qui les sauvera d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont elles-mêmes la démagogie sous l'uniforme? Toute discipline a péri dans la garnison de Lisbonne; les différens corps de troupes qui occupent la ville en viennent chaque jour aux mains. Les privilégiés de l'insurrection ne pouvaient manquer de devenir odieux au reste de l'armée : la garde municipale, le 2e chasseurs, le 16e d'infanterie, sont en lutte ouverte avec les autres régimens. Le roi s'est, dit-on, plaint amèrement auprès du maréchal d'une si déplorable anarchie. Le maréchal n'en est pas moins chaque jour investi d'un surcroît de dignités. On lui a rendu son office de majordome-major, le premier de la maison royale; on l'a fait aide-de-camp du roi, qui courait naguère à sa poursuite pour le traiter en rebelle. Il est vrai qu'on prétend que cette accumulation de charges honorifiques sur une même tête n'est qu'un procédé poli pour arriver à retirer au maréchal Saldanha la présidence du conseil, dont il est décidément incapable de porter le très réel fardeau.

ALEXANDRE THOMAS.

Historia general de España, por don Modesto Lafuente (1). — Ce serait une grave erreur et une grave injustice que de supposer le génie espagnol peu propre aux travaux historiques; rien ne serait moins fondé qu'un tel jugement : l'Espagne, au contraire, est un des pays où il s'est produit le plus d'historiens

(1) 4 tomes parus, Madrid, chez Mellado; Paris, librairie espagnole, 14, rue de Provence.

éminens, à partir du plus contesté de tous, de Mariana, dont il est facile de relever les erreurs, et qui n'en reste pas moins, malgré tout, un des écrivains les plus hautement doués du génie historique. L'ouvrage du savant jésuite est un des grands monumens d'une grande littérature. Les travaux historiques, en Espagne à peu près comme dans tous les pays, peuvent se diviser en deux classes : les chroniques et les histoires proprement dites. Depuis les origines de la nationalité espagnole jusqu'au XVIe siècle s'étend l'ère des chroniques et des chroniqueurs, qui sont innombrables, et parmi lesquels il faut mettre au premier rang Lopez de Ayala et ses récits sur le règne de don Pèdre-le-Justicier. A partir du XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIe, dans cet espace de temps qu'on a nommé le siècle d'or de la littérature espagnole, est comprise l'ère de l'histoire proprement dite et des historiens. C'est dans cette période que paraissent, outre Mariana, et pour ne citer que les plus illustres, des écrivains tels que Melo, l'auteur de l'*Histoire des Séditions et de la Guerre de la Catalogne sous Philippe IV;* Hurtado de Mendoza, l'auteur de la *Guerre des Morisques du royaume de Grenade;* don Francisco de Moncada, l'auteur de l'*Expédition des Catalans et Aragonais contre les Turcs.* Il faudrait nommer à côté Zuniga, Argensola, Sandoval, Herrera, l'historien des conquêtes des Espagnols dans les Indes. Les histoires spéciales de villes, de provinces, sont innombrables. Le XVIIIe siècle a vu se produire de remarquables travaux historiques, tels que *l'Espagne sacrée* de Florès, l'*Histoire critique* de Masdeu et des *essais* spéciaux, d'un mérite supérieur, de Capmany, de Jovellanos, de Campomanès. Dans le mouvement littéraire nouveau dont l'Espagne contemporaine a été le théâtre, il ne se pouvait pas qu'un tel ordre d'études ne retrouvât faveur et ne reçût une certaine impulsion. On pourrait facilement mentionner un nombre suffisant de publications où les auteurs, s'animant de l'inspiration moderne, cherchent à s'élever parfois jusqu'à la recherche des lois générales du développement politique et moral des peuples. C'est ainsi que MM. Tapia et Moron ont écrit de véritables histoires de la civilisation espagnole. Un homme d'état contemporain, M. Pidal, a traité à l'Athénée de Madrid le même sujet dans des leçons qui, si nous ne nous trompons, n'ont malheureusement pas été recueillies. M. de Toreno avait préparé avant sa mort une histoire de la maison d'Autriche. Le général San Miguel publiait récemment une *Histoire de Philippe II.* Nous avons nous-mêmes mentionné, il y a quelques mois, une histoire des *Communidades de Castilla* sous Charles V, par M. Ferrer del Rio. Joignez à ceci des collections remarquables de *documens inédits* publiées soit par l'Académie de l'histoire, soit par des particuliers. Bien d'autres ouvrages seraient encore à citer. Ce qui manquait à ce mouvement, c'était une histoire générale d'Espagne, faite avec toutes les ressources modernes. Nos voisins avaient jusqu'ici laissé ce soin à des étrangers.

Deux écrivains français de mérite, notamment MM. Romey et Rossew Saint-Hilaire, ont entrepris la tâche laborieuse de débrouiller l'histoire de l'Espagne, et ils s'en acquittent encore avec zèle. M. Lafuente essaie aujourd'hui à son tour de combler la lacune qui existait dans la littérature proprement nationale de son pays, en mettant au jour une histoire générale de la Péninsule. Quatre volumes seulement ont paru jusqu'ici; l'ouvrage en aura probablement douze ou quinze. Ce sera donc un travail complet. Le tome quatrième s'arrête au

XIIe siècle. Une telle entreprise mérite assurément des éloges en raison de la gravité, et même, s'il nous est permis de le dire, en raison des efforts particuliers qu'a dû s'imposer l'auteur pour vaincre ses anciennes habitudes. M. Lafuente en effet a été l'un des écrivains satiriques les plus vifs de l'Espagne contemporaine; il a fait pendant long-temps un journal critique de politique et de mœurs sous le pseudonyme de *Fray Gerundio*. La collection des œuvres de Fray Gerundio ne fait rien moins que quelque vingtaine de volumes : *Capilladas y Disciplinazos de Fray Gerundio, Teatro social del siglo XIX, Revista Europea*, etc., etc. Pour arriver à la sévérité de l'histoire, il fallait évidemment que Fray Gerundio, après avoir donné la *discipline* aux autres, se la donnât quelque peu à lui-même. M. Modesto Lafuente n'y a point échoué. Son histoire dénote du savoir, de l'investigation et de l'impartialité; les bonnes intentions doivent bien compter pour quelque chose en pareille matière. L'histoire de M. Lafuente est précédée d'un remarquable *discours préliminaire* où sont résumés les principes de la science historique, et où est esquissée à grands traits la marche de la civilisation espagnole jusqu'à notre temps. L'auteur, qui a montré jusqu'ici une certaine impartialité, a seulement à se garder de certaines théories *progressives* qui ôtent souvent le sens des choses du passé autant que des choses du présent. En somme, l'histoire de M. Modesto Lafuente est un de ces ouvrages consciencieux qui méritent toujours l'attention, parce qu'ils dénotent un goût de travaux sévères malheureusement trop peu répandu aujourd'hui, en Espagne comme partout.

CH. DE MAZADE.

L'AQUARELLE SANS MAITRE, par Mme Cavé (1). — Le succès mérité du *Dessin sans maître*, dont il a été rendu compte l'année dernière dans cette *Revue*, a engagé Mme Cavé à publier ce nouvel ouvrage, où elle développe, en les appliquant à la peinture, les préceptes simples et rationnels de sa méthode. De même qu'au moyen du calque, Mme Cavé apprend en très peu de temps à ses élèves à dessiner de mémoire, de même pour l'aquarelle son principal soin est-il d'élaguer ces fastidieuses et nuisibles pratiques où s'use souvent la bonne volonté la plus tenace. Voir, comprendre, se souvenir, telle est la formule de tout enseignement. Mme Cavé s'adresse surtout à l'intelligence de l'élève, lui laissant toute liberté de se *faire sa main* en dehors des procédés d'école et des recettes d'atelier. C'est d'après la nature qu'elle fait travailler, tout au plus d'après des tableaux à l'huile. Cette peinture étant tout-à-fait différente de la peinture à l'aquarelle, l'élève, toujours disposé à imiter le coup de pinceau, ne risque pas d'emprunter la touche d'un autre. Aussi les élèves de Mme Cavé ont-ils un cachet qui leur est propre; ils n'ont le faire d'aucun peintre. Quelques règles en petit nombre, mais simples et précises, les initient à l'harmonie des couleurs, sur laquelle l'auteur a doublement qualité pour dire de très jolies choses, et, comme l'enseignement s'adresse aux jeunes personnes, il est naturel que les objets de comparaison soient pris dans des détails de toilette, questions toujours très appréciées et promptement comprises par un auditoire féminin. Mme Cavé fait très justement remarquer que les fleurs des champs et des jardins fournis-

(1) Un vol. in-8°, Paris, chez Susse, 1851.

sent à cet endroit les meilleurs et les plus charmans modèles; elle fait, sur ces accords de tons posés par le pinceau toujours juste de la nature, les observations les plus ingénieuses, à la suite desquelles ses élèves, si elles ne deviennent pas toutes des artistes distinguées, auront du moins perfectionné l'art de s'habiller, ce qui n'est pas aussi commun qu'on le pense. Quand l'enseignement de la peinture ne servirait qu'à faire entrer en nos goûts et nos habitudes cet instinct de l'art qu'à certaines époques, au XVI[e] siècle par exemple, on voit se manifester jusque dans les plus humbles fonctions de la vie, et qui, depuis un siècle, est étouffé par le développement mécanique de l'industrie, ce serait un immense service rendu qu'une méthode qui en abrége les élémens; mais la méthode de M[me] Cavé ne se borne pas seulement à former le goût, à rendre populaires le dessin et la peinture, et, en donnant de la justesse au coup d'œil, de la sûreté à la main, à préparer des ouvriers habiles pour les métiers qui touchent aux arts : elle est propre aussi à créer de véritables peintres et en bien moins de temps que par l'ancienne tradition. Voilà de nombreuses raisons qui la recommandent puissamment. Au mérite spécial et sérieux du fond, les petits traités de M[me] Cavé en joignent un autre que nous prisons fort : ils se font lire avec un plaisir soutenu, tant la grace du style et l'imprévu des digressions y font oublier la forme didactique. A propos d'aquarelle, M[me] Cavé met à sa plume la bride sur le cou; celle-ci s'en donne à cœur joie, et, papillonnant à travers champs, touche un peu à tout, à la politique, au sentiment, thème inévitable; elle cause de ceci, de cela, du tiers et du quart, de la république, du prince Louis-Napoléon, et même de la prorogation, je crois; mais elle en cause d'une façon si vive, si charmante, qu'il faut toute la mauvaise humeur obligée de la critique pour y trouver à reprendre, et que le lecteur, artiste ou non, soucieux ou non de peinture, ne peut s'empêcher de dire à l'auteur : Madame, écrivez-nous donc encore un de ces petits livres que vous écrivez si bien.

L. GEOFROY.

V. DE MARS.

